Camille IGNART

L'Amérique Septentrionale et les Américains dans les récits de voyages et notices de dictionnaires : images et représentations françaises (1765-1789)



Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'art
Spécialité : Histoire des relations et échanges culturels internationaux (R)

sous la direction de M. Gilles BERTRAND

Année universitaire 2009-2010

Camille IGNART

L'Amérique Septentrionale et les Américains dans les récits de voyages et notices de dictionnaires : images et représentations françaises (1765-1789)

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'art
Spécialité : Histoire des relations et échanges culturels internationaux (R)

sous la direction de M. Gilles BERTRAND

Année universitaire 2009-2010

Remerciements

Je remercie tout d'abord mon directeur de recherche, Gilles Bertrand, qui m'a fait partagé son intérêt pour l'étude des récits de voyage, et m'a donné envie d'aborder le sujet sous un angle plus culturel et anthropologique que politique. Je tiens à le remercier pour sa disponibilité, la patience qu'il a eu pour répondre à mes nombreuses questions, et surtout pour ses conseils avisés.

Je remercie également les Bibliothèques Municipales de Lyon et de Grenoble pour leur accueil, et notamment les bibliothécaires qui ont cherché avec moi à faire le clair sur les différentes éditions disponibles de l'*Encyclopédie*. Je remercie aussi le personnel de la Bibliothèque Nationale de France, qui m'a permis d'accéder aux salles de lecture alors que celles-ci étaient saturées.

De plus, je tiens à remercier tout ceux qui m'ont soutenue durant cette année et qui ont cru en moi. Leur intérêt pour ce vaste sujet m'a donné envie d'approfondir certains points, et m'a permis de voir lesquels n'étaient pas encore bien clairs.

A ce titre je remercie tout particulièrement Annie, qui m'a beaucoup aidée dans le travail de relecture, et qui m'a encouragée tout au long de l'année.

Sommaire

1re partie

Les conditions du regard du voyageur à l'heure de la guerre d'indépendance.....14

Chapitre 1 – Traverser l'Atlantique dans la seconde moitié du XVIIIe siècle : une expérience personnelle de l'altérité.....15

A. Un individu transformé : ouverture et perméabilité.....15

B. Les conditions du voyage, ou le contexte de la rencontre avec l'Autre.....20

Chapitre 2 – Le voyage d'Amérique, ou la réalisation par un individu d'un projet collectif.....27

A. Un voyage cadré : réseau social, académique, et institutionnel.....27

B. Le voyageur comme un représentant de la France.....32

C. Justifier l'entreprise : l'argument du dessein collectif.....34

Chapitre 3 – Des pérégrinations outre-atlantique au portrait écrit.....37

A. De l'observation à l'écriture : rendre compte de son expérience en Amérique.....37

B. L'expérience initiale remodelée par la mise en forme du récit 40

C. Publier le récit de voyage en Amérique : diffuser la connaissance pour obtenir la reconnaissance.....45

2eme partie

L'Amérique et les Américains observés par les voyageurs français.....52

Chapitre 4 – Assimiler, idéaliser, critiquer... ou comment se positionner dans son rapport à autrui.....53

A. Parler de l'Autre comme d'un semblable : la démarche d'assimilation.....53

B. Du modèle au contre-modèle : l'Amérique idéalisée et décriée.....58

C. Le discours sur l'Autre ou le prétexte pour parler de soi.....63

Chapitre 5 – Une réflexion sur les mœurs et usages socio-culturels américains qui en dit beaucoup sur les traditions et conceptions du Vieux Continent.....67

A. Consommer et se divertir : les usages américains vus par les voyageur français.....67

B. « Caractère, Usages, Religion et Mœurs des Habitans de l'Amérique Septentrionale ».....81

3eme partie

Voyageurs, diplomates et hommes de lettres : regards croisés sur l'Amérique.....99

Chapitre 6 – Le récit de voyage comme reflet des préoccupations d'une époque : l'exemple de la polémique sur la dégénérescence.....100

A. Les fondements du débat sur la dégénérescence.....100

B. Le positionnement des voyageurs français face à la théorie de Cornélius de Pauw : un engagement très variable.....103

C. De la théorie naturaliste aux enjeux politiques.....111

Chapitre 7 – Du récit de voyage au dictionnaire : la compilation et synthèse des connaissances.....120

A. Comprendre le recours au récit de voyage dans le processus de rassemblement des connaissances.....120

B. Ambition encyclopédique et objet de l'Amérique : rassembler les connaissances sur le Nouveau Monde et ses habitants.....128

Chapitre 8 – Représentations de l'Amérique et des Américains par les penseurs français 143

A. L'Américain : Indien ou colon ?.....143

B. De la dégénérescence américaine à l'immigration européenne, et du récit de voyage à la notice encyclopédique.....149

C. Regards croisés sur les Indiens d'Amérique Septentrionale 156

Introduction

« L'uniformité porte en tout le dégoût, la variété seule a des charmes, & c'est elle que le voyageur va chercher de pays en pays »[1]. Variété et dépaysement, c'est en effet bien ce que trouvent les hommes qui foulent les terres outre-Atlantiques dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Le Nouveau Monde à leurs yeux est un objet de curiosité, d'intérêt, mais aussi de peurs.

Mais qu'est-ce-que le Nouveau Monde dans les mentalités françaises ? C'est un ensemble assez vaste, assez flou, découvert seulement tardivement par les hommes peuplant le « Vieux Continent » ou « Ancien Monde ». Au sein de cet espace encore assez mal défini, les Français distinguent l'Amérique Septentrionale, c'est à dire la partie nord du continent, qui s'étend de l'isthme de Panama au Groenland[2]. Afin de restreindre l'étendue géographique et de se concentrer sur l'espace appelé à former les États-Unis, l'étude exclut le Mexique au sud, le Canada au nord, et toutes les îles qui bordent les côtes. Le territoire observé par nos voyageurs comprend donc les treize colonies anglaises, ainsi que certaines colonies espagnoles (la Floride, la Louisiane, la Californie et le Nouveau Mexique). Suivant l'exemple des auteurs du XVIIIe siècle, nous emploierons pour le reste de l'étude le terme « Amérique » pour désigner cette grande zone de l'Amérique Septentrionale. Les hommes qui peuplent cet espace sont aussi bien les Indiens que les colons fraîchement arrivés (anglais pour la majorité), et les descendants de colons européens, installés depuis plusieurs générations. Si cette définition peut nous paraître évidente aujourd'hui, elle ne l'est pas forcément pour l'homme de lettres du XVIIIe siècle, qui conçoit difficilement la coexistence de peuples aussi différents au sein d'un même espace. Nous ne prenons pas en compte le cas particulier des esclaves africains importés sur le continent américain, dont la question mériterait à elle seule un traitement spécifique.

La période retenue, 1765-1789, correspond moins aux événements qui se déroulent en Amérique, qu'à la manière dont ils sont reçus en France. Jusqu'en 1765, les Français se

[1] Jean Chappe d'Auteroche, *Voyage en Californie pour l'observation du passage de Vénus sur le disque du Soleil, le 3 juin 1769, contenant les observations de ce phénomène, et la description historique de la route de l'auteur à travers le Mexique*, Paris, Jombert, 1772, p. 22

[2] Fortunato Bartolomeo De Felice, *Encyclopédie ou Dictionnaire universel raisonné des connoissances humaines,* Yverdon,1770, tome II, p. 358

préoccupent assez peu de ce qui se passe de l'autre côté de l'Atlantique[3]. Déçus par la Guerre de Sept ans qui tourne finalement à leur désavantage en 1763 (la France doit notamment céder la Louisiane et renoncer à ses prétentions sur le Québec[4], cf carte n°1), lecteurs et hommes de lettres se détournent du sujet. A partir de 1765, c'est-à-dire au moment où les revendications d'indépendance commencent à émerger dans les treize colonies, un regain d'intérêt se manifeste[5]. Au lieu de marquer son opposition avec ses anciens ennemis, la France s'engage plutôt sur la voie de l'alliance avec les insurgés américains[6]. La proclamation d'indépendance en 1776 donne lieu à un rapprochement très important entre les deux pays[7], qui se manifeste par une augmentation significative de la production d'écrits sur l'Amérique[8]. La paix de Versailles, qui reconnaît en 1783 l'indépendance des États-Unis, est accueillie en France avec beaucoup d'enthousiasme[9]. A partir de 1787 cependant, la perception de l'Amérique change à nouveau, à mesure que la France se détourne du modèle outre-atlantique pour s'affirmer comme son propre modèle[10]. Robert Palmer estime que la révolution de 1789 marque un véritable tournant dans les représentations françaises de l'Amérique, même si d'autres historiens comme Durand Echeverria considèrent que le « rêve américain » entretenu par les Français perdure jusqu'en 1794[11]. Quoiqu'il en soit, nous nous bornerons dans cette étude à considérer les écrits des hommes de lettres français en dehors de la période révolutionnaire, à l'exception de celui de Brissot, dont le voyage a été réalisé en 1787 et le récit publié seulement en 1791.

Si tous les voyageurs français partis en Amérique dans la seconde moitié du XVIIIe siècle s'étaient donné la peine de faire un récit de leur expérience et d'en publier les contenus, nous ferions face aujourd'hui à corpus considérable. Comme tel n'est pas le cas,

[3] Durand Echeverria, *Mirage in the West : A History of the French Image of American Society to 1815*, avant-propos de Gilbert Chinard, New York, Octagon Books, 1966, p. 15

[4] Jean-Pierre Blois, *Nouvelle Histoire des relations internationales, tome III*, *De la paix des rois à l'ordre des empereurs, 1714-1815,* Paris, Éditions du Seuil, 2003, p. 202 et Annie Jourdan, *La Révolution, une exception française?*, Paris, Flammarion, 2004, p. 306

[5] Frank Monoghan, *French Travellers in the United States, 1765-1932 : a bibliography*, New York, The New York Public Library, 1933, p. xvi

[6] Bernard Cottret, *La Révolution américaine. La quête du bonheur*, Paris, Editions Perrin, 2004, p. 38

[7] P. Simon Newman, Jean-Pierre Dormois, ed., *Vue d'Amérique. La Révolution Française jugée par les Américains,* Textes présentés et traduits par Simon Higonnet, Paris, Edition France-Empire, 1989, p. 15

[8] Bernard Faÿ, *Bibliographie critique des ouvrages français relatifs aux États-Unis (1770-1800)*, Paris, Champion, 1924, p. 59

[9] *Ibid.*, p. 61

[10] François Furet, « De l'homme sauvage à l'homme historique : l'expérience américaine dans la culture française », in Claude Fohlen, Jacques Godechot, dir. *La Révolution Américaine et l'Europe*, Paris, CNRS, 1979, p. 100

[11] Robert R. Palmer, *The Age of Democratic Revolution, vol.1, The Challenge*, Princeton, Princeton University Press, 1974, p. 240 et Durand Echeverria, *Mirage in the West, op. cit.,* p. 116

nous ne disposons que de cinq récits de voyages, réalisés ou publiés entre 1765 et 1789 (cf tableau n°1). Les voyageurs lettrés qui ont laissé trace de leurs périples se sont souvent contentés d'en faire le récit dans leurs mémoires, parfois bien après les événements, en s'intéressant surtout aux faits militaires. Pendant la même période cependant, des compilateurs ont rassemblé des textes issus de voyages, proposant une synthèse des observations effectuées sur les différents espaces de l'Amérique Septentrionale par des voyageurs (français pour la plupart). Nous avons retenu pour cette étude les ouvrages de Joseph de La Porte et de Jean François de La Harpe, qui s'appuient sur la grande compilation de l'abbé Prévost : *Histoire générale des voyages.* Ces ouvrages couvrent les espaces parcourus par Jean Bernard Bossu et Jean Chappe d'Auteroche avant la proclamation d'indépendance des États-Unis en 1776, mais aussi les provinces traversées par Charles César Robin, François Jean de Chastellux et Jacques Pierre Brissot entre 1780 et 1787. Alors que les deux premiers voyageurs parcourent le sud et l'ouest de l'Amérique Septentrionale, les trois autres visitent essentiellement la côte est du continent, correspondant aux treize colonies anglaises. Un rapide coup d'œil sur les cartes produites à cette période montre que les provinces traversées par Robin, Chastellux et Brissot sont assez bien définies, alors que les contrées où se rendent Bossu et Chappe d'Auteroche sont encore vraiment mal connues. La plupart des cartes se bornent d'ailleurs à ne représenter que la côte est, suite au traité de Paris qui instaure un nouveau partage en 1763, puis de nouveau en 1783, lorsque l'indépendance des treize colonies est reconnue par la Grande Bretagne[12]. La cartographie pour le reste du continent est encore balbutiante : la « Carte de la Louisiane et pays voisins » que l'on trouve dans l'ouvrage de l'abbé Prévost suggère que la province est immense, et que de nombreuses zones sont encore à explorer[13] ; quant aux cartes qui tentent de représenter l'ensemble du continent, comme celle réalisée par Robert de Vaugondy et reproduite dans l'abrégé de géographie de l'abbé Le François, elles laissent toute la partie ouest au nord de la Californie en blanc[14]. En feuilletant le récit de ces cinq voyageurs, on peut donc découvrir une partie de la Louisiane avec Bossu, traverser le Nouveau Mexique et la Californie avec Chappe d'Auteroche, et parcourir avec Robin,

[12] Raymonde Litalien, Denis Vaugeois, Jean-François Palomino, *La mesure d'un continent. Atlas historique de l'Amérique du Nord (1492-1814),* Québec, Septentrion-Presses Universitaires Paris-Sorbonne, 2007, *passim*

[13] Antoine François Prévost, *Histoire générale des voyages, ou nouvelle collection de toutes les relations de voyages par met et par terre, qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues*, Paris, Didot, 1757, tome XIV, p. 570-571

[14] A. Le François, *Méthode abrégée et facile pour apprendre la Géographie, Où l'on décrit la forme de Gouvernement de chaque Pays, ses qualités, les mœurs de de ses Habitans, & ce qu'il y a de plus remarquable, Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée*, Paris, Le Breton, 1770, p. 482

Chastellux et Brissot le New-Hampshire, le Massachusset, le Connecticut, la Nouvelle-Angleterre, l'état de New York, le New Jersey, la Pennsylvanie, le Delaware, le Maryland, la Virginie, les Carolines du Nord et du Sud, et la Géorgie[15]. Si Pierre Poivre n'apparaît pas dans cette liste, c'est parce que, contrairement à ce que suggère le titre de son ouvrage, il ne s'est jamais rendu sur le continent américain, et a seulement exercé des fonctions d'administrateur dans les îles. Son exemple montre bien en effet combien il peut être difficile de distinguer un récit de voyage, fruit d'une expérience de terrain, d'un récit élaboré au sein d'un cabinet, par un homme qui voyage seulement par la pensée en s'appuyant sur d'autres ouvrages. Frank Monoghan, qui a voulu retenir dans son étude uniquement les ouvrages résultant d'un déplacement effectif dans l'espace, a bien souligné le problème posé par le genre du récit[16]. Pour certains auteurs, on ne dispose pas de données suffisantes pour confirmer ou mettre en doute le déplacement. La distinction est pourtant cruciale : dans un cas, c'est un témoignage, le rapport d'une expérience ; dans l'autre, c'est une adaptation du discours d'autrui (le discours en question n'étant pas forcément référencé). Comme le souligne Frank Monoghan, tout l'intérêt d'un récit de première main, c'est de pouvoir appréhender la « psychologie » du voyageur[17]. Les historiens qui proposent un catalogue des « récits de voyage » ne précisent pas toujours si l'individu s'est effectivement déplacé ou non ; cela traduit en fait les confusions et incertitudes qui demeurent. L'homme de lettres et historien Boucher de la Richarderie, qui fait le point au lendemain de la Révolution sur toutes les relations de voyage publiées, est souvent bien incapable de dire si les auteurs ont effectivement voyagé ou non[18]. Dans cette perspective, les ouvrages de La Porte et de La Harpe sont tenus à part dans cette étude, et mobilisés surtout à titre de comparaison. Les compilations qu'ils proposent reprennent en grande partie l'œuvre magistrale de l'abbé Prévost. La Porte et La Harpe souhaitent à la fois alléger la compilation de leur prédécesseur, en supprimant les passages qui leur semblent les moins pertinents, tout en la complétant ; La Porte notamment choisit d'intégrer les récits sur l'Europe, ce que n'avait pas fait l'abbé Prévost[19].

[15] Selon les termes employés surtout par Chastellux et Brissot
[16] Frank Monoghan, *op. cit.,* p. xiv
[17] *Ibid.*, p. xii
[18] *Gilles Boucher De la Richarderie, Bibliothèque universelle des voyages, ou notice complète et raisonnée de tous les Voyages anciens et modernes dans les différentes parties du monde, publiés tant en langue française qu'en langue étrangère, classées par ordre de pays dans leur série chronologique (...),* Genève, Slatkine reprints, 1970 (1808), 6 volumes, *passim*
[19] Gábor Gelléri, «*"Cette chose ordinaire et inutile", le voyage d'Angleterre de 1660 à 1769 : défi philosophique, enjeu politique, pratique sociale*, thèse dirigée par André Burgière et György Granasztói, Paris-Galways-Budapest, 2009, p. 394

Ces récits de voyage, compilés ou non, se démarquent du reste de la littérature française sur l'Amérique parce qu'ils considèrent l'espace dans toutes ses dimensions, et notamment dans sa dimension humaine. Qui mieux que le voyageur pourrait décrire les peuples lointains et leurs usages socio-culturels ? Il semble pourtant que ces récits aient rencontré à leur époque un succès assez mitigé, le cas de Chastellux mis à part[20]. L'intérêt de ces ouvrages réside donc moins dans l'impact qu'ils ont eu, que dans l'approche originale qu'ils proposent. Comme le souligne Roland Le Huenen, le récit de voyage, même s'il est un genre très complexe, permet d'appréhender l'expérience d'un individu qui est rentré en contact direct avec son objet d'étude[21].

En confrontant les récits de voyageurs français à d'autres écrits sur l'Amérique, il s'agit de voir quelles sont les différentes perceptions de cet espace et de ses habitants. Dans cette perspective, l'étude des notices de dictionnaires et d'encyclopédies est particulièrement intéressante, parce qu'elle donne un aperçu assez représentatif des principaux courants de pensées. Moins spécifique que l'écrit philosophique ou politique, la notice propose une définition synthétique de l'Amérique. A travers les différentes éditions, on peut voir également comment la représentation de cet espace se construit, se transforme, mais aussi quelles sont les sources utilisées. Les dictionnaires permettent également de mieux comprendre l'état d'esprit des voyageurs, notamment de déterminer avec plus de précision ce qu'ils entendent derrière l'emploi de certains termes comme celui de « sauvage ». En consultant un dictionnaire de la seconde moitié du XVIIIe siècle, on prend connaissance de ce qui était « admis » parmi les lettrés.

Les références de plus en plus fréquentes aux écrits de Franklin et Jefferson à partir des années 1780, invitent également à prendre en compte les propos de ces dignitaires américains, particulièrement influents en France. Amenés à séjourner tour à tour à Paris en tant qu'ambassadeurs, ils ont tous les deux diffusés des écrits en français, parfois signés de leur propre main. Ces écrits sont particulièrement intéressants parce qu'ils manifestent la volonté de remettre en cause et de transformer les représentations françaises de l'Amérique et des Américains.

L'objet de cet étude est de s'intéresser aux représentations, c'est-à-dire non pas à l'Amérique et à ses habitants tels qu'ils étaient dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, mais à la manière dont les Français les envisageaient. Pour cette raison, l'étude exclut tous

[20] Bernard Faÿ, *Bibliographie critique, op. cit.,* p. 63
[21] Roland Le Huenen, « Qu'est ce qu'un récit de voyage? », in Marie-Christine Gomez-Géraud, dir., *Les modèles du récit de voyage. Littérales*, 1990, n °7, p. 16

les récits de voyage provenant d'auteurs non français, y compris les récits ayant fait l'objet d'une traduction. Le sujet s'inscrit donc dans la continuité des approches historiques culturelles. L'étude se place également dans la lignée des travaux menés par Durand Echeverria dans la seconde moitié du XXe siècle. Après avoir travaillé sur l'image de la société américaine dans les mentalités françaises jusqu'en 1815, l'historien a collaboré avec Everett C. Wilkie pour présenter une bibliographie très complète des imprimés français relatifs aux colonies d'Amérique du Nord et aux États-Unis avant 1816[22]. S'appuyant sur des corpus de sources variés, d'autres historiens se sont intéressés aux représentations françaises de l'Amérique au XVIIIe siècle. On peut citer notamment les travaux pionniers de Gilbert Chinard, mais aussi ceux de Bernard Faÿ, Peter Ascoli, Pierre Berthiaume, et les études plus récentes de Nathanaëlle Minard et Carine Lounissi. Dans la perspective de continuer leurs travaux et de prendre en compte d'autres sources, l'examen du discours moins formel des mémorialistes français (s'étant rendu ou non en Amérique) semblait prometteur. Mais la consultation des *Mémoires* de Jean-François de Marmontel et de l'anthologie réalisée par Arnaud De Maurepas ne nous a pas encouragé sur cette voie[23]. Il semble que la grande majorité des mémorialistes qui s'intéressent aux événements d'Amérique se focalisent sur les aspects militaires. Les récits de voyages au contraire offrent un discours beaucoup plus varié. En s'appuyant sur les travaux pionniers de Michèle Duchet et Tvetan Todorov, nous avons cherché à aborder le sujet sous un angle plus culturel, en s'intéressant à la dimension anthropologique des cinq récits de voyage couvrant la période choisie. Ces ouvrages, noyés dans la masses des écrits français sur l'Amérique, n'ont retenu que modérément l'attention de leurs contemporains et des historiens d'aujourd'hui. La plupart du temps, ils sont évoqués assez brièvement, au sein d'une étude sur l'Amérique en général. De plus, la liste de ces voyageurs est souvent incomplète : Chappe d'Auteroche n'est mentionné que par Frank Monoghan (qui ne fait aucun commentaire de son récit) et Nicole Hafid-Martin[24]; Le récit de voyage de Brissot est occulté également par Gilbert Chinard, et par Bernard Faÿ qui prend en compte seulement l'ouvrage qu'il publie en 1786 : *Examen critique des voyages dans l'Amérique*

[22] Durand Echeverria, *Mirage in the West, op. cit.,* et Durand Echeverria, C. Everett Wilkie, *The French Image of America. A chronological and subject bibliography of french books printed before 1816 relating to the british north american colonies and the united states*, Londres, The Scarecrow Press, 1994

[23] Jean-François de Marmontel, *Mémoires*, éd. établie, présentée et annotée par Jean-Pierre Guicciardi et Gilles Thierriat, Paris, Mercure de France, 1999 (1804), p. 370-372 et Arnaud De Maurepas, François Brayard, *Les Français vus par eux-mêmes. Le XVIIIe siècle. Anthologie des mémorialistes du XVIIIe siècle*, Paris, Editions Robert Laffont, Coll. Bouquins, 1996, *passim*

[24] Frank Monoghan, *op. cit.,* p. 107 et Nicole Hafid-Martin, *Voyage et connaissance au tournant des Lumières : 1780-1820,* Oxford, Voltaire foundation, 1995, p. 250

Septentrionale de Chastellux[25]. En reprenant les analyses comparatives de Nicole Aronson et de Durand Echeverria, qui confrontent respectivement les écrits de Chastellux et Brissot, et Chastellux et Robin[26], il s'agit d'étudier ensemble les récits des cinq voyageurs français qui se sont rendus en Amérique entre 1765 et 1789.

L'Amérique Septentrionale dans la seconde moitié du XVIIIe siècle est un espace en pleine ébullition : lieu d'affrontements entre les puissances coloniales durant la Guerre de Sept ans, il devient entre 1765 et 1783 le théâtre de la guerre d'indépendance américaine. A ces protagonistes d'origine européenne s'ajoutent également les Indiens, qui prennent part aux conflits et nouent des alliances. Pour examiner cet espace en pleine transformation et prendre en compte les évolutions les plus récentes, le récit de voyage est un genre privilégié. Les voyageurs français qui ont l'occasion de traverser l'Atlantique font un tableau vivant, autant de l'Amérique que des Américains. Cependant, ils ne sont pas les seuls à produire un discours sur l'Amérique qui dépasse les considérations politiques et événementielles. Comment sont représentés l'Amérique et les Américains depuis la France, dans cette période de profonds changements ? Entre l'homme qui observe sur le terrain et celui qui fait un récit dans son cabinet, le discours est profondément différent. Dans quelle mesure l'expérience effective du voyage contribue-t-elle à renouveler ou à remettre en cause cette représentation ? En s'intéressant d'abord au récit de voyage puis en le confrontant à d'autres sources, il s'agit de comprendre comment se construisent et se transforment les représentations de l'Amérique. Sans prétendre apporter une réponse exhaustive à la question, il s'agit de rassembler des éléments pour appréhender le rôle des différents acteurs dans la fixation des images françaises sur l'Amérique.

Le voyage est l'occasion unique pour ces hommes de sciences et de lettres de saisir sur le vif un espace qui ne cesse de se transformer. Le regard qu'ils portent sur l'Amérique et les Américains est cependant conditionné par de nombreux facteurs, qu'il est bon de considérer avec attention pour mieux saisir les contenus de leurs discours. Nous nous intéresserons en première partie aux modalités d'observation et de rédaction des récits de voyage de Bossu, Chappe d'Auteroche, Robin, Chastellux et Brissot.

Dans un second temps, nous nous concentrerons sur le contenu de leurs discours, en prenant en compte cette fois le récit des ouvrages de compilation de La Porte et La Harpe.

[25] Bernard Faÿ, *Bibliographie critique, op. cit.,* p. 63

[26] Nicole Aronson, « Chastellux et Brissot: deux images de l'Amérique au dix-huitième siècle », *The French Review,* Vol. 49, No. 6, Bicentennial Issue: Historical and Literary Relations between France and the United States, 1976, p. 960-971 et Durand Echeverria, *Mirage in the West, op. cit.,*p. 96-115

Rarement neutres et rarement détachés, ces auteurs cherchent sans cesse à se positionner par rapport à ce qu'ils observent. Il s'agit de voir dans quel mesure le récit renseigne autant sur celui qui écrit, que sur l'objet de sa description.

Enfin, il s'agit de confronter le discours des voyageurs à celui des hommes de lettres restés au pays, amenés eux aussi à parler de l'Amérique, et parfois de ses peuples. Les discours des ambassadeurs américains, mais aussi des rédacteurs de notices de dictionnaires et encyclopédies, font écho sur de nombreux points aux récits de voyage. En confrontant ces différentes sources, nous allons nous intéresser aux grands sujets qui préoccupent autant les hommes de lettres que les hommes de cabinet, et mesurer en quoi le voyageur dans cette optique n'est qu'un acteur parmi les autres dans le processus de construction des images de l'Amérique.

1re partie

Les conditions du regard du voyageur à l'heure de la guerre d'indépendance

Chapitre 1 – Traverser l'Atlantique dans la seconde moitié du XVIIIe siècle : une expérience personnelle de l'altérité

C'est la tête pleine de rêves, de recommandations, et d'idées préconçues, que le voyageur français quitte son pays pour l'Amérique dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Il sait qu'il va à la rencontre non seulement d'une terre nouvelle, mais aussi d'un peuple différent, dont il se figure à peine la diversité. Ce voyage vers l'Autre est avant tout une expérience personnelle : celle d'un individu, qui, à un certain moment de sa vie, se détache de son environnement habituel pour aller expérimenter l' « ailleurs ». Cette expérimentation est forcément déconcertante : même s'il s'est préparé le mieux possible à son séjour, en lisant des guides ou en rassemblant le plus d'informations possibles[1], le voyageur se retrouve face à un monde inconnu.

A. Un individu transformé : ouverture et perméabilité

Du côté de nos cinq voyageurs français, la traversée de l'Atlantique semble avoir un effet très positif : ils apparaissent comme des êtres ouverts et perméables, s'adaptant plutôt facilement au nouveau milieu. Cette capacité à faire face au dépaysement joue beaucoup dans la démarche d'observation, parce qu'elle stimule et encourage l'expérience de l'altérité[2]. Le voyage a ainsi cette faculté unique de transformer un individu, de le rendre encore plus curieux et avide de nouveautés qu'il ne le serait en n'importe quelle autre circonstance.

Eric Leed s'est particulièrement intéressé dans ses travaux à l'état d'esprit du voyageur, et à la manière dont le voyage transforme la conscience que l'individu a de lui-même[3]. C'est lors de la traversée, après avoir quitté son pays, et avant d'aborder le Nouveau Monde, que le voyageur prend conscience de son nouveau statut : il doit se montrer homme d'investigation, toujours aux aguets, et avide de connaissance ; ses nouvelles priorités sont l'observation, l'analyse, et l'interprétation. Le voyage est donc l'occasion

[1] Nicole Hafid-Martin, *Voyage et connaissance au tournant des Lumières : 1780-1820,* Oxford, Voltaire foundation, 1995, p. 23
[2] *Ibid*., p. 28
[3] J. Eric Leed, *The mind of the traveler, from Gilgamesh to global tourism*, New York, Basic Books, 1991, p. 56

d'assouvir sa curiosité, ou tout au moins, de relever tous les « objets curieux », pour reprendre une formule très largement employée dans les sources. Lorsque Chastellux effectue un séjour en Virginie, c'est parce qu'il veut aller à la rencontre « des objets dignes d'exciter la curiosité d'un étranger »[4]. Il érige donc la curiosité en une sorte de guide, qui oriente son périple.

Eric Leed rappelle cependant que la curiosité n'a pas toujours été perçue de façon aussi positive. Les chrétiens de l'Antiquité et du Moyen Age la considéraient au contraire comme un vice[5]. Ce sont donc les transformations qui s'opèrent dans les mentalités, depuis la Renaissance jusqu'au siècle des Lumières, qui permettent de valoriser la démarche de l'homme curieux. Promouvoir la curiosité, c'est encourager la quête du savoir et de la connaissance ; c'est par conséquent reconnaître à celui qui voyage un statut particulier. Nicole Hafid-Martin parle de « vivant symbole de l'esprit encyclopédique » pour qualifier cette curiosité[6] : elle joue en effet un rôle moteur dans la quête de connaissance, caractéristique du siècle des Lumières.

La curiosité est d'autant plus aiguisée lorsque l'objet d'étude est suffisamment neuf ou inaccessible pour que le voyageur ait l'impression de découvrir ce que la majorité de ses semblables ignorent. Le voyage, et encore plus le voyage en Amérique au XVIIIe siècle, reste l'apanage de quelques privilégiés, même s'il n'est plus réservés aux seuls soldats et administrateurs coloniaux[7]. Bossu exprime, à la fin de son ouvrage, l'enthousiasme que lui a suscité cette expérience ; il insiste notamment sur les ressources, introuvables en d'autres lieux, qu'il a eu la chance d'observer (minerais et animaux à fourrure)[8]. Le voyage est perçu comme l'occasion unique d'aller chercher la connaissance là où elle se trouve. Les données que le voyageur rassemble sont le fruit d'un contact direct avec l'objet d'étude.

Cette approche de terrain, longtemps dénigrée car jugée impropre à l'homme de cabinet, gagne de l'autorité dès le XVIIe siècle : peu à peu est préféré au livre d'instruction le rapport d'une expérience directe[9]. Ce phénomène ne fait donc que s'affirmer au XVIIIe siècle. Nicole Hafid-Martin montre qu'au tournant des Lumières, ce qui était jusque là jugé préférable, devient indispensable : la qualité de l'observation dépend désormais de la

[4] François Jean Marquis de Chastellux, *Voyages de M. le marquis de de Chastellux dans l'Amérique septentrionale dans les années 1780, 1781, et 1782*, Paris, chez Prault, 1791, tome II, p. 1
[5] Eric Leed, *op. cit.,* p. 179
[6] Nicole Hafid-Martin, *op. cit.,* p. 5
[7] Marcel Dorigny, « L'Atlantique : un état de la question », in Marcel Dorigny, dir., *L'Atlantique au XVIIIe siècle*, numéro spécial de *Dix-huitième siècle*, PUF, n °33, 2001, p. 7
[8] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, contenant une collection de lettres écrites sur les lieux, par l'auteur, à son ami, M. Douin, Chevalier, Capitaine dans les troupes du roi, ci-devant son camarade dans le Nouveau Monde par M. Bossu*, Amsterdam, Changuion, 1777, p. 189
[9] Eric Leed, *op. cit.,* p. 183

proximité avec le réel[10]. Françoise Weil rappelle également l'importance non seulement du contact direct (le fait d'être témoin sur place), mais aussi du regard : « Le plus grand compliment qu'on puisse faire à un voyageur est d'avoir été un témoin oculaire »[11]. On demande surtout au voyageur d'axer son expérience sur l'observation, aussi curieuse et méticuleuse que possible. Roland Le Huenen parle de « défrichement du monde par le regard » pour désigner cette approche essentiellement visuelle[12]. De ses cinq sens, il est clair que l'homme qui voyage n'utilise vraiment que la vue, parce que c'est celui qui est le plus valorisé. On le voit notamment dans la remarque de Jean-Dominique Cassini : « Mais peut-on peindre l'objet que l'on n'a pas vu, avec les mêmes couleurs que celui qui l'a sous les yeux ? »[13]. C'est une manière pour lui non seulement d'excuser le fait que son récit sera de moins bonne qualité que celui qu'aurait pu écrire Chappe d'Auteroche, mais aussi de rappeler que l'expérience mérite d'être rapportée, parce qu'elle est le fruit d'une expérience de terrain.

La qualité de l'observation dépend également d'un autre critère : celui du temps. En effet, être un voyageur ouvert et perméable suppose rester assez longtemps pour avoir le temps de se renseigner correctement. Assez longtemps, mais pas trop ! Tzvetan Todorov souligne qu'un séjour trop long altère le regard critique du voyageur : s'il est trop proche de son objet, il ne peut plus le voir ; alors que s'il en est assez loin, il peut plus facilement relever ce qui est de l'ordre du conventionnel (par opposition aux locaux, qui ont l'impression d'être face à des choses naturelles, ou allant de soi)[14]. Dans le cas de nos voyageurs français en Amérique, les différences sont en effet palpables entre ceux qui ne sont restés que quelques semaines, et ceux qui ont pu passer plusieurs années sur place (cf tableau n°2). A l'observation assez superficielle de Robin, on peut opposer celle de Chastellux, qui peut s'attarder presque à loisir sur ce qui attire son attention, même s'il est bien sûr tenu par certains impératifs. La nécessité de consacrer suffisamment de temps à l'observation apparaît dans *Voyage en Californie*[15]. Chappe d'Auteroche ne voulait pas faire de jugement hâtif sur le chemin de l'aller (son équipe devait se dépêcher pour espérer

[10] Nicole Hafid-Martin, *op. cit.,* p. 31
[11] Françoise Weil, « La relation de voyage : document anthropologique ou texte littéraire? », in Britta Rupp-Eisenreich, dir., *Histoire de l'anthropologie (XVI-XIXe siècles)*, Paris, Klincksieck, 1984, p. 60
[12] Roland Le Huenen, « Qu'est ce qu'un récit de voyage? », in Marie-Christine Gomez-Géraud, dir., *Les modèles du récit de voyage. Littérales*, 1990, n °7, p. 16
[13] Jean Chappe d'Auteroche, *Voyage en Californie pour l'observation du passage de Vénus sur le disque du Soleil, le 3 juin 1769, contenant les observations de ce phénomène, et la description historique de la route de l'auteur à travers le Mexique*, Paris, Jombert, 1772, p. 4
[14] Tzvetan Todorov, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989, p. 381
[15] Jean Chappe d'Auteroche, *op. cit.,* p. 4-5

arriver à temps en Californie, et ainsi observer le passage de Vénus) ; il préférait se réserver pour le chemin du retour, où il aurait dû avoir plus de temps. Sa mort prématurée à San-Joseph l'en a finalement empêché, et c'est donc à l'aide de notes peu fournies que Jean-Dominique Cassini retrace le voyage de ce prestigieux homme de sciences. Son récit est caractéristique des relations de voyage à la fin du XVIIIe siècle : là où on s'attend à ce qu'un seul sujet soit abordé (ici en l'occurrence, l'observation astronomique), ce sont en réalité des objets très divers qui sont examinés.

En effet, le regard du voyageur semble attiré par tout ce qu'il rencontre, comme le souligne Nicole Hafid-Martin : « Ambitieusement dirigée vers divers champs d'investigation, la curiosité multiforme des voyageurs paraît inlassable »[16]. Selon les cas, le voyageur est plus ou moins spécialisé en certains domaines ; il relève des éléments très éparses, autant sur les choses de la nature, que sur celles des hommes. Cependant, on ne peut pas attendre de lui une approche anthropologique, au sens moderne du terme. Celle ci ne se développe vraiment qu'au cours du XIXe siècle[17]. Nicole Hafid-Martin estime que ce sont davantage les objets naturels ou historiques qui retiennent l'attention du voyageur, plutôt que les peuples[18]. Mais les hommes et leurs activités sont loin d'être absents des récits de voyage. Chappe d'Auteroche notamment annonce vouloir faire des observations sur « l'Astronomie, la Géographie, la Physique & l'Histoire Naturelle »[19]. Ses remarques couvrent en fait des champs bien plus larges, et montrent un intérêt pour les les peuples et leurs cultures.

Ce qui retient l'attention du voyageur, ce ne sont pas tellement les hommes en général, mais des hommes en particulier : ceux qu'ils ont la possibilité de rencontrer et de découvrir au cours de leur périple. Le récit s'attarde donc sur les individus les plus remarquables, et précise la plupart du temps si les remarques à leur sujet sont généralisables ou non. Dès le début de son récit, Chastellux témoigne de cette volonté de repérer ce qui lui semble être un trait commun à tous les Américains, à partir de l'observation des hôtes qui le reçoivent : « l'intérieur & les habitans offroient un échantillon des mœurs de l'Amérique »[20]. Il ne précise pas pour autant quels sont ces traits si caractéristiques selon lui. Chastellux et Brissot partagent un goût particulier pour le portrait individuel, que l'on ne retrouve pas chez les autres voyageurs. Dans le récit de Chastellux

[16] Nicole Hafid-Martin, *op. cit.,* p. 5
[17] *Ibid.*, p. 142 et Roger Chartier, « Les livres de voyage », in Henri-Jean Martin et Roger Chartier, dir., *Histoire de l'édition française*, t. 2, *Le livre triomphant 1660-1830*, Paris, Fayard & Promodis, 1990, p. 268
[18] Nicole Hafid-Martin, *op. cit.,* p. 2
[19] Jean Chappe d'Auteroche, *op. cit.,* p. 8
[20] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.*, tome I, p. 4

comme dans celui de Brissot, les descriptions s'enchaînent les unes après les autres, avec l'enthousiasme de l'auteur : « Je ne m'arrêterai pas à vous peindre tous les caractères estimables que j'ai rencontrés dans cette charmante ville [Boston] : mes portraits ne finiroient point »[21]. Le portrait permet au voyageur de montrer qu'il a acquis des connaissances suffisamment détaillées sur une personne pour préciser ses fonctions (passées et présentes), son âge, sa situation familiale, mais aussi ses actions les plus fameuses, voire héroïques dans certains cas (surtout lorsqu'il s'agit de figures militaires). Les hommes les plus renommés sont décrits avec soin, parfois durant plusieurs pages, comme c'est le cas de Washington et de Jefferson. Pour les autres, ce sont les aspects qui ont le plus marqué le voyageur qui sont rapportés. Chastellux, notamment, ne décrit jamais les aubergistes de la même façon : parfois, il s'attarde sur toute la vie de son hôte, parlant aussi bien de ses origines que de sa famille, et de sa demeure ; d'autres fois, il s'en tient aux traits purement physiques.

Le fait d'être un homme de terrain encourage donc une approche au cas par cas. Le voyageur procède ainsi à la manière du philosophe : en allant à la rencontre de quelques hommes, il estime se faire une idée de leurs compatriotes, et donc, d'un peuple en général. C'est la démarche de Rousseau, qui prône la connaissance du général par le particulier ; la seule différence, c'est que le particulier en lui-même n'intéresse pas Rousseau (il veut seulement dégager des traits universels)[22], alors qu'il l'est beaucoup plus pour le voyageur. Que ce soit avec des individus croisés en chemin, avec des « grandes figures » de l'Amérique, ou encore avec une tribu indienne en particulier (c'est le cas pour Bossu seulement), le voyageur prend plaisir à tisser des relations personnelles.

Le fait de considérer le voyage comme une expérience personnelle de l'altérité permet de mieux saisir la dimension unique de chaque entreprise : on a autant d'expériences que de manières différentes de se confronter à l'Autre. L'homme qui traverse l'Atlantique n'est pas seulement un français, ou un voyageur...mais un être unique, dans toute sa complexité.

[21] Jacques Pierre Brissot, *Nouveau voyage dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale, fait en 1788 par J. P. Brissot,* Paris, Buisson, 1791, tome I, p. 153-154
[22] Tzvetan Todorov, *Nous et les autres*, *op. cit.,* p. 29

B. Les conditions du voyage, ou le contexte de la rencontre avec l'Autre

Il s'agit ici de s'intéresser à chaque voyageur, et de voir en quoi les nombreux facteurs (personnels, financiers, intellectuels, sociaux, politiques) qui interviennent dans le déroulement de leur voyage conditionnent leur approche de l'altérité. Le voyageur est-il dans de bonnes conditions pour rencontrer l'Autre ?

Le bon déroulement d'un voyage suppose la capacité à pouvoir communiquer, comprendre, et se faire comprendre, une fois sur place. La maîtrise de la langue est donc un aspect essentiel pour le voyageur. Essentiel, mais pourtant pas si courant au XVIIIe siècle ! De nos cinq voyageurs, deux semblent vraiment avoir fait des efforts linguistiques ; ce sont aussi ceux qui sont restés le plus longtemps en Amérique : Bossu et Chastellux. Le premier a réalisé trois voyages successifs en Louisiane, ce qui lui a permis de se familiariser avec la langue des Akansas (tribu indienne parmi laquelle il a séjourné)[23]. L'anglais n'était donc a priori pas requis pour lui. Il l'était bien plus pour Robin, Chastellux, et Brissot, qui ont effectué leur séjour au sein des treize colonies. Le cas de Brissot est particulièrement intéressant, parce que très révélateur de l'importance du facteur linguistique dans le rapport à autrui. Comme il a déjà effectué un voyage en Angleterre, l'anglais ne lui est pas inconnu ; mais sa maîtrise de la langue semble encore assez imparfaite. On voit notamment qu'il profite du temps de la traversée pour étudier, non seulement l'écrit mais aussi l'oral, en discutant avec les Américains à bord[24]. Une fois sur les lieux, il ne manque pas de souligner quand son interlocuteur s'adresse à lui en français, et le prend comme un marque d'honneur. Au contraire, il déplore le mépris et déni d'attention des Américains vis-à-vis des gens qui ne parlent pas anglais[25]. Le ton d'indignation qu'il adopte suggère qu'il a lui-même été victime de ce genre d'humiliation. En bon anglophobe, il souligne que ce sont là les vestiges de l'héritage anglais. Il évoque son séjour en Angleterre pour signifier qu'il a suffisamment observé les Anglais pour être capable de les juger avec discernement[26]. Brissot estime qu'ils sont naturellement méprisants, malveillants et mesquins, alors que les Américains, qui ont tout fait pour se démarquer d'eux (à commencer par réclamer leur indépendance) méritent tous les éloges. Moins américanophile, mais aussi moins anglophobe, Chastellux se démarque des autres

[23] Joseph-François Michaud, *Biographie universelle, ancienne et moderne*, Paris, Delagrave, 1854-1865, tome V, p. 150
[24] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 97
[25] *Ibid*., tome I, p. 337
[26] *Ibid.*, tome I, p. 339

voyageurs par son excellente maîtrise de l'anglais. Son élection à l'Académie Française en 1775 témoigne de son intérêt pour les lettres (sûrement plus intérêt que talent d'après Bernard Faÿ, qui n'attribue pas au mérite l'obtention de ce prestigieux titre)[27]. Nicole Aronson, qui examine les différentes étapes de sa vie, souligne que ce sont ses talents d'homme de lettres, et notamment sa maîtrise de l'anglais, qui lui ont permis d'accéder à des postes intéressants dans l'armée[28]. C'est pour servir d'interprète qu'il est nommé en 1778 chef d'État major, dans le but d'accompagner la campagne de Rochambeau en Amérique. On imagine en effet la difficulté que pouvaient éprouver les officiers français à recourir au latin pour communiquer avec les Américains, afin de pallier à leur méconnaissance de l'anglais ! Chastellux jouit d'un avantage certain sur ces compatriotes, dont il ne se lasse pas de profiter tout au long de son séjour. Les deux volumes de son récit de voyage laissent clairement apparaître son goût pour la conversation et les rencontres. Les gens avec qui il discute sont autant des Français que des Américains, parfois des hommes de nationalités différentes (Chastellux a aussi des notions d'italien[29]). Ce sont pour beaucoup des militaires, mais Chastellux s'entretient également avec les fermiers, aubergistes, et gens de rang social différents. Il manifeste souvent son enthousiasme à discuter et à échanger avec d'autres personnes, soulignant plus souvent l'intérêt ou l'agrément de la conversation que l'ennui. La remarque qu'il fait de sa discussion avec M. Peter, secrétaire d'état de la guerre, et M. Price, est assez représentative de l'ensemble de son récit : « Je m'entretins beaucoup avec eux & fus très content de leur conversation »[30]. A ce titre, on ne peut pas considérer Chastellux comme un stéréotype de l'aristocrate européen, qui se conforte dans son sentiment de supériorité en méprisant l'Autre, et en se tenant à distance. Il faut admettre cependant qu'il se comporte parfois en « homme du monde » pour mieux dissimuler son dédain, comme le souligne Nicole Aronson[31]. Néanmoins, son approche la plupart du temps est celle d'un homme qui éprouve un réel intérêt et engouement pour les interactions avec les autres. L'américanophile Brissot, quant à lui, est moins ouvert à autrui : il semble apprécier les conversations dans une bien moindre mesure que Chastellux. Lorsqu'il est à l'auberge, il préfère lire les gazette « qui

[27] Bernard Faÿ, *L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIIIe siècle,* thèse pour le doctorat de lettres présentée à la faculté des lettres de l'Université de Paris, 1924, p. 123, et Bernard Faÿ, *Bibliographie critique des ouvrages français relatifs aux États-Unis (1770-1800)*, Paris, Champion, 1924, p. 63

[28] Nicole Aronson, « Chastellux et Brissot: deux images de l'Amérique au dix-huitième siècle », *The French Review,* Vol. 49, No. 6, Bicentennial Issue: Historical and Literary Relations between France and the United States, 1976*,* p. 960-961

[29] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome II, p. 122

[30] *Ibid.,* tome I, p. 261

[31] Nicole Aronson, *op. cit.,* p. 968

peuvent désennuyer » plutôt que de se distraire en conversant avec les autres voyageurs[32]. Il manifeste assez souvent la lassitude que lui inspirent les discussions. C'est le cas lors de son séjour à Springmill, où il se plaint de devoir entendre une nouvelle fois l'histoire des malheurs du fermier qui le loge, à cause du mauvais temps qui le retient[33]. C'est également le cas lors de son séjour à Newport : fatigué par les conversations, et obligé de rester cloitré six jours de suite à cause des intempéries, Brissot demande un cabinet pour pouvoir se retirer et écrire[34]. Les conversations informelles qu'il a avec des Américains rencontrés sur la route suggèrent cependant qu'il est suffisamment à l'aise pour se débrouiller dans la langue du pays[35].

Les autres voyageurs qui n'ont pas cette chance doivent passer par l'intermédiaire d'interprètes, ce qui complique et ralentit la communication. Bossu avoue qu'il doit en employer un lors de son troisième voyage, ce qui suggère qu'il pouvait s'en passer jusqu'alors : « parce que pendant mon séjour en France [entre 1763 et 1770], j'ai un peu oublié la langue des Akanças »[36]. Quant à Chappe d'Auteroche, il semble se passer d'interprète jusqu'à ce qu'il rencontre par hasard à Mexico un Français installé là depuis assez longtemps. Il l'emploie alors pour ses connaissances en espagnol et en mexicain[37].

Le cas de Robin est particulier. Il semble fonctionner sans interprète, mais sans connaissance de l'anglais pour autant ! C'est en tout cas ce que lui ont reproché ses contemporains et les historiens par la suite qui se sont penchés sur son récit, notamment Durand Echeverria[38]. Selon une critique formulée par un certain M. Garat en 1783, officier français installé en Amérique, l'abbé Robin se serait lancé dans le voyage sans aucune notion de la langue[39]. On constate en effet, lorsque l'on parcourt son récit, que Robin ne rapporte aucune conversation, et semble avoir seulement observé de loin ce qui s'offrait à ses yeux. Là où les autres voyageurs vont au contact pour obtenir des explications, ou des informations supplémentaires, Robin se contente de faire des déductions. Cependant, il semble que les critiques adressées à ce voyageur ne soient pas recevables à tous les niveaux. En effet, s'il a effectivement suivi l'armée de Rochambeau, son séjour a duré cinq mois et demi, et non quatre comme le clame M. Garat, ce qui lui a laissé plus de temps

[32] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome II, p. 261
[33] *Ibid.,* tome I, p. 356
[34] *Ibid*, p. 214-215
[35] *Ibid*, p. 204
[36] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 112
[37] Jean Chappe d'Auteroche, *op. cit.*, p. 30
[38] Durand Echeverria, *Mirage in the West : A History of the French Image of American Society to 1815*, avant-propos de Gilbert Chinard, New York, Octagon Books, 1966, p. 107
[39] Frank Monoghan, *French Travellers in the United States, 1765-1932 : a bibliography*, New York, The New York Public Library, 1933, p. 61

pour l'observation[40]. Le tableau intitulé « route et camps qu'a faits l'armée du Comte de Rochambeau, dans le cours de la campagne de 1781 », placé à la fin de l'ouvrage de Robin, contredit ainsi les critiques de ce M. Garat, et invite à la prudence vis-à-vis des reproches qu'il formule[41]. Par ailleurs, il semblerait que l'ouvrage *Du traitement des insensés dans l'hôpital de Bethléem à Londres,* paru initialement en anglais, ait été traduit par Charles César Robin en1787[42]. Si c'est le cas, les capacités linguistiques de l'abbé doivent être réévaluées, et son récit également. Il semble donc que Charles César Robin soit surtout un voyageur mal connu, dont le récit de voyage n'a jusque là n'a pas été évalué à sa juste valeur. Le fait qu'il soit le seul auteur-voyageur de ce corpus à ne pas figurer dans la biographie de Joseph-François Michaud est en soi très révélateur. Frank Monoghan souligne qu'il a souvent été confondu avec Claude C. Robin, un homme de sciences renommé, auteur de *Voyage dans l'intérieur de la Louisiane*, publié en 1807[43].

Même si l'on doit garder ces réserves présentes à l'esprit, il ne faut pas oublier que Robin est le voyageur qui effectue le séjour le plus court, et qui a le moins de contacts avec ses homologues américains. En somme, Robin ne dispose pas de toutes les conditions nécessaires ou souhaitables pour faire des observations vraiment pertinentes. Le facteur temps joue également pour Chappe d'Auteroche, qui doit impérativement arriver en Californie avant le 3 Juin 1769, date du passage de Vénus. Son voyage est celui d'un homme pressé, et préoccupé par l'idée d'arriver trop tard sur les lieux[44]. Sa progression est ralentie par de nombreux obstacles, administratifs, diplomatiques, et logistiques : à Cadix, le Marquis de Real Theosoro s'oppose à ce que Chappe d'Auteroche soit accompagné de ses compagnons et bagages sur le navire[45]; à Vera-Crux, les Espagnols interdisent l'accès au port à un pavillon français[46]; enfin, la traversée du Mexique est longue et périlleuse, parce que le matériel astronomique est encombrant[47]. Les autres voyageurs sont moins exposés à ces problèmes logistiques lors de leurs déplacements, parce qu'ils transportent en effet moins de bagages. Mais dépendent cependant des conditions climatiques et

[40] Frank Monoghan, *op. cit.,* p. 61
[41] Charles César Robin, *Nouveau voyage dans l'Amérique septentrionale, en l'année 1781 ; et campagne dans l'armée de M. Le Comte de Rochambeau*, Philadelphie, Moutard, 1782, p. 220-221
[42] Nicolas Toussaint Le Moyne des Essarts, « Les siècles littéraire de la France, etc., », in Susan Bradley, Tommaso Nappo, Isabelle Davy, *Archives biographiques françaises : fusion dans un ordre alphabétique unique de 180 des plus importants ouvrages de référence biographiques français publiés du XVIIe au XXe siècle*, Londres-Munich, K. G. Saur, 1988-2002, extrait des fiches Saur, 1ère série, 327, 245 et 1ère série, 900, 260
[43] Frank Monoghan, *op. cit.,* p. 81
[44] Jean Chappe d'Auteroche, *op. cit.,* p. 19
[45] *Ibid*, p. 9
[46] *Ibid*, p. 16
[47] *Ibid*, p. 18

météorologiques, qui vont de la chaleur étouffante au froid le plus dur, parfois associé à de la neige ou de la pluie.

Ainsi, l'expérience de l'altérité passe par la confrontation avec des problèmes d'ordres très divers, qui peuvent affecter le bon déroulement du voyage. En effet, un voyageur préoccupé par des soucis de logistique a moins la tête à l'observation que celui qui réalise son séjour dans des conditions optimales.

L'engouement que suscite le voyage tend cependant à masquer ces préoccupations ; tout au moins, le récit les occulte plutôt volontiers. C'est avec en tête une image souvent assez positive que nos voyageurs se lancent dans la traversée de l'Amérique. Nous pouvons relever cependant des nuances au cas par cas. Alors que Brissot s'affirme indéniablement comme un américanophile, Chastellux a plus de réserve. Comme le souligne Nicole Aronson, c'est un « philosophe aristocrate, décidé à étudier tout ce qu'il rencontrera », plutôt qu'un fervent admirateur de l'Amérique[48]. Dans l'optique de Chastellux, le voyage est l'occasion de poser un regard neuf sur un sujet neuf. Il a certes des a priori (comme les autres), mais ceux ci ne transparaissent pas de façon aussi marquée que chez Brissot.

Il est intéressant de voir que cet engouement face au Nouveau Monde ne gomme pas le sentiment patriotique de chaque voyageur. Il semble qu'il y ait plutôt un certain équilibre entre la volonté de s'ouvrir à la population locale, et le plaisir de retrouver des compatriotes au cours du périple. Le cas de Chastellux est particulièrement représentatif sur ce point. Son attachement à la France et aux Français est manifeste lorsqu'il exprime son bonheur de retrouver le Duc de Lauzun, et le plaisir qu'il a d'être à nouveau entouré de l'armée française [49]; cela se voit encore lorsqu'il frémit à l'écoute de M. de Vaudreuil, qui joue de la harpe et chante dans sa langue maternelle [50]; pourtant, il semblerait presque oublier son sentiment patriotique lorsqu'il parle au nom des Américains, et défend leurs intérêts comme s'il était l'un des leurs. A ce titre, on ne peut certainement pas dire, comme l'a affirmé Gábor Gelléri, que Chastellux « condamne les États-Unis sur tous les points », et que son récit s'inscrit dans les courants anti-américains[51]. Son récit présente, comme celui des autres voyageurs, des éléments à la fois très favorables et d'autres beaucoup plus négatifs. Le tableau qu'ils font de l'Amérique est un tableau complexe, qui comporte autant de nuances que de contradictions. Si le XVIIIe siècle est « un siècle qui espère et désespère

[48] Nicole Aronson, *op. cit.,* p. 962
[49] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 389
[50] Ibid., tome II, p. 204
[51] Gábor Gelléri, «*"Cette chose ordinaire et inutile", le voyage d'Angleterre de 1660 à 1769 : défi philosophique, enjeu politique, pratique sociale*, thèse dirigée par André Burgière et György Granasztói, Paris-Galways-Budapest, 2009, p. 475

en même temps » comme l'a souligné Carole Lounissi, après avoir étudié les écrits des penseurs et philosophes français vis-à-vis de l'Amérique, c'est du fait de l'existence d'une très forte dualité[52]. Il semble que le contact avec l'Autre exacerbe cette dualité, et que l'Amérique exerce à la fois une force d'attraction et de répulsion sur nos voyageurs.

L'expérience de chaque individu étant unique, il est important de s'interroger sur les motivations d'ordre personnelle qui déterminent l'approche du voyageur. Celles-ci ne sont bien sûr jamais évidentes à évaluer. En se basant sur l'impression générale qui se dégage de chaque récit, nous pouvons cependant en dégager les principaux traits. Yasmine Marcil considère que les motivations du voyageur peuvent être « aussi bien scientifique, religieuse, "touristique" que pédagogique »[53]. Comme l'idée de tourisme ne paraît pas vraiment adaptée aux voyageurs de ce corpus, ces critères ont été modifiés et élargis par rapport à leurs récits (cf tableau n°3). Le critère religieux apparaît le plus nettement chez Bossu et Robin. Bossu, en particulier, est prompt à condamner ou ridiculiser les pratiques religieuses païennes : à la moindre occasion, il rappelle que le christianisme est la seule « vraie » religion[54]. Pour ce qui est du critère scientifique, il apparaît bien sûr le plus clairement dans le récit de Chappe d'Auteroche. C'est la préoccupation majeure de ce voyageur, pour qui le sens premier du voyage est l'observation du passage de Vénus. Concernant la dimension militaire, elle est la plus visible dans le récit de Chastellux. Tout ce qui concerne les combats, stratégies diplomatiques, évolution des conflits, et héroïsme des homme de guerre semblent le passionner. Comme Robin, il consacre une part importante de son ouvrage aux événements de la guerre d'indépendance. Enfin, la volonté de transmettre des connaissances, et d'axer le récit sur la dimension explicative, se manifeste le plus dans les récits de Chastellux et Brissot. Par la démarche « éclairée et encyclopédique », on entend une approche méthodique, où le voyageur est conscient de rassembler des connaissances qui pourront être utilisées par la suite, comme nous le verrons plus en détail dans le second chapitre. S'il fallait rajouter dans ce tableau une catégorie « goût pour l'aventure », Bossu obtiendrait certainement trois « x ». Son approche est un peu différente de celle des autres voyageurs, parce qu'il se rend sur des terres que peu d'Européens ont foulé avant lui. En effet, le dernier voyageur à s'être rendu en Louisiane et à en avoir fait un récit est La Page du Pratz, dont *Histoire de la Louisiane*

[52] Carine Lounissi, « Penser la révolution américaine en France (1778-1788). Enjeux philosophiques et historiographiques », *Cercle,* 16-2, 2006, p. 101
[53] Yasmine Marcil, *La fureur des voyages : les récits de voyage dans la presse périodique (1750-1789)*, Paris, Champion, 2006, p. 11
[54] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 162

est paru en 1758 (alors qu'il avait effectué son séjour entre 1718 et 1733)[55]. Bossu adopte le ton d'un voyageur qui découvre ce que ses compatriotes n'ont jamais pu qu'imaginer. A la fois patriote et anglophobe[56], Bossu aime présenter son voyage comme un grand périple aventureux, dans lequel il ne cesse de s'illustrer. Des cinq voyageurs français, il est celui qui adopte l'approche la plus manichéenne, se focalisant sur ce qu'il y a de bon ou de mauvais chez l'Autre, insistant toutefois davantage sur le mauvais (l'absurde, le ridicule, le surprenant, l'arriéré...), que sur le bon.

Ainsi, l'approche du voyageur est conditionnée par de nombreux facteurs, qu'il est important de prendre en compte pour comprendre le récit qu'il fait de son séjour en Amérique. Pourtant, le voyage, à la fin du XVIIIe siècle, n'est pas seulement une expérience personnelle. Au contraire, il mobilise, et implique tout un ensemble de personnes, si bien qu'on peut parler de projet collectif.

[55] Numa Broc, *La Géographie des Philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle*, Paris, Éditions Ophrys, 1972, p. 181
[56] *Ibid*., p. 312

Chapitre 2 – Le voyage d'Amérique, ou la réalisation par un individu d'un projet collectif

La traversée de l'Atlantique est un projet conséquent. Elle requiert non seulement des moyens financiers et matériels, mais aussi beaucoup de temps : d'après les témoignages de nos voyageurs, il faut entre quarante-trois et quatre-vingt-cinq jours de navigation pour atteindre les côtes du Nouveau Monde. Cela suppose la mobilisation de tout un équipage, mais aussi la constitution de vivres pour un trajet de long court, et le transport des bagages nécessaires au voyage. Face à un tel déploiement de ressources, l'improvisation n'est pas permise. En ce sens, le voyage s'inscrit dans un projet davantage collectif qu'individuel.

A. Un voyage cadré : réseau social, académique, et institutionnel

Comme le souligne Nathanaëlle Minard à propos de l'époque moderne, ce sont souvent des institutions politiques ou religieuses qui motivent, voire, initient le voyage d'un individu[57]. Dans le cas de nos cinq voyageurs, seul Chappe d'Auteroche est vraiment en mission. Les autres sont davantage dans le cadre d'une entreprise personnelle, assez librement menée. Pour chacun d'eux cependant, on peut voir à quel point leurs fonctions (militaires, académiques, sociales) jouent un rôle crucial. Le cas de Chastellux est significatif : son statut d'officier lui permet d'entreprendre un périple assez important pendant que l'armée de Rochambeau, qu'il accompagne, prend ses quartiers d'hiver. Ses fonctions militaires lui offrent donc une grande liberté d'action. Quant au voyage de Brissot, il semble être une entreprise privée, mais s'inscrit dans une perspective plus large : celle des « sociétés des amis des noirs », qui forment un réseau. Brissot, qui est membre de celles de Paris et Londres, désire aller à la rencontre des sociétés formées en Amérique (à Philadelphie notamment)[58]. Le cas de Robin est plus difficile à cerner. Il accompagne lui aussi l'armée de Rochambeau, mais ne jouit certainement pas des mêmes libertés que

[57] Nathanaëlle Minard, *Les Amérindiens dans le regard des Européens, la représentation des Amérindiens dans l'iconographie des récits de voyages (XVIe-XVIIIe siècle),* Mémoire de maîtrise soutenu sous la direction de Cécile Vidal, 2002, p. 15

[58] Jacques Pierre Brissot, *op.cit.,* tome II, p. 46 et Yves Bénot, « L'internationale abolitionniste et l'esquisse d'une civilisation atlantique », in Marcel Dorigny, dir., *L'Atlantique au XVIIIe siècle*, numéro spécial de *Dix-huitième siècle*, PUF, n °33, 2001, p. 265-279

Chastellux : en tant qu'aumônier, il est chargé de la direction spirituelle du régiment. Même si on ne trouve aucune marque de ses activités religieuses dans le récit, on peut supposer qu'il n'est pas autorisé à se séparer des troupes pour mener à bien sa tâche. Dans cette hypothèse, ses fonctions religieuses seraient une limite à sa liberté d'action.

Pour ce qui est de Bossu, il semble que les deux premiers voyages correspondent à une mission officielle, mais pas le dernier : il précise qu'il fait la traversée dans l'optique de récupérer les effets personnels qu'il a laissé en Louisiane[59]. Il bénéficie donc de son statut de capitaine, mais n'en assume plus les fonctions (notamment parce que la Louisiane en 1763 a été remise par Louis XV au roi d'Espagne, suite au traité de Paris). Il est intéressant de voir que Bossu se présente dans son premier ouvrage comme « Capitaine dans les troupes de la marine »[60], alors qu'il met en avant son appartenance à l'ordre royal et militaire de Saint-Louis dans le deuxième, et se revendique comme « Chevalier, Capitaine dans les troupes du roi »[61]. Il souligne avec fierté que mille deux cent livres lui ont été attribuées, pour le récompenser de ses services.

Cette gratification rappelle la dimension financière du voyage. C'est une entreprise coûteuse, qui nécessite des fonds importants. Le voyageur peut rarement couvrir à lui seul les dépenses de la traversée et du séjour, même si l'auto-financement assure une plus grande indépendance et liberté d'action. La possibilité de s'émanciper financièrement de toute institution est une perspective nouvelle pour le voyageur à la fin du XVIIIe siècle, mais elle se développe surtout au XIXe siècle[62]. En tant que militaires accompagnant les troupes, Robin et Chastellux n'ont pas eu à couvrir les frais de traversée. Bossu précise qu'il a effectué la traversée du retour « aux frais du roi », privilège accordé seulement aux membres de l'armée[63]. Brissot quant à lui a certainement obtenu de l'aide de la part des la « société des amis des noirs », même s'il ne dit rien à ce propos. Une fois sur place, lui et Chastellux ont dû couvrir leurs frais par eux-même, ce qui explique pourquoi ils ont opté en priorité pour un hébergement chez des amis ou des connaissances. Le cas de Chappe d'Auteroche est ainsi très différent de celui des autres voyageurs, parce qu'il effectue son voyage dans le cadre d'une mission scientifique. Il bénéficie donc de certains avantages (notamment d'un point de vue financier et logistique), mais aussi d'inconvénients : il n'est

[59] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 2
[60] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages aux Indes Occidentales, Contenant une Relation des differens Peuples qui habitent les environs du grand Fleuve Saint-Louis, appellé vulgairement le Mississipi ; leur Religion ; leur gouvernement ; leurs mœurs ; leurs guerres & leur commerce,* Paris, Le Jay, 1768, frontispice
[61] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* frontispice
[62] Nicole Hafid-Martin, *op. cit.,* p. 26
[63] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 384

pas aussi libre que les autres voyageurs, et doit d'ailleurs s'accommoder de la présence d'une autre équipe de scientifiques espagnoles.

Nous avons vu que son voyage ne se fait pas facilement, et que l'expédition ne cesse de prendre du retard à cause de problèmes divers. Malgré ces désagréments, la commission de Chappe est toujours bien reçue dans les grandes villes, et les délégations sont prévenues de son passage. L'exemple le plus marquant est celui de San-Joseph, en Californie : à peine Chappe et ses compagnons ont-ils achevé leur traversée de la Mer Vermeille que des mulets leur sont envoyés pour qu'ils puissent rejoindre la ville[64]. Si de telles dispositions sont prises pour faciliter l'expédition des voyageurs, c'est grâce aux lettres de recommandation qui les précèdent ou les accompagnent. Elles permettent à l'homme qui part loin de chez lui de retrouver un réseau social fiable. Chastellux est porteur de lettres de recommandations, tout comme Brissot et Bossu[65]. Robin est donc le seul de nos cinq voyageurs à ne pas être recommandé. Par conséquent, il ne profite jamais d'un pied à terre chez un particulier, ce qui limite ses contacts directs avec les locaux. Pour ce qui est de Chappe d'Auteroche, les lettres qu'il mentionne doivent lui servir à Cadix, mais il précise qu'il préfère les garder pour le retour, afin de gagner du temps pour mener à bien l'expédition[66].

Cette expédition est un projet de l'Académie des Sciences, approuvée par le roi, mais réalisée conjointement avec des astronomes au service du roi d'Espagne, M. Doz et M. Medina. Non seulement les deux équipes ne cessent de se chamailler pendant tout le trajet, mais elles font leurs observations chacune de leur côté à San-Joseph[67]. Les Espagnols disparaissent curieusement du récit au moment du passage de Vénus, et le récit ne se concentre plus que sur les activités de Chappe d'Auteroche. C'est là un trait caractéristique des récits de voyage : toujours centrés sur le narrateur, ils occultent plus ou moins les autres membres qui prennent pourtant part eux aussi à l'expédition. Dans le cas de Chappe d'Auteroche, des renseignements sont fournis sur M. Pauly, M. Noël et M. Dubois qui l'accompagnent, parce que les deux premiers aident Cassini à reconstituer une partie du récit. En revanche, le domestique impliqué dans le voyage est à peine évoqué, et on ne sait même pas s'il réchappe ou non à la fameuse maladie qui cause la mort de Chappe d'Auteroche[68]. Alors que Bossu et Chastellux évoquent à de rares occasions leurs

[64] Jean Chappe d'Auteroche, *op. cit.*, p. 38
[65] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome II, p. 186 ; Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome II, p. 10 ; et Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 5
[66] Jean Chappe d'Auteroche, *op. cit.,* p. 23
[67] *Ibid.*, p. 38
[68] *Ibid*., p. 8 et p. 42

compagnons de voyage, Robin et Brissot les occultent totalement. Ainsi, l'impression que le voyageur est seul lorsqu'il fait ses observations est erronée la majorité du temps.

Les rares indications fournies sur les compagnons de voyage sont pourtant intéressantes, parce qu'elles permettent de voir quels sont les différents types de personnes requis pour la réalisation d'un voyage. Dans le cadre d'une mission scientifique comme celle de Chappe d'Auteroche, les hommes sont choisis en fonction de leurs compétences : M. Pauly, en tant qu'ingénieur géographe, doit seconder les opérations astronomiques et géographiques ; M. Noël, en tant qu'élève de l'Académie de peinture, a pour rôle de dessiner tous les objets d'intérêts rencontrés ; et M. Dubois, en tant qu'horloger, doit veiller au bon fonctionnement du matériel[69]. Chastellux quant à lui, voyage de Newport à Philadelphie avec M. Linch, aide de camp, M. de Montesquieu[70], et cinq domestiques[71]. Lors de son voyage au sud de l'Amérique Septentrionale, M. Linch est toujours présent, mais son statut est passé de aide de camp à aide-major général. Les autres compagnons sont M. Frank-Dillon, second aide de camp, M. Oyré, et six domestiques[72]. Ce sont donc là tous les gens nécessaires pour accompagner les périples d'un officier français sur les terres du Nouveau Monde. Chastellux ne s'attarde pas à donner plus de détails sur ces gens, même si il semble avoir de l'estime pour eux, au moins pour ses seconds : il souligne le plaisir qu'il a à échanger ses impressions avec M. Linch et M. de Montesquieu lorsqu'ils se retrouvent seulement entre eux[73]. La plupart du temps, Chastellux préfère cependant ne parler que de lui. Il mentionne les noms de ses compagnons lorsque la logistique a été notablement bonne ou mauvaise, puisque ce sont eux qui gèrent les bagages d'une étape à l'autre, ainsi que de l'hébergement quand il n'a pas été prévu en avance (il faut alors partir en reconnaissance). Bossu quant à lui, même s'il ne s'étend pas non plus sur les ressentis de ses compagnons, emploie en revanche plus volontiers « nous » pour parler de son équipée[74], que Chastellux qui se borne au « je ».

Dans les deux cas cependant, que ce soit du singulier ou du pluriel, c'est toujours la première personne qui est sujet du récit. On peut noter en cela une évolution importante entre les premiers récits de voyage en Amérique, et ceux de la fin du XVIIIe siècle. Dans le récit de Christophe Colomb, la présence du commanditaire est très marquée, et le narrateur

[69] Jean Chappe d'Auteroche, *op. cit.,* p. 8
[70] Il s'agit de Charles Louis de Secondat, baron de Montesquieu, petit fils du grand philosophe
[71] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 3
[72] *Ibid.,* 1791, tome II, p. 2-3
[73] *Ibid.,* 1788, tome I, p. 298
[74] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale ,op. cit.,* p. 86

s'efface presque derrière « son altesse » à qui le rapport est destiné[75]. Dans les récits de nos cinq voyageurs au contraire, c'est bien l'homme de terrain qui est au cœur de la narration. La démarche est donc tout à fait différente, si le rapport se destine à un monarque ou à un ordre religieux, ou s'il est conçu pour un public de lecteurs[76]. En ce sens, on pourrait dire que le contexte de la mission oriente non seulement l'écriture, mais aussi l'approche même du voyageur sur le terrain. Souvent plus cultivé et plus instruit que leurs prédécesseurs, les voyageurs du XVIIIe siècle sont encouragés à s'affirmer comme sujets au sein de leurs récits[77].

Tzvetan Todorov, qui s'est intéressé aux comportements des voyageurs dans leurs contacts avec l'Autre, propose une réflexion particulièrement intéressante à ce sujet. Il définit dix portraits de voyageurs, dont l'un correspond assez bien à celui de Chastellux et Bossu, mais aussi de Brissot et de Chappe d'Auteroche dans une moindre mesure. Il s'agit de « l'impressionniste », cet homme qui se place au cœur de son expérience, prend le temps de s'intéresser aux humains qu'il rencontre, mais ramène toujours l'intérêt à lui-même : « c'est qu'en tout cela ce qui les intéresse vraiment ce sont les impressions que ces pays ou ces êtres laissent sur eux, non les pays ou les êtres eux-mêmes »[78]. L'impressionniste est donc celui qui a conscience de ne faire rapporter que sa propre expérience. Cependant, nos voyageurs présentent également les attributs du savant arrogant, comme le définit Tzvetan Todorov : pour eux, l'idée qu'ils se font de l'Amérique n'est pas une image parmi d'autre, mais *l'image vraie* ou véritable, qu'ils révèlent au public. De leur expérience unique, ils entendent dégager des traits généraux, comme on avait déjà pu le voir dans le chapitre précédant.

Ainsi, même si le voyageur donne volontiers l'impression de faire cavalier seul dans son périple, il l'est en réalité bien rarement. Derrière lui, il y a non seulement un groupe de compagnons, mais aussi bien souvent un réseau social important, voire une institution. Le voyageur réalise en ce sens un projet autant personnel que collectif.

---

[75] Tzvetan Todorov, *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre,* Paris, Éditions du Seuil, 1991, p. 22-23

[76] Françoise Weil, « La relation de voyage : document anthropologique ou texte littéraire? », *op. cit.,* p. 58

[77] Pierre Berthiaume, *L'aventure américaine au XVIIIe siècle. Du voyage à l'écriture*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, p. 189

[78] Tzvetan Todorov, *Nous et les autres, op. cit.,* p. 379

B. Le voyageur comme un représentant de la France

Les historiens et anthropologues qui se sont intéressés aux récits de voyage ont surtout prêté attention à la déformation opérée entre le moment de l'observation, et la mise par écrit. Avant d'examiner ce point, il serait intéressant de s'attarder sur les déformations qui s'opèrent au moment même de l'expérience, au moment où le voyageur ne songe pas forcément aux incidences de son aventure à son retour ; au moment où il ne sait pas encore s'il va consigner par écrit ce qu'il observe. En s'intéressant au rôle du voyageur comme ambassadeur informel, ou comme représentant de son pays, il s'agit de voir comment s'opèrent les déformations les plus involontaires, et les plus inconscientes.

En effet, s'il l'on considère que le voyageur a été éduqué, instruit, et formé au sein d'une certaine culture, on peut estimer qu'il la représente dans une certaine mesure. Certes, on a vu que chaque voyageur était unique, avec ses expériences propres, son caractère, sa personnalité ; il n'est pas forcément représentatif de la culture du pays qu'il laisse derrière lui. Pourtant, c'est bien l'image que lui renvoie l'étranger. Bossu, face à la tribu des Akanças, ne s'est sûrement jamais senti autant français. L'expérience de l'altérité transforme le voyageur : elle fait de lui le représentant d'une culture et d'un pays. L'homme qui débarque en Amérique devient un échantillon représentatif de la France et des Français. A ce titre, le voyageur agit autant en son nom, qu'en celui de sa mission, et de son pays.
Ainsi, la confrontation avec l'Autre renforce d'autant plus le sentiment d'appartenance à une certaine culture. En ce sens, le voyage est créateur d'identité individuelle et collective : c'est au contact d'autrui que l'on prend conscience de qui on est, et de l'ensemble auquel on appartient[79]. Le voyageur réalise quels sont les traits caractéristiques de sa culture lorsqu'il est capable de mesurer les différences et les similitudes avec d'autres modèles[80]. Comme nous le verrons plus en détail en deuxième partie, le récit que le voyageur fait de son expérience est autant l'occasion de parler de l'Autre que de lui-même.

Ainsi, même s'il est seul sur le terrain, c'est avec tout un bagage culturel que le voyageur réalise son périple[81]. Il est imprégné non seulement de ses expériences précédentes, mais aussi de ses lectures. Ces lectures préalables jouent un rôle à plusieurs

[79] J. Eric Leed, *op. cit.,* p. 159 et p. 167
[80] Tzvetan Todorov, *Nous et les autres, op. cit.,* p. 21
[81] Michèle Duchet, *Anthropologie et Histoire au siècle des Lumières. Buffon, Voltaire, Rousseau, Helvétius, Diderot*, Paris, François Maspero, 1971, p. 15, et Daniel Roche, « Le voyageur en chambre : réflexion sur la lecture des récits de voyage », in André Burguière, Joseph Goy et Marie-Jeanne Tits-Dieuaide, dir., *L'histoire grande ouverte : hommages à Emmanuel Le Roy Ladurie,* Paris, Fayard, 1997, p. 550

niveaux : elles donnent au voyageur une première image de l'objet qu'il n'a pas encore vu ; elles constituent donc une référence. Au niveau de la démarche, elles montrent comment un voyageur est sensé se comporter. Comme le souligne Gábor Gelléri, cette façon d'aborder un objet d'étude est fonction de l'identité du voyageur[82]. Même si on ne peut pas parler véritablement de « façon nationale » de voyager (chaque être est unique, et les élites s'inscrivent souvent dans un ensemble cosmopolite), on peut considérer cependant que le voyageur français est imprégné du climat culturel dans lequel il a évolué. Avant même d'arriver en Amérique, le voyageur s'en est fait une certaine idée, fondée sur ce qu'il a pu lire ou entendre. En ce sens, il représente les courants de pensées qui circulent, même s'il n'adhère pas forcément à tout.

L'expérience du voyage est ainsi particulièrement contradictoire : elle permet à un homme de se confronter directement avec l'altérité, de juger par lui-même, d'enquêter et d'expérimenter ; pourtant, elle ne libère pas l'individu de ses modèles culturels, et celui ci observe par conséquent à travers un filtre[83]. Comme l'a souligné Nathanaëlle Minard, « L'*Autre* est parfois plus imaginé que véritablement observé »[84]. Qu'il soit de bonne ou mauvaise foi, l'homme qui voyage est donc forcément subjectif. Il a été habitué à penser et observer les choses d'une certaine manière.

Les modèles culturels du voyageur orientent également ses intérêts : il aura tendance à s'attarder sur certaines choses, à en occulter d'autres, et exercer plus ou moins son esprit critique en fonction de ceux-ci. Avant même la mise par écrit, l'approche du voyageur est donc sélective. En ce sens, la subjectivité du voyageur ne doit pas être conçue seulement en terme d'honnêteté ou de malhonnêteté : un voyageur, même honnête, ne sera jamais tout à fait objectif. Françoise Weil dans cette optique remet en question les propos tenus par Percy G. Adams dans l'ouvrage *Traverlers and Travel Liars 1660-1800*, paru en 1962[85]. Elle montre qu'on ne peut pas accuser de mensonge un homme qui est seulement mû par des intérêts divers, dont il a plus ou moins conscience. Elle souligne l'importance des intérêts collectifs, « plus discrets mais non moins réels », qui jouent un rôle au moment du voyage, mais aussi lors du travail d'écriture[86]. Le voyageur en effet, en tant que représentant d'une certaine culture, incarne un certain nombre d'intérêts, dont il devient le

[82] Gábor Gelléri, *op. cit.,* p. 18
[83] Nathanaëlle Minard, *Les Amérindiens dans le regard des Européens, op. cit.,* p. 16
[84] Nathanaëlle Minard, « L'image après le voyage : réflexion sur les illustrations de récit de voyages au XVIIIe siècle », in Gilles Bertrand, dir., *Voyages et représentations réciproques (XVIe-XIXe siècle), Méthodes, bilans et perspectives*, Grenoble, Les Cahiers du CHRIPA n-°15, 2009 p. 215
[85] Françoise Weil, *op. cit.,* p. 55
[86] *Ibid.*, p. 64

porte parole. Le récit de voyage reflète ainsi des intérêts aussi bien propres au voyageur, que représentatifs de la culture dans laquelle il s'inscrit.

Le voyage a donc une dimension individuelle et collective. Lorsqu'il s'agit cependant de justifier une entreprise comme telle, les motifs personnels sont écartés : à la place, ce sont des arguments collectifs qui sont mis en avant. Au-delà des stratégies de publications, il est intéressant de s'interroger sur les arguments mobilisés pour légitimer le projet de voyage, avant même sa réalisation. Prenons un voyageur français quelques mois avant son départ, et imaginons le occupé à justifier son expédition vers le Nouveau Monde. Quels sont les arguments qu'il va utiliser face à son interlocuteur ?

C. Justifier l'entreprise : l'argument du dessein collectif

« Je veux partir en quête de connaissances » : le premier aspect à mettre en avant au cours de cette discussion serait le lien entre voyage et connaissances. Comme l'homme de sciences ou de lettres, notre voyageur est préoccupé par l'état d'avancement des savoirs. Le voyage est pour lui l'opportunité de contribuer au progrès de la connaissance :

> L'objet principal qu'a eu en vue M. Bossu, dans son troisième voyage au nouveau Monde, a été de purifier la nature des connoissances qui pussent contribuer à la conservation de ses semblables ; motif assurément grand, noble & bien digne du courageux Militaire[87].

L'éditeur du récit de voyage de Bossu veut souligner ici en quoi la démarche de ce voyageur était légitime. Il faut comprendre ici l'emploi du mot « conserver » comme la volonté de recenser des données sur des objets pouvant être amenés à disparaître (ici en l'occurrence, les Indiens...). Françoise Weil souligne en effet le développement, au début du XVIIIe siècle, d'une tendance nouvelle, qui se manifeste par le désir de faire le bilan des connaissances sur un espace (aussi bien régional, national, que lointain)[88]. Cette volonté de faire un recensement des données existe déjà au début de l'époque moderne (on le voit à travers l'engouement pour les cabinets de curiosités) mais elle prend une ampleur nouvelle au siècle des Lumières : le courant encyclopédique encourage le rassemblement d'un maximum de données possibles sur chaque objet, et notamment sur les objets peu connus.

[87] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale ,op. cit.,* p. viii
[88] Françoise Weil, *op. cit.,* p. 56

Le voyageur peut donc souligner à son interlocuteur qu'il s'en va loin, là où peu de ses semblables sont allés, pour faire le point sur ce qui n'a pas encore été rapporté[89]. Il adopte en ce sens la démarche de l'explorateur. L'Amérique à la fin du XVIIIe siècle n'est plus vraiment un espace inconnu dans les mentalités françaises, au moins le long des côtes[90] ; mais de nombreux aspects n'ont pas été rapportés, et des interrogations demeurent concernant l'intérieur des terres.

Notre voyageur pourrait également souligner à son interlocuteur qu'il veut être « utile au genre humain »[91]. C'est en tout cas de cette façon que l'éditeur de Bossu qualifie et justifie la démarche de ce voyageur dans la préface de son récit. Cette volonté d'être utile, caractéristique du siècle des Lumières, est très présente dans les récits de nos cinq voyageurs. La notion d'utilité comporte une dimension abstraite et concrète. De façon assez abstraite, le voyageur veut contribuer au progrès de la science. Comme le souligne Nicole Hafid-Martin, les voyageurs se comportent comme des « hommes dont le seul but est d'accroître le savoir de leur temps »[92]. De façon plus concrète, il s'agit de fournir à l'homme de sciences des informations qu'il aurait lui-même relevées s'il avait pu se rendre sur place[93]. Dans le cas de Chappe d'Auteroche, son expédition doit profiter à tous les académiciens qui lui ont délégué la mission. Les résultats de ses observations sont donc vivement attendus. Pour les autres voyageurs, il s'agit d'être utile à l'homme de sciences ou de lettres, en lui fournissant des données à jours. Dans une note de bas de page, l'éditeur de Chastellux précise : « son objet a toujours été de donner une idée juste de l'état où étoit alors le pays dans lequel il voyageoit »[94]. Cette remarque montre bien une prise de conscience par rapport aux données : on réalise qu'elles ne sont pas immuables, et qu'un bilan même « exact » ne correspond qu'à un moment donné. En plus de fournir de nouvelles informations, le voyageur doit corriger les données connues qu'il juge erronées ou obsolètes.

Le voyageur manifeste également son désir d'être utile à un homme de sciences et de lettres en particulier : celui qui pourrait être son successeur. En effet, son récit est conçu pour servir de guide à d'autres Français, qui voudraient traverser l'Atlantique pour visiter voire pour s'installer. Chastellux et Brissot, en particulier, cherchent à se rendre utiles à leurs compatriotes, en leur faisant certaines recommandations. Celles-ci valent le plus

[89] Nicole Hafid-Martin, *op. cit.,* p. 58
[90] Numa Broc, *op. cit.,* p. 53
[91] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale ,op. cit.,* p. ix
[92] Nicole Hafid-Martin, *op. cit.,* p. 9
[93] Michèle Duchet, *op cit.*, p. 106
[94] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 213

souvent pour les auberges, qu'il vaut mieux éviter ou au contraire ne pas manquer[95]. Le voyageur espère ainsi faciliter l'entreprise de ses successeurs potentiels.

Face à l'interlocuteur septique, le voyageur peut donc justifier son déplacement dans l'espace par la quête de connaissance, et montrer ainsi qu'il veut être utile à ses semblables[96]. Cependant, nombreux sont les individus qui, encore au XVIIIe siècle, estiment que la quête de connaissances peut très bien se passer de voyages. C'est le cas en particulier de Béat de Muralt. Son discours sur l'inutilité des voyages montre que le sujet prête à débat, et que l'on réfléchit à l'intérêt ou au désintérêt du déplacement effectif dans l'espace[97]. A ce titre, Béat de Muralt distingue très clairement le voyage imaginaire du voyage concret : alors que le premier est une pratique tout à fait normale et acceptable pour l'homme de cabinet, le second est une entreprise vaine, dangereuse, et donc une perte de temps manifeste. Daniel Roche souligne que pour des philosophes comme Kant, le voyage est une entreprise davantage spirituelle que concrète : « Pour une majorité d'hommes du siècle des Lumières, le voyage est une pratique moins réelle qu'imaginaire »[98]. Le voyageur de cabinet n'a donc pas besoin de se déplacer pour réfléchir au pays lointain sur lequel il veut s'entretenir. Cette façon de concevoir le voyage explique pourquoi on a tant d'écrits sur l'Amérique dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, et proportionnellement, si peu de voyageurs.

A la veille de la Révolution française, le voyage d'Amérique n'est pas unanimement reconnu en France comme une condition nécessaire au progrès de la connaissance. Comme nous le verrons en troisième partie, l'idée de voyage gagne en légitimité à mesure que l'entreprise du voyageur est perçue comme une démarche expérimentale.

Entreprise à la fois individuelle et collective, le voyage est donc avant tout une expérience de terrain. Mais pour nos cinq voyageurs, le voyage est également une expérience d'écriture. La traversée de l'Atlantique entre 1765 et 1789 est l'occasion de faire le portrait vivant du Nouveau Monde en pleine ébullition.

[95] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome II, p. 255
[96] Pierre Berthiaume, *op. cit.,* p. 171
[97] Daniel Roche, « Le voyageur en chambre : réflexion sur la lecture des récits de voyage », *op. cit.,* p. 551
[98] *Ibid.*, p. 551

Chapitre 3 – Des pérégrinations outre-atlantique au portrait écrit

Entre les notes de voyages griffonnées à la hâte sur un manuscrit, et le récit rassemblé dans un ouvrage imprimé, nombreuses sont les transformations qui s'opèrent. A la fois fruit de l'observation et support de diffusion, le récit d'un voyage est le produit d'un contexte d'écriture particulier, qu'il est nécessaire de prendre en compte pour en saisir toute la complexité.

A. De l'observation à l'écriture : rendre compte de son expérience en Amérique

En effet, le rapport écrit n'est jamais anodin. Il conditionne l'approche du voyageur : selon s'il doit rendre compte ou non de son expérience, sa démarche n'est pas la même. Dans le cas du voyageur en mission, le rapport est un passage obligé. Il peut alors prendre des formes diverses : format épistolaire, mémoire d'administration, ou récit de voyage. S'il avait survécu à son expédition, Chappe d'Auteroche aurait lui-même fait le compte rendu de son expérience, comme le souligne Cassini[99]. Lorsqu'il s'agit d'une entreprise privée en revanche, le fait de rapporter son expérience témoigne d'un choix. Le cas de Brissot à ce sujet est particulièrement significatif : suite à son voyage d'Angleterre, il décide de ne pas mettre par écrit le récit de son voyage, parce qu'il considère que c'est un sujet rebattu[100]. En revanche, il choisit de rendre compte de son expérience outre-Atlantique. Ainsi, une minorité seulement de voyageurs a laissé une trace écrite de leur expérience, et parmi ces écrits, seuls quelques uns ont été publiés. C'est la raison pour laquelle nous disposons seulement, concernant l'Amérique, de cinq récits imprimés produits par des voyageurs français pour la période 1765-1789.

Avant d'envisager les enjeux liés à la publication de ces récits, il est intéressant de voir en quoi le travail d'écriture en lui-même modifie la démarche du voyageur. Le fait d'écrire donne un sens à l'observation : écrire, c'est prévenir l'oubli, et pallier aux défauts de la mémoire ; mais écrire, c'est aussi décrire (parfois dans le détail), et donc rendre

[99] Jean Chappe d'Auteroche, *op. cit.*, p. 4
[100] Gábor Gelléri, *op. cit.,* p. 33

intelligible le réel[101]. La démarche d'écriture force le voyageur à donner de la cohérence à ce qu'il observe. De ce fait, le travail d'écriture stimule l'interprétation et l'exercice de l'esprit critique. Parfois, cela incite le voyageur à tirer des conclusions assez hasardeuses, et à chercher des liens logiques là où il n'y en a pas forcément. C'est le cas notamment de Robin, qui observe chez les Américains une perte de dents précoce, et veut absolument l'expliquer ; comme il ne peut pas incriminer le thé (que les Anglais consomment aussi en grande quantité), il en déduit que c'est la consommation de pain chaud qui en est la cause[102]. Dans ce cas précis, le voyageur pousse donc l'interprétation un peu trop loin. Mais il manifeste en tout cas la volonté de trouver une explication logique à chaque chose. Cette démarche n'est sûrement pas aussi poussée lorsqu'il n'y a pas de perspective d'écriture en jeu.

Par ailleurs, le voyageur n'écrit pas d'une façon linéaire, mais bien d'une manière réfléchie et construite. Cette construction s'opère à plusieurs niveaux dans le récit. Même lorsque le voyageur rapporte ses premières impressions de façon assez spontanée sur son manuscrit, il opère un travail de regroupement des données. En effet, il ne se contente jamais de rendre compte uniquement de son vécu. Consciemment ou non, il mêle à ses observations de nombreux éléments, provenant essentiellement de ses lectures, mais aussi des témoignages (plus ou moins fiables) récoltés sur place[103]. Des cinq voyageurs, Brissot est celui qui fait référence le plus explicitement aux récits précédents, et qui distingue les courants dans lesquels il s'inscrit de ceux dont il se démarque. Il se positionne très souvent par rapport aux écrits de Chastellux, même s'il ne les réfute pas de manière systématique, comme ont pu le laisser entendre certains historiens[104]. Certes, Brissot rejette parfois avec virulence les écrits de son prédécesseur, et va jusqu'à parler de « Voyage très superficiel » à propos du récit publié par Chastellux[105]. Mais à plusieurs reprises, il fait allusion aux propos de Chastellux pour aller dans leur sens[106]. Brissot se réfère également de façon assez fréquente aux ouvrages de Saint Jean de Crèvecoeur et de l'abbé Raynal (Guillaume Thomas de son prénom)[107]. Les autres voyageurs sont plus discrets sur leurs lectures, et se feraient volontiers passer pour des pionniers. Robin en particulier, insère dans son récit de nombreux détails qui ne sont pas de son fait, pour pallier au manque d'informations[108]. Sa

[101] Roland Le Huenen, *op. cit.,* p. 19
[102] Charles César Robin, *op. cit.,* 40
[103] Nicole Hafid-Martin, *op. cit.,* p. 66
[104] Nicole Aronson, *op. cit.,* p. 966 et Gábor Gelléri, *op. cit.,* p. 476
[105] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome II, p. 167
[106] *Ibid*., tome I, p. 123, p. 153-154, p. 188, p. 346
[107] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 355
[108] Bernard Faÿ, *Bibliographie critique, op. cit.,* p. 53

démarche est donc à la fois celle du voyageur, qui collecte des informations issues de l'observation directe, et celle du compilateur, qui utilise différents récits pour renseigner sur un objet. Le « voyageur-écrivain », comme le désigne Nicole Hafid Martin, adopte ainsi une démarche compilatrice[109]. Gábor Gelléri rappelle à ce titre combien la tradition de compilation est forte à l'époque moderne : la reformulation, voire le plagiat, sont des pratiques normales au XVIIIe siècle[110]. Par conséquent, la dimension informative du récit de voyage doit être considérée avec précautions : de nombreuses informations ne viennent pas du voyageur lui-même[111]. Il faut distinguer cependant Bossu et Robin, qui s'approprient le discours d'autrui (sans indiquer leur source) de Chastellux et Brissot, qui préfèrent rapporter des informations en précisant de qui ils les tiennent.

Au travail de regroupement des données s'ajoute également celui de la sélection. Le récit n'est jamais que la restitution partielle d'une expérience[112]. Même lorsque le lecteur a l'impression d'avoir devant les yeux un rapport très complet, il n'a en réalité qu'un résumé très succinct d'une expérience beaucoup plus riche, et beaucoup plus complexe. Cela est encore plus vrai lorsque le contenu même du manuscrit original est remanié, et qu'une partie seulement est sélectionnée en vue d'être publiée. Les auteurs pour la plupart expriment leur regret de ne pas pouvoir parler de « tout ». C'est le cas en particulier chez Chastellux et Brissot, qui s'étendraient volontiers sur des réflexions philosophiques, ou s'attarderaient plus encore sur les personnages rencontrés.

Enfin, le travail d'écriture en lui-même confère au voyage une dimension particulière : écrire, c'est donner de l'autorité à ses propos. La question a notamment été étudiée par Michel de Certeau, qui s'est intéressé aux déformations opérées lors du processus d'écriture : celui-ci gomme les incertitudes, et restitue une image figée[113]. Le fruit de l'observation est alors non seulement remanié, mais mis en valeur. L'écrit a ainsi le pouvoir de conférer une certaine autorité à un fait ou un objet qui n'en a pas forcément.

Des transformations importantes s'opèrent donc entre le moment de l'observation et celui de l'écriture. Mais d'autres se produisent aussi lors de la mise en forme du récit. Nicole Hafid-Martin souligne à quel point l'expérience est déformée une fois retranscrite : « Dans tous les cas la relation propose un texte remanié, transposé, recomposé, découpé ou

[109] *Ibid.*, p. 66
[110] Gábor Gelléri, *op. cit.,* p. 29
[111] *Ibid*., p. 27 et Pierre Berthiaume, *op. cit.,* p. 218
[112] Nicole Hafid-Martin, *op. cit.,* p. 64
[113] Felie Pastorello, « Le récit de voyage : histoire et narrativité », in *Bulletin de la société française de littérature générale et comparée*, 1978, n °2, p. 33

presque entièrement recomposé »[114]. En effet, les récits de voyage rassemblés dans ce corpus présentent toutes les manifestations d'un rapport non pas spontané mais construit, et même reconstruit dans certains cas.

B. L'expérience initiale remodelée par la mise en forme du récit

Le choix de la forme de restitution en dit beaucoup sur les intentions de l'auteur. Chez Chappe d'Auteroche et Chastellux, on a un récit linéaire, alors que chez Bossu, Robin, et Brissot, le récit est présenté sous forme de lettres (cf tableau n°4). Dans le cas de Chappe d'Auteroche, Cassini a voulu suivre au plus près les notes de voyage de son confrère. Il procède d'ailleurs de façon très rigoureuse, et distingue les parties qu'il a reconstituées (à l'aide de M. Pauly et de M. Noël) de celles qui s'appuient directement sur le manuscrit de Chappe[115]. En adoptant la forme linéaire, Cassini montre qu'il est intervenu le moins souvent possible dans la retranscription du manuscrit d'origine. Quant au récit de Chastellux, publié en 1786, il se présente comme la restitution fidèle du journal de voyage de l'auteur, légèrement retouché et annoté[116]. Si l'on se fie à l'avertissement de l'éditeur, on a tout lieu de croire que Chastellux ne désirait effectivement pas que ses notes soient publiées au départ : « L'auteur, qui ne les avoit rédigés que pour lui-même & pour ses amis, s'y étoit jusqu'ici constamment refusé »[117]. Il s'agit en fait d'une stratégie pour conférer au récit une dimension authentique et intime : puisque l'auteur n'a écrit que pour lui ou pour ses proches, son récit aborde librement tous les sujets, même ceux qui pourraient être confidentiels. Ce sentiment d'intimité entre l'auteur et le lecteur est également très présent dans le dispositif épistolaire, où le destinataire est un homme de confiance, à qui l'auteur peut faire part de ses états d'âme[118]. Si les voyageurs dans la seconde moitié du XVIIIe siècle insistent plus que leurs prédécesseurs sur cette dimension intime, c'est pour ajouter de l'intérêt à leurs récits ; en effet, à partir de la publication de l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost, les ouvrages de compilation offrent une concurrence sérieuse[119].

[114] Nicole Hafid-Martin, *op. cit.,*p. 67
[115] Jean Chappe d'Auteroche, *op. cit.,* p. 7
[116] Bernard Faÿ souligne que les contenus de l'édition de 1788 sont identiques à ceux de 1786_Bernard Faÿ, *Bibliographie critique, op.cit.*, p. 21
[117] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 5
[118] Jan Herman, « Justifier l'écriture ; Justifier la publication. La lettre comme fiction-limite », in Alexandre Duquaire, Nathalie Kresmer, Antoine Eche, dir., *Les genres littéraires et l'ambition anthropologique au dix-huitième siècle*, Leuven, Peeters, 2005, p. 66
[119] Pierre Berthiaume, *op. cit.,* p. 197-198

Le voyageur a donc tout intérêt à mettre en avant la spécificité de son récit pour le valoriser.

De nombreux indices dans le récit de Chastellux montrent cependant que le journal est voué, dès son écriture, à être lu et diffusé. En effet, Chastellux voulait publier son récit, mais attendait un moment favorable. Bernard Faÿ suggère même qu'il voulait se faire prier, pour que son ouvrage connaisse le plus grand retentissement possible[120]. Ainsi, en 1781, ses voyages sont publiés partiellement à Newport, en quelques exemplaires seulement (vingt-quatre selon Joseph Sabin, Durand Echeverria et Everett Wilkie[121], vingt-sept selon Bernard Faÿ[122]). Chastellux prétend vouloir partager son expérience avec ses amis, mais c'est en réalité un bon moyen pour se faire connaître. Certaines copies traversent l'Atlantique, et sont largement diffusées en Europe. *Les Cahiers de lecture* notamment publient une partie du journal de Chastellux en 1784[123]. En 1785, quelques fragments sont réunis par un imprimeur de Cassel, qui se permet de les publier, sans l'autorisation de l'auteur, sous le titre *Voyage de Mr le Chevalier Chastellux en Amèrique*[124]. Ce n'est toujours qu'une publication partielle, que Chastellux désavoue. Cela lui permet en 1786 (et en toute légitimité) de publier une version officielle et complète de ses voyages : *Voyage de M. le Marquis de Chastellux dans l'Amérique*. D'ailleurs, Chastellux n'est plus un « chevalier », mais un « marquis » à particule : il hérite en effet du titre à la mort de son frère en 1784[125]. Il est intéressant de voir combien le cas de Robin diffère de celui de Chastellux : son récit est publié intégralement en 1782, mais seule la première lettre est sélectionnée pour être publiée dans *Recueil Amusant De Voyages* en 1784[126]. Les contenus correspondent à ceux présentés dans l'édition originale, même si certains passages ont été raccourcis.

Ainsi, le journal de Chastellux est remanié à plusieurs reprises, par l'auteur lui-même (lors des publications de 1781 et 1786) mais aussi par ceux qui publient ses écrits. Dans la première édition complète de ses voyages, l'éditeur ajoute des notes de parts et

[120] Bernard Faÿ, *Bibliographie critique, op. cit.,* p. 63

[121] Joseph Sabin, *A Dictionary of books relating to America from its discovery to the present time,* New York, Martino Fine Books, 1868, p. 67, et Durand Echeverria, C. Everett Wilkie, *The French Image of America. A chronological and subject bibliography of french books printed before 1816 relating to the british north american colonies and the united states*, Londres, The Scarecrow Press, 1994, p. 442

[122] Bernard Faÿ, *Bibliographie critique, op. cit.,* p. 54

[123] Yasmine Marcil, *La fureur des voyages, op. cit.,* p. 75

[124] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 7, Joseph Sabin, op. cit., p. 67, et Durand Echeverria, C. Everett Wilkie, *The French Image of* America, *op. cit.,* p. 1324

[125] Nicole Aronson, *op. cit.,* p. 960

[126] Charles César Robin, « Lettres sur Boston », in Louis Pierre Couret de Villeuneuve et Laurent Pierre Bérenger, ed., *Recueil Amusant De Voyages En Vers Et en Prose, Faits par différents Auteurs, auquel on a joint un choix des Epitres, Contes, & Fables Morales qui ont rapport aux Voyages*, Paris, Couret de Villeneuve, 1784, tome VI

d'autres, qui commentent le discours de Chastellux ou fournissent des explications supplémentaires. L'auteur lui-même ne feint pas de retranscrire fidèlement son journal. Quelques remarques éparses rappellent au lecteur vigilant qu'il reprend ses notes de voyage a posteriori : « Je voyais pour la première fois ce que j'ai vu cent fois depuis »[127]. La plupart du temps cependant, Chastellux préfère adopter un style plus vivant, et relater son expérience comme s'il était encore sur les lieux[128]. Au tout début de son ouvrage notamment, il fait partager à son lecteur l'attente de la charrette qui transporte ses effets personnels (et qu'il souhaite donc vivement voir arriver!), sur un ton léger et plein d'humour[129].

Même si les contenus du manuscrit original sont retouchés, le texte dans son ensemble n'est pas remanié en revanche. Cela produit d'ailleurs certaines incohérences lorsque la publication tarde un peu : ainsi, Chastellux affirme que M. Jefferson n'a jamais quitté son pays, ce qui peut être vrai en 1781, mais ne l'est plus lors de la première édition complète : il a été envoyé en Angleterre en 1784 pour mission diplomatique, puis en France en 1786[130].

Dans le cas de Bossu, il est plus difficile de cerner à quels moments des remaniements ont pu être effectués. Le récit, présenté sous forme de lettres, suggère qu'il a entretenu une correspondance, d'abord avec Monsieur le marquis de l'Estrade de la Cousse, pour les deux premiers voyages, puis avec M. Douin, pour le dernier voyage. Au premier abord, ces destinataires semblent fictifs, sortis tout droit de l'imagination de Bossu. La *Biographie universelle, ancienne et moderne* de Joseph-François Michaud ne dit rien à leur sujet. Pourtant, il est fort propable que ces personnes aient bel et bien existé. Le Moyne des Essarts fait allusion à la vie de M Douin, officier militaire, et mentionne quatre ouvrages qui seraient de sa main[131]. Quant au marquis de l'Estrade de la Cousse, Julien de Courcelles ne l'évoque pas personnellement, mais atteste de l'existence de sa famille, ancienne et noble[132]. Tout laisse donc penser que Bossu à entretenu une correspondance

[127] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 42
[128] Pierre Berthiaume, *op. cit.,* p. 200-201
[129] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 16
[130] *Ibid*., tome II, p. 34
[131] Nicolas Toussaint Le Moyne des Essarts, « Les siècles littéraire de la France, etc., », in Susan Bradley, Tommaso Nappo, Isabelle Davy, *Archives biographiques françaises : fusion dans un ordre alphabétique unique de 180 des plus importants ouvrages de référence biographiques français publiés du XVIIe au XXe siècle*, Londres-Munich, K. G. Saur, 1988-2002, extrait des fiches Saur, 1ère série, 327, 245
[132] Jean-Baptiste-Pierre de Courcelles, « Dictionnaire universel de la noblesse de France », in Susan Bradley, Tommaso Nappo, Isabelle Davy, *Archives biographiques françaises : fusion dans un ordre alphabétique unique de 180 des plus importants ouvrages de référence biographiques français publiés du XVIIe au XXe siècle*, Londres-Munich, K. G. Saur, 1988-2002, extrait des fiches Saur, 1ère série, 656, 397-398

effective avec ces deux hommes. Il est possible que ces échanges épistolaires aient rendu inutile la tenue d'un manuscrit pour Bossu pendant son séjour. Il fait volontiers allusion dans son récit à la réponse de ces messieurs, et précise même qu'il aborde certains sujets en réponse à leur demande[133]. Mais on devine que sa perspective est plus large. En effet, il fournit des précisions que son destinataire possède déjà : si M. Doin demande des nouvelles de M. Villeret, c'est qu'il sait déjà, a priori, qu'il est « Ecrivain du Roi pour le Département de la Louisiane »[134]. Ces indications supplémentaires montrent que le discours ne s'adresse pas à une personne en particulier, mais à un public plus large. Jan Herman souligne en effet qu'il est courant au XVIIIe siècle de présenter un récit sous la forme d'une lettre, ou d'une série de lettres[135]. Cela donne l'impression d'une communication entre deux personnes, plutôt qu'un monologue, et permet de justifier l'entreprise d'écriture : même un auteur lambda peut se lancer dans la rédaction, puisqu'il ne fait que participer au jeu épistolaire. Le choix de cette forme de récit permet donc d'excuser le (mauvais) style du texte. Le dispositif épistolaire offre également la possibilité de faire un récit sur le récit : l'avertissement, ou l'incipit, sont l'occasion de rappeler l'origine et la raison d'être du projet de voyage[136]. L'ouvrage de Robin est le seul à ne pas comporter de telle présentation (cf tableau n°4).

Quelque soit la forme choisie par nos auteurs-voyageurs, le récit est toujours présenté de manière chronologique. La table des matières, présente dans presque tous les récits, permet de retrouver le fil du voyage. C'est une manière pour le voyageur non seulement de rendre la consultation de l'ouvrage plus facile, mais aussi de mettre en avant la dimension spatio-temporelle du voyage : contrairement à l'homme de cabinet, le voyageur se déplace, éprouve les distances et le temps pour les parcourir[137].

L'ouvrage de Chappe d'Auteroche est le seul à ne pas proposer de table des matières. Cassini s'est contenté de faire une présentation des différentes parties du livre en avant-propos. Le récit de voyage en lui-même n'occupe en effet que cinquante-neuf pages, c'est-à-dire moins de la moitié de l'ouvrage. Le reste consiste en des observations et travaux astronomiques. L'ouvrage de Chappe d'Auteroche n'est cependant pas le seul à intégrer des textes autres que le récit de voyage à proprement dit. Chastellux inclut dans le second tome une longue lettre destinée à M. Madisson. Brissot, quant à lui, ne fait véritablement le récit de son voyage que dans le premier tome ; il a tendance à faire déjà des digressions assez

[133] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale ,op. cit.,* p. 370
[134] *Ibid.*, p. 31
[135] Jan Herman, *op. cit.,* p. 165
[136] *Ibid*., p. 166
[137] Numa Broc, *op. cit.,* p. 54

importantes, mais renvoie le lecteur à d'autres lettres pour un traitement plus approfondi du sujet[138]. Ces lettres sont en fait regroupées dans le second tome : Brissot revient sur certains aspects évoqués dans le premier, et les développe plus longuement. Le voyage en lui-même est alors complètement relégué au second plan, et on a essentiellement un discours philosophique. Le troisième tome enfin, présente un texte écrit conjointement par Brissot et Clavière, déjà publié en 1787[139] : *De la France et des États-Unis ou De l'importance de la révolution de l'Amérique pour le bonheur de la France*.

Le fait d'intituler un ouvrage « Voyage » ne limite donc pas le contenu au seul rapport d'expérience. Comme le souligne Yasmin Marcil, le récit de voyage est un genre assez flou pour pouvoir intégrer et combiner différents éléments[140]. Derrière l'appellation « récit de voyage » se cachent parfois des ouvrages très divers, allant du récit fantastique au traité savant. L'ouvrage de Pierre Poivre à ce sujet est particulièrement révélateur : avec comme titre *Voyages d'un philosophe ou observations sur les Mœurs et les Arts des Peuples de l'Afrique, de l'Asie & de l'Amérique*, tout laisse à croire qu'il s'agit du récit d'un voyageur s'étant rendu en Amérique, surtout que l'ouvrage est recensé par Boucher de la Richarderie[141]. Mais son récit ne témoigne nulle part d'une quelconque expérience américaine. Pierre Poivre a certes voyagé pour exercer des fonctions d'administrateur (en Chine, Cochinchine, Ile Maurice et Ile de la Réunion), mais il semble qu'il n'ait jamais foulé le sol américain[142]. Son récit combine donc des observations personnelles, relatives aux lieux où il s'est rendu, à une synthèse de ce qu'il a pu lire. Cependant, l'article en question sur l'Amérique ne tient que sur une page, et fait seulement une présentation assez vague du continent, ne distinguant que la partie nord de celle du sud[143]. Comme l'a souligné Gilbert Chinard, Poivre se réclame philosophe alors qu'il a surtout une approche économique, s'intéressant surtout aux ressources coloniales et aux façons de les mettre en valeur[144]. Il est fort possible que l'auteur se soit contenté d'une brêve allusion à l'Amérique dans cet ouvrage pour mieux s'y consacrer dans le suivant, paru en 1771 : *De l'Amérique et Des Américains, Ou Observations Curieuses du Philosophe La Douceur, qui a parcouru*

[138] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 246
[139] *Ibid*., tome III, p. 25
[140] Yasmine Marcil, *La fureur des voyages, op. cit.,* p. 11
[141] Gilles Boucher De la Richarderie, *Bibliothèque universelle des voyages, ou notice complète et raisonnée de tous les Voyages anciens et modernes dans les différentes parties du monde, publiés tant en langue française qu'en langue étrangère, classées par ordre de pays dans leur série chronologique* (…), Genève, Slatkine reprints, 1970 (1808), tome I, p. 268-269
[142] Joseph-François Michaud, *op. cit.,* tome XXXIII, p. 604
[143] Pierre Poivre, *Voyages d'un philosophe ou observations sur les Mœurs et les Arts des Peuples de l'Afrique, de l'Asie & de l'Amérique*, Londres, De Ville et Rossat, 1769, p. 134
[144] Gilbert Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII et au XVIIIe siècle,* Genève, Slatkine Reprints, 2000, p. 423

cet Hémisphère pendant la dernière guerre, en faisant le noble métier de tuer des hommes sans les manger. Durand Echeverria et Everett Wilkie, qui recensent tous les écrits relatifs aux colonies d'Amérique du Nord et aux États-Unis, n'ont retenu que ce deuxième ouvrage, auquel ils estiment que Zacherie de Pazzi de Bonneville a collaboré[145]

Ainsi, on peut dire que le récit de voyage, à travers les constructions et reconstructions dont il est l'objet, reflète, autant qu'il ne les déforme, les expériences vécues. Nous allons voir qu'aux déformations propres à l'écriture et à la mise en forme du récit, s'ajoutent les remaniements liés aux enjeux de publication.

C. Publier le récit de voyage en Amérique : diffuser la connaissance pour obtenir la reconnaissance

Le récit de voyage est non seulement un objet produit, mais aussi un objet destiné à être diffusé[146]. Pour que cette diffusion soit possible, il faut que l'ouvrage trouve lecteurs, et s'adapte à ses attentes.

1. S'adapter aux attentes du public ?

Le processus de publication implique en effet une dimension économique incontournable : le livre dès lors qu'il paraît sur le marché obéit aux lois de l'offre et de la demande. L'ouvrage destiné à la publication doit donc tenir compte de l'état du marché[147]. Nous avons déjà pu l'observer avec Brissot, qui évite de publier un récit de voyage d'Angleterre, parce que l'offre est déjà trop importante, mais qui publie son récit de voyage d'Amérique, parce que la demande est forte, et l'offre plutôt faible. Brissot a ainsi toutes les chances pour que la publication de son œuvre soit un succès.

Un récit destiné à la publication doit s'adapter aux attentes potentielles d'un public de lecteurs. Cependant, les attentes ne sont pas les mêmes d'un public à l'autre. L'auteur

[145] Durand Echeverria, C. Everett Wilkie, *The French Image of America. A chronological and subject bibliography of french books printed before 1816 relating to the british north american colonies and the united states*, Londres, The Scarecrow Press, 1994, p. 227
[146] Gilles Bertrand, dir., *La culture du voyage. Pratiques et discours de la Renaissance à l'aube du XXe siècle*, Paris, l'Harmattan, 2004, p. 11
[147] Gábor Gelléri, *op. cit.,* p. 26

doit donc cibler un ou des publics en particuliers, et tenir compte de leurs attentes. Les exigences du grand public ne sont pas celles des hommes de lettres et de sciences. Par grand public, on entend les gens capables de lire mais n'appartenant pas aux élites intellectuelles, c'est-à-dire une part croissante, mais toujours restreinte de la population. A la fin du XVIIIe siècle, on estime que le taux d'alphabétisation est encore inférieur à 40%[148]. On peut voir pourtant que les auteurs de récit de voyage s'adressent rarement à un public au détriment d'un autre. Le plus souvent même, ils tentent de concilier tout le monde, s'adressant aux savants, mais se voulant accessibles malgré tout à un public plus large.

Daniel Roche souligne que les récits de voyage sont conçus de sorte à satisfaire différents types de lecteur : chacun y puise ce qui l'intéresse. Cela implique qu'un même ouvrage puisse être utilisé à des fins très différentes[149]. En revanche, là où il y a divergence dans les usages, il y a concordance dans les intérêts : même si les hommes de lettres et de sciences ont des exigences particulières, ils sont, comme les autres lecteurs, avides de nouveauté, singularité et exotisme[150]. En ce sens, on peut dire que les attentes du lectorat sont à la fois générales et spécifiques : chaque lecteur a des attentes qui sont propres à son époque, et des attentes spécifiques, liées à son profil socio-culturel.

L'Amérique est un objet d'étude particulier à la fin du XVIIIe siècle. Lorsqu'un Français fait la démarche de consulter un livre à ce sujet, il attend moins un récit vraisemblable, qu'un récit conforme à l'image qu'il se fait déjà de l'Amérique. Pour Bernard Faÿ, la seule chose que lecteur veut trouver dans les récits de voyages, c'est « une Amérique sentimentale et philosophique »[151]. Selon lui, c'est ainsi qu'elle est représentée dans les mentalités françaises. Françoise Weil, quant à elle, estime que le public n'espère pas un récit fidèle à la réalité[152]. Ce qu'il espère plutôt, c'est un récit fidèle à sa propre conception de la réalité. « Le lecteur du XVIIIe siècle attend des récits conformes à la Raison, à la Vraisemblance, à son Univers...et peut être contraires à la Vérité ». Entre le véritable état des choses de l'autre côté de l'Atlantique, et l'attente du lecteur français, il y a donc un profond décalage.

On pourrait alors en déduire que l'auteur-voyageur, pour répondre aux attentes du public et ne pas contrarier ses représentations, est contraint de dénaturer et appauvrir son récit pour prétendre à la publication. Mais ce serait oublier que le voyageur, avant de faire

[148] Daniel Roche, « Le voyageur en chambre : réflexion sur la lecture des récits de voyage », *op. cit.,* p. 554
[149] *Ibid*., p. 553
[150] Yasmine Marcil, *La fureur des voyages, op. cit.,* p. 10
[151] Bernard Faÿ, *L'esprit révolutionnaire, op. cit.,* p. 125
[152] Françoise Weil, « La relation de voyage : document anthropologique ou texte littéraire? », *op. cit.,* p. 63

la traversée de l'Atlantique, partage des attentes semblables à celles de ses contemporains. Nicole Hafid-Martin estime qu'il y a adéquation entre l'horizon d'attente du public et celui du voyageur. Elle considère que c'est cette concordance qui a permis au récit de voyage de connaître un succès si important au XVIIIe siècle[153]. A ce titre, l'auteur-voyageur est tenu de se préoccuper de son lectorat, mais il ne doit pas déployer d'efforts particuliers pour adapter son récit à ses attentes.

La situation est tout à fait différente dans le cas d'ouvrages de compilation. Le compilateur souscrit complètement à l'horizon d'attente du lecteur. Comme le souligne Gábor Gelléri, sa seule volonté est de satisfaire son public : « L'auteur de compilation n'a pas d'idéologie – il a un public »[154]. Il se préoccupe donc de ce que le lecteur veut trouver dans la compilation, pour sélectionner des extraits, et remanier les récits de voyage. Les ouvrages de compilation connaissent donc, de manière générale, un grand succès auprès du public. Ils sont plus accessibles, mais ils sont aussi moins riches[155]. Dans les ouvrages de La Porte et La Harpe en effet, la volonté de divertir le lecteur tend à l'emporter sur celle de l'informer.

L'équilibre entre divertissement et information est au cœur de la réflexion sur le récit de voyage. L'éditeur de Bossu souligne bien dans l'avertissement que ses lettres sont « aussi intéressantes qu'amusantes »[156]. Il s'agit de rassurer le lecteur d'entrée de jeu, en lui montrant qu'un savant équilibre entre les deux a été trouvé. La volonté de parvenir à cet équilibre apparaît également dans les récits de Chappe d'Auteroche et de Chastellux. Pour les ouvrages de compilation, qui ont indéniablement pour vocation première de divertir les lecteurs, l'accent est mis sur la dimension instructive du récit[157]. Il s'agit ici d'une stratégie pour convaincre le lecteur septique quant à la qualité informative de l'ouvrage. Les récits de voyage sont conçus pour être agréable aux lecteurs, ce qui suppose une écriture accessible limpide. C'est une manière pour les auteurs de montrer qu'ils se démarquent des Jésuites, et de leurs récits assez inabordables[158]. La Porte et La Harpe entendent améliorer l'entreprise de l'abbé Prévost, en proposant un abrégé plus court, et plus facile à lire.

La volonté de divertir le lecteur se manifeste aussi par l'insertion d'images (cf tableau n°4). Ce sont les ouvrages qui revendiquent le plus clairement la volonté d'être

[153] Nicole Hafid-Martin, *op. cit.,* p. 58
[154] Gábor Gelléri, *op. cit.,* p. 399
[155] Nathanaëlle Minard, *Les Amérindiens dans le regard des Européens, op. cit.,* p. 17
[156] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. vii
[157] Joseph de La Porte, *Le Voyageur François, Ou la Connoissance De l'Ancien Et Du Nouveau Monde*, Paris, Cellot, 1769, tome I, p. vii
[158] Gilbert Chinard, *op. cit.,* p. 313

agréable au lecteur qui présentent des illustrations. Cependant, il faut bien voir que la présence d'images ne tient pas seulement à la volonté de l'auteur. Elle a en effet un coût important, et contribue à augmenter le prix du livre. Elle fait donc entrer en jeu l'imprimeur-libraire. Nathanaëlle Minard souligne que les illustrations introduites sont souvent le fruit d'une commande de sa part[159]. Ce n'est cependant pas toujours le cas. Pour Chappe d'Auteroche notamment, on sait que des croquis sont réalisés au fur et à mesure par l'élève de l'Académie de peinture. Chastellux a peut être réalisé sur place des croquis du Pont Naturel, qui auraient servi ensuite au baron de Turpin pour réaliser trois gravures[160] ; par contre, les cartes retraçant les différentes étapes de son parcours ont été commandées par l'éditeur à M. Dezoteux[161]. Nous savons que celui-ci n'accompagnait pas Chastellux au moment du voyage, mais qu'il était en poste depuis 1784 en tant que « adjoint au corps de l'état-major de l'armée » lorsque la demande lui a été faire[162]. Quant aux gravures présentes dans le récit de Bossu, il semble qu'elles aient été rajoutées lors de l'entreprise d'édition. On le voit notamment lorsque Bossu décrit une scène de chasse, et qu'une gravure, comportant tous les éléments qu'il énonce, est placée en illustration[163]. Enfin, les images présentes dans la compilation de La Harpe sont exactement celles imprimées dans l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost. C'est le cas par exemple de la gravure « Habits et maisons des Floridiens », qui est reproduite dans l'abrégé de La Harpe[164]. A ce titre, nous pouvons estimer que l'imprimeur de La Porte avait voulu faire des économies en supprimant les images,

La volonté de rendre le récit attrayant et agréable à lire est cependant problématique. Elle suggère que l'auteur ait effectué des déformations volontaires pour satisfaire le lecteur, quitte à glisser vers un récit plus fictif que réel. Il est en effet plus facile de divertir un lecteur en introduisant un peu de fiction, qu'en s'en tenant à une réalité parfois un peu fade. Le fictif est de toutes façons au goût du public. Comme l'a souligné Gilbert Chinard, les collections de récits de voyages imaginaires connaissent un succès très important à la fin du XVIIIe siècle[165]. L'Amérique, dans la littérature française de manière

[159] Nathanaëlle Minard, *Les Amérindiens dans le regard des Européens, op. cit.,* p. 40
[160] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome II, p. 72
[161] *Ibid.*, tome I, p. 8
[162] Ernest-Théodore Hamy, « Les Cartes du voyage de Chastellux », *Journal de la Société des Américanistes*, 1896, n°1-2, p. 76
[163] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 103-104
[164] Antoine François Prévost, *Histoire générale des voyages, ou nouvelle collection de toutes les relations de voyages par met et par terre, qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues*, Paris, Didot, 1757, tome XIV, p. 454 et Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 10
[165] Gilbert Chinard, *op. cit.,* p. 408

générale, apparaît davantage comme un objet de dépaysement, qu'un objet d'étude dont il faudrait faire un tableau réaliste[166]. Ce sont les ouvrages de compilations qui offrent les récits les moins vraisemblables, et donc probablement les plus fictifs. Le compilateur a sûrement moins de scrupules à déformer les contenus d'un voyage qu'il n'a pas fait lui-même, tant que cela va amuser le lecteur. Mais les auteurs-voyageurs ne sont pas de reste pour autant. Même s'il est difficile, voire impossible, de démêler le vrai du faux, l'observation de l'invention, certains indices peuvent aider à faire la part des choses. Dans le récit de Bossu notamment, il est fort probable que l'auteur ait effectué quelques arrangements de sorte à mettre en avant ses actions héroïques lors de son séjour parmi les Indiens. Comme personne ne peut vraiment aller vérifier ses dires, le voyageur est à peu près libre de raconter ce qu'il veut, tant que son discours reste plausible.

Ainsi, le récit de voyage comporte toujours une dimension fictive, que l'on peut plus ou moins bien évaluer. Roland Le Huenen parle de « solution moyenne qui allie à la finalité documentaire la séduction du plaisir et du divertissement », pour désigner ce genre à part[167]. Les tournures romanesques et les accents fabuleux sont donc caractéristiques du genre, lequel se veut par ailleurs sérieux et objectif.

En ce sens, la perspective de publication encourage les auteurs à s'adapter aux attentes du public, parce qu'elles soulève des enjeux économiques. Mais les enjeux ne sont pas seulement économiques pour un auteur : ils sont aussi sociaux. Publier, c'est un moyen de se faire connaître.

2. La publication motivée par plusieurs raisons

En effet, pourquoi un voyageur publie-t-il ses écrits, alors qu'il pourrait les garder pour lui ? Nicole Hafid-Martin parle de « réseau de finalité » pour désigner les multiples enjeux derrière le processus de publication[168]. Ces fins sont une fois encore personnelles et collectives. En effet, les principaux objectifs de la publication sont la connaissance et la reconnaissance : connaissance à diffuser auprès d'un public (le plus vaste possible), et reconnaissance à acquérir pour l'auteur. Si l'on reprend l'exemple de Brissot, on constate qu'il n'y avait pour lui aucun mérite à publier un récit de voyage sur l'Angleterre, parce que beaucoup d'autres l'avaient fait avant lui ; en revanche, il avait beaucoup plus de chance

[166] *Ibid*., p. 399
[167] Roland Le Huenen, *op. cit.,* p. 13
[168] Nicole Hafid-Martin, *op. cit.,* p. 61

d'être reconnu en publiant un récit sur l'Amérique, sujet bien moins traité[169]. En rendant publique l'expérience de son second voyage, Brissot voulait également enrichir la connaissance des Français sur l'Amérique, et plus particulièrement d'un pays naissant cher à ses yeux : les États-Unis. D'une façon un peu différente, Bossu voulait obtenir de la reconnaissance en se mettant lui-même en avant dans son récit, soulignant ses divers exploits. Il se fait passer volontiers pour un héros pacificateur dans son récit[170], et insiste assez lourdement sur l'effet de son discours auprès des Indiens Cadodoquio : parce qu'ils applaudissent à ses propos, Bossu les appelle « ces héros Américains »[171]. Ont-ils pourtant compris son discours ? Bossu ne précise à aucun moment qui se charge de traduire sa performance oratoire. En publiant le récit de son voyage, l'auteur-voyageur cherche donc à mettre en valeur ses talents non seulement d'écrivain, mais aussi ses qualités d'homme d'action. Pierre Berthiaume a remarqué que les voyageurs-écrivains se mettaient tous plus ou moins en scène, rapportant des anecdotes où ils s'illustraient comme des personnages de roman[172].

Publier, c'est également « donner sens à ses pérégrinations » selon l'expression de Marie-Christine Gomez-Girault, et montrer à tous l'intérêt d'un voyage aussi lointain[173]. En mettant son récit à la disposition d'un vaste ensemble de lecteurs (et non pas seulement à un cercle restreint d'amis), l'auteur d'un récit de voyage opère une entreprise de justification à grande échelle. A défaut d'une reconnaissance officielle ou institutionnelle, le voyageur parti de son propre chef peut espérer obtenir une reconnaissance de la part du public, et légitimer ainsi son périple.

Enfin, publier, c'est « dire sa propre vérité sur le monde »[174]. Il s'agit là d'un aspect très important. Le voyageur, en rendant ses écrits publiques, transmet une image de l'Amérique qui lui est propre. « Voilà comment sont les choses telles que *je* les aies vues » : le voyageur ne prétend pas faire un tableau exhaustif, ni représenter les différents points de vue. Comme nous avons pu le voir dans le chapitre précédant, nos voyageurs ont le sentiment de ne rapporter que leur propre expérience, mais l'ambition cependant de donner une image juste ou *vraie* de l'Amérique. Cette image n'est jamais anodine : au contraire, elle est chargée de sens, et véhicule des messages de façon plus ou moins explicite. Nos cinq voyageurs donnent l'image d'une Amérique amicale, fraternelle, dont les liens avec la

[169] Gábor Gelléri, *op. cit.,* p. 29
[170] *Ibid.*, p. 229-230, et p. 307
[171] *Ibid.*, p. 235
[172] Pierre Berthiaume, *op. cit.,* p. 232
[173] Marie-Christine Gomez-Géraud, dir., « Les modèles du récit de voyage », *Littérales*, 1990, n °7, p. 6
[174] *Ibid.*, p. 6

France ne cessent de se renforcer. Mais leurs visions ne concordent pas sur tous les points ; bien au contraire, elles s'opposent sur certains sujets, témoignant de la multiplicité des représentations.

C'est dans le cas de Brissot que se manifeste le plus clairement la volonté de faire passer un message à travers le récit de voyage. En effet, l'enjeu pour Brissot est non seulement d'exprimer son engagement, mais de se montrer assez convaincant pour que ses lecteurs se rallient aux causes qu'il défend. Les efforts qu'il déploie dans son discours sont révélateurs des changements survenus avec la Révolution : désormais, le voyage est synonyme d'engagement, et on ne peut plus continuer à observer passivement sans prendre clairement position[175]. A ce titre, publier, c'est prendre place dans un débat, et affirmer sa vision du monde (au moins, celle de l'Amérique) ; c'est aussi pour le voyageur contribuer au processus de construction des représentations, et revendiquer son statut d'acteur particulier.

Ainsi, de l'observation à l'écriture, puis de l'écriture à la publication, s'opèrent toute une série de déformations, qui transforment une expérience en un récit construit. C'est donc à partir du dernier maillon d'une longue chaîne que l'on peut appréhender l'expérience d'un homme qui a traversé l'Atlantique, et séjourné quelques temps parmi les Américains.

Nous avons pu voir dans cette première partie en quoi le voyage constituait une expérience autant personnelle que collective, et en quoi cette expérience était une occasion unique de se confronter à l'altérité. Nous avons cherché à mesurer également le décalage entre l'expérience vécue, et l'expérience rapportée dans un récit.

Il s'agit maintenant de se concentrer plus précisément sur les contenus de ces rapports. Quel est le portrait que le voyageur peint de l'Amérique, quand il a eu la chance de pouvoir la regarder dans les yeux? Plutôt que de suivre le regard curieux de cet homme, qui s'arrête sur tout ce qu'il rencontre, nous allons nous concentrer sur son expérience humaine. Comment perçoit-il ces Autres, à la fois si différents, mais pourtant semblables ? En quoi le contact avec l'Autre l'a-t-il engagé dans une réflexion sociale, culturelle et philosophique sur l'homme ? Il s'agit également de voir dans quelle mesure le discours sur l'Autre engendre une réflexion sur soi-même, et comment se dessine un portrait de la France alors que c'est l'Amérique qui est évoquée.

[175] Nicole Hafid-Martin, *op. cit.,* p. 4

2eme partie

L'Amérique et les Américains observés par les voyageurs français

Chapitre 4 – Assimiler, idéaliser, critiquer... ou comment se positionner dans son rapport à autrui

A travers les récits de nos voyageurs français, ce n'est pas l'Amérique que l'on aperçoit, mais seulement, l'Amérique vue par les Français. Comme l'a souligné Durand Echeverria, qui a travaillé sur des sources françaises pour étudier les représentations de l'Amérique, « Ces pages sont donc l'histoire d'autres États-Unis, la nation qui existait dans l'esprit des Français »[1]. La différence est notable : ces récits de voyage renseignent autant sur les Français qui tiennent la plume, que sur les Américains observés.

Lorsqu'il parle de l'Américain, cet Autre à la fois semblable et si différent, le voyageur cherche constamment à se positionner lui-même. Se reconnaît-il dans ses comportements, ses usages, ses traditions ? Doit-il le comparer, l'opposer, l'assimiler à ce qu'il connaît ? Pour le voyageur français, il s'agit non seulement de parler de l'Autre, mais de montrer comment il se place par rapport à lui.

A. Parler de l'Autre comme d'un semblable : la démarche d'assimilation

Selon les voyageurs, et selon les situations, l'approche adoptée n'est pas la même. Une de ces approches consiste à parler de l'Autre comme d'un semblable, c'est-à-dire à l'assimiler à soi-même. Cette assimilation se traduit chez nos voyageurs par trois comportements différents : la catégorisation, l'adaptation, et la mise en valeur des ressemblances.

1. Mettre en valeur les ressemblances

Chez Bossu, Chastellux et Brissot, mais aussi La Porte et La Harpe, elle se manifeste par la mise en valeur de ressemblances entre Ancien et Nouveau Monde. En effet, l'homme qui évolue dans un monde différent du sien, cherche sans cesse à se

[1] « Theses pages, then, are the history of another United States, the nation which existed in the mind of the French ». Durand Echeverria, *Mirage in the West : A History of the French Image of American Society to 1815*, avant-propos de Gilbert Chinard, New York, Octagon Books, 1966, p. xvi

rattacher à ce qu'il connaît[2]. Il effectue de nombreuses comparaisons, et multiplie les références au monde connu. On le voit bien dans les ouvrages de compilation, pour le cas de Boston :

> Un Anglais, qui passe de Londres à Boston, ne s'aperçoit point qu'il a changé de demeure, il y trouve le même air, la même conversation, les même habillemens, la même propreté dans les meubles, les mêmes goûts dans les alimens & les préparations ; en un mot, Boston est la plus florissante Ville de l'Amérique Anglaise[3].

Si on retrouve cette remarque aussi bien dans le récit de La Porte que dans celui La Harpe, c'est parce qu'ils l'ont reprise mot pour mot à la compilation de l'abbé Prévost. De très nombreux éléments se font ainsi écho d'une compilation à l'autre. De la même façon, Chastellux propose à son lecteur des comparaisons entre quartiers américains et quartiers parisiens : « Germantown est une longue ville ou bourg, qui consiste en une seule rue, & qui ressemble assez à la Vilette ou à Vaugirard »[4]. Le lecteur face à de telles affirmations ne peut que s'imaginer un Nouveau Monde à l'image de l'Ancien, où l'on compte plus de ressemblances que de différences. Les récits de Chastellux et Brissot insistent particulièrement sur tout ce qui en Amérique s'inscrit dans une tradition européenne. A plusieurs reprises, ils rappellent que des usages, habitudes, modes, ont été importés d'Angleterre, parfois aussi de France. Bossu quant à lui recourt à une comparaison directe, pour montrer que les Américains (ici pris au sens d'Indiens) et les Européens partagent le même intérêt pour ce qui est nouveau, notamment en matière de médecine : « Les Américains ne sont pas moins avides de nouveauté que les Européens »[5].

Si le voyageur se plait à mettre en valeur les similitudes entre les peuples, c'est pour montrer que l'Autre n'est pas si différent de lui ; à ce titre, il n'est pas insaisissable, et on peut donc se l'approprier. Le fait de s'approprier l'Autre permet de le placer dans le domaine du connu. Or, il est plus facile de parler de ce que l'on connaît, et plus intéressant aussi, comme le souligne Robin : « Les choses ne nous intéressent qu'à proportion de leurs

[2] Michèle Duchet, *Anthropologie et Histoire au siècle des Lumières. Buffon, Voltaire, Rousseau, Helvétius, Diderot*, Paris, François Maspero, 1971, p. 13

[3] Joseph de La Porte, *Le Voyageur François, Ou la Connoissance De l'Ancien Et Du Nouveau Monde*, Paris, Cellot, 1769, tome IX, p. 307 et Jean François de La Harpe, *Abrégé de l'Histoire générale des voyages, contenant ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré ; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures, enrichie de Cartes géographiques & de figures*, Paris, Hôtel de Thou, 1780, tome XIV, p. 110

[4] François Jean Marquis de Chastellux, *Voyages de M. le marquis de de Chastellux dans l'Amérique septentrionale dans les années 1780, 1781, et 1782*, Paris, chez Prault, 1788, tome I, p. 175

[5] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, contenant une collection de lettres écrites sur les lieux, par l'auteur, à son ami, M. Douin, Chevalier, Capitaine dans les troupes du roi, ci-devant son camarade dans le Nouveau Monde par M. Bossu*, Amsterdam, Changuion, 1777, p. 163

rapports plus ou moins éloignés avec nous »[6]. Cette remarque est particulièrement révélatrice de l'état d'esprit de nos voyageurs : le récit doit parler de l'Autre tout en le ramenant au plus près de soi.

2. Faire rentrer l'Autre dans ses cadres

Cette tendance à vouloir assimiler l'Autre entraîne cependant des dérives, notamment lorsqu'elle conduit l'auteur à gommer les différences pour ne retenir que les points communs. Lorsque les voyageurs français s'intéressent au système hiérarchique des autres sociétés, il leur est quasiment impossible de se défaire de leur propre système de représentation. Ainsi, quand Bossu parle du chef indien, c'est pour souligner son caractère paternaliste, et admirer son dévouement pour le bien-être de son peuple[7]. Il n'aurait sûrement pas utilisé d'autres arguments pour faire l'éloge du roi de France. Bossu semble d'ailleurs goûter au jeu de la comparaison, et il semble même qu'il fase de l'humour lorsqu'il déclare sur le ton de l'évidence : « car vous savez, Monsieur, que c'est l'étiquette de fumer à la Cour des Indiens occidentaux »[8]. L'indien dans ce discours n'est plus chez lui : le voyageur l'a ramené en Europe, au milieu de ses cadres et de ses normes. De la même façon, La Harpe emploie un vocabulaire tout à fait européanisant pour parler des Indiens : leur chef est un « Roi », dont la demeure est la « Cabane royale »[9]. Les huttes sont des « maisons », qui forment non pas des villages mais des « bourgades ». Le choix de ce vocabulaire traduit non seulement la volonté de rendre le discours plus accessible au lecteur (qui n'est peut être pas préparé à se représenter un système trop différent du sien), mais aussi de rendre l'étranger plus familier, en le faisant rentrer dans ses cadres. Comme le souligne Roland Le Huenen, le récit de voyage se réfère sans cesse au monde déjà connu pour appréhender le nouveau : « le discours s'empare du réel et le reconstruit selon un amalgame d'éléments familiers »[10]. Cette tendance à accaparer l'Autre est d'autant plus frappante concernant les Indiens, qui, d'un point de vue culturel, ont beaucoup moins en commun avec les Français, que les colons et descendants de colons européens. Dans les deux cas cependant, l'auteur du récit de voyage s'applique à faire rentrer l'Autre dans son

[6] Charles César Robin, *Nouveau voyage dans l'Amérique septentrionale, en l'année 1781 ; et campagne dans l'armée de M. Le Comte de Rochambeau*, Philadelphie, Moutard, 1782, p. 24
[7] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 241
[8] *Ibid*., p. 220
[9] Jean François de La Harpe, *op. cit.,* tome XIV, p. 77-78
[10] Roland Le Huenen, *op. cit.,* p. 18

propre cadre, à lui appliquer ses standards et ses systèmes de représentation. C'est également ce que constate Pierre Berthiaume, à propos de la tendance chez les voyageurs à tout rapporter à ce qu'ils connaissent : « Au total, la comparaison inscrit artificiellement les choses dans une structure connue et elle réduit la spécificité et l'étrangeté de l'univers américain »[11].

3. Catégoriser autrui

La démarche d'assimilation se manifeste aussi par la volonté de catégoriser autrui, en le classant dans des groupes déjà pré-établis. Il s'agit là d'un vieux réflexe, présent autant dans le récit du voyageur du XVIIe siècle que dans celui du XVIIIe siècle[12]. L'Autre est donc pensé en terme de païen ou chrétien, riche ou pauvre, blanc ou non-blanc, détenant des pouvoirs ou non. Cela apparaît très clairement dans le récit de La Porte à propos des Indiens de Louisiane : il oppose ceux qui ont le statut « de chefs, de nobles & de considérés », aux « *puants* », c'est à dire le peuple, qui n'a a priori pas de pouvoir décisionnel[13]. La Porte décalque l'organisation sociale de son pays sur celle de ces sociétés indigènes.

Dans d'autres cas cependant, c'est le voyageur lui-même qui s'approprie le langage des locaux, respectant alors certaines formulations qu'une traduction déformerait. Il est intéressant de voir que cette tendance ne se manifeste que chez Chastellux et Brissot, c'est-à-dire nos deux auteurs les plus tardifs pour la période considérée. Cela pourrait traduire une évolution dans le comportement des voyageurs, qui chercheraient moins à s'adapter au lecteur qu'à rendre compte des spécificités du pays visité. Chez ces deux auteurs, les anglicismes sont assez fréquents. Ils sont parfois justifiés, lorsqu'aucune équivalence en français ne permettrait de retrouver le même sens : c'est le cas avec le mot « meeting-house » par exemple, lieu où se retrouvent les gens d'un village pour s'assembler en divers circonstances. Dans d'autre cas, il semble que le voyageur veuille donner un peu d'exotisme à son récit, en glissant du vocabulaire étranger : c'est le cas dans le récit de Chastellux, où on trouve le mot « bowl » là où le mot français « bol » aurait aussi bien

[11] Pierre Berthiaume, *L'aventure américaine au XVIIIe siècle. Du voyage à l'écriture,* Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, p. 341

[12] J. Eric Leed, *The mind of the traveler, from Gilgamesh to global tourism*, New York, Basic Books, 1991, p. 161

[13] Joseph de La Porte, *Le Voyageur François, Ou la Connoissance De l'Ancien Et Du Nouveau Monde*, Paris, Cellot, tome X, p. 136

suffit[14], ou encore dans le récit de Brissot, où on trouve le mot « gradué » (déformation de « graduated ») alors que le mot diplômé aurait également convenu[15]. Même si les anglicismes sont nombreux, on ne peut pas dire cependant que le style de ces récit est « gâté » pour autant, comme s'est permis de le faire Bernard Faÿ[16]. Au contraire, cela confère au récit une dimension authentique : on sent que le voyageur est allé au contact de la population, et que certains traits linguistiques ont déteint sur lui. Aujourd'hui encore, qui ne reviendrait pas d'un séjour à l'étranger sans insérer certaines expressions dans son discours ?

Chastellux et Brissot respectent également davantage les appellations de villes. New York notamment n'est plus désignée par « Nouvelle York », ou même « Nouvelle Ville », comme c'est encore le cas dans les travaux les moins à jour, notamment dans le récit de La Porte, mais aussi dans le dictionnaire de Le François[17]. Cela témoigne d'une progressive acceptation dans les mentalités françaises d'une domination anglaise, et donc anglophone, des colonies d'Amérique Septentrionale. Ces deux récits sont cependant construits sur des parallèles très fréquents avec l'Ancien Monde, qui ne disparaît jamais devant l'image du Nouveau.

L'Autre est cependant difficilement assimilable à tous les niveaux. Il présente de nombreuses différences, que le voyageur ne peut pas gommer. D'ailleurs, ces spécificités intéressent tout autant le voyageur, puisqu'il peut construire autour d'elles un discours ou un « antidiscours », pour reprendre l'expression de Gábor Gelléri[18]. Ainsi, une autre démarche adoptée par le voyageur consiste à ériger l'Autre en modèle, ou contre-modèle.

[14] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 88

[15] Jacques Pierre Brissot, *Nouveau voyage dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale, fait en 1788 par J. P. Brissot,* Paris, Buisson, 1791, tome II, p. 146

[16] Bernard Faÿ, *L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIIIe siècle,* thèse pour le doctorat de lettres présentée à la faculté des lettres de l'Université de Paris, 1924, p. 123

[17] Joseph de La Porte, *op. cit.,* tome IX, p. 322 et A. Le François, *Méthode abrégée et facile pour apprendre la Géographie, Où l'on décrit la forme de Gouvernement de chaque Pays, ses qualités, les mœurs de de ses Habitans, & ce qu'il y a de plus remarquable, Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée*, Paris, Le Breton, 1770, p. 491

[18] Gábor Gelléri, «*"Cette chose ordinaire et inutile", le voyage d'Angleterre de 1660 à 1769 : défi philosophique, enjeu politique, pratique sociale*, thèse dirigée par André Burgière et György Granasztói, Paris-Galways-Budapest, 2009, p. 481

B. Du modèle au contre-modèle : l'Amérique idéalisée et décriée

En faisant tantôt l'éloge, tantôt la critique de l'Autre, le voyageur a l'occasion de définir sa vision de l'idéal, et d'en poursuivre la quête.

1. L'Autre idéalisé : portrait d'un homme tel que le voyageur voudrait le voir

Il est intéressant de voir qu'en confrontant les différents récits de voyage, des propos similaires, tenus aussi bien à propos des colons américains que des Indiens, peuvent être relevés. Non pas que les voyageurs tiennent à montrer les caractères communs aux habitants du Nouveau Monde ; ils cherchent surtout à ériger un peuple en modèle, moins pour montrer ses qualités, que pour définir les idéaux auxquels ils adhèrent. Un des aspects les plus marquant concerne la résistance à la douleur. Les Indiens, pour lesquels les qualités physiques plus qu'intellectuelles sont souvent mises en avant, apparaissent dans les récits comme des êtres résistants voire insensibles à la douleur. Le récit de Bossu exalte le courage des femmes qui accouchent sans un cri, de façon d'ailleurs très rapide et très simple selon lui[19]. Comme les auteurs de compilations, il souligne la résistance à la douleur des hommes : « D'ailleurs, plein de force & de courage, on les voit souffrir la douleur avec une fermeté merveilleuse »[20]. La Porte estime que cette résistance est le fruit d'un entraînement, puisque les Indiens (du moins, les Allibamons) sont habitués, dès leur plus jeune âge, à supporter la douleur[21]. Dans le discours de La Harpe en revanche, l'auteur laisse libre à son lecteur de conclure que les Indiens sont résistants ou insensibles à la douleur, ce qui dans la deuxième hypothèse leur enlèverait une certaine part d'humanité[22]. Il est fort probable que les compilateurs se réfèrent sur ce point au père Lafitau : dans un ouvrage de vulgarisation qu'il publie en 1724, Lafitau affirme lui aussi que les femmes accouchent sans cris et sans souffrances[23]. Il est frappant de voir que cette capacité à résister à la douleur est mise en avant de la même façon dans le récit de Robin, qui

[19] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 193
[20] *Ibid.*, p. 165
[21] Joseph de La Porte, *op. cit.*, tome X, p. 104
[22] Jean François de La Harpe, *op. cit.*, tome XIV, p. 374
[23] Gilbert Chinard, *op. cit.,* p. 320

s'intéresse non pas aux Indiens mais aux colons américains. Il constate que les soldats, sous la punition, ne réagissent pas ou taisent leurs souffrances[24]. Dans les récits de Chastellux et Brissot, on trouve seulement l'exaltation du courage des Américains, mais l'idée d'une résistance particulière à la douleur n'apparaît plus.

Un autre aspect mis en avant par les récits de voyage est le sens de la reconnaissance. Il est exalté aussi bien chez les Indiens que chez les colons américains. Bossu, d'une part, montre que les Indiens sont « reconnoissans » : ils ne trahissent pas les hommes qui les ont secourus dans le besoin[25], portent fièrement les cadeaux qui leur ont été faits lors de rencontres avec des officiers français[26], et respectent leurs alliances même lorsque les combats sont mal engagés ; Robin, Chastellux et Brissot d'autre part, soulignent à propos des colons américains qu'ils sont reconnaissants envers leurs généraux (Washington en particulier), mais aussi envers les Français qui les ont soutenus, comme Lafayette[27]. A contrario, les Anglais sont volontiers érigés comme des traites et des lâches, notamment dans les récits manifestement anglophobes de Bossu et Brissot.

Que ce soit à propos de la religion des Indiens ou de celle des colons, les auteurs de récits de voyage montrent à quel point elle est plus simple et plus naturelle qu'en Europe. Après les troubles religieux qui ont tant secoué le Vieux Continent, les voyageurs se réjouissent de trouver dans le Nouveau une atmosphère religieuse beaucoup plus saine, et surtout beaucoup plus tolérante (même si la non croyance dans les principes chrétiens choque toujours ces messieurs). Même Chastellux, qui semble se soucier assez peu de la religion, et se plait à dénigrer la secte des Quakers, exalte la liberté religieuse qui règne en Amérique[28]. La ville de Boston incarne à elle seule le fragile équilibre entre diversité confessionnelle et harmonie : c'est un trait que soulignent non seulement les voyageurs, mais aussi les auteurs de compilation.

Le sens de l'hospitalité est exalté de la même manière dans le récit de Bossu à propos des Indiens, que dans le récit de Chastellux à propos des Anglo-Américains. Le voyageur rêve en effet d'une terre hospitalière, qui accueille l'étranger à bras ouverts et se mobilise pour lui rendre le séjour agréable. Les autres voyageurs sont cependant plus discrets sur ce point, n'ayant pas toujours reçu l'accueil escompté.

Indien ou colon américain, l'habitant du nouveau monde est volontiers érigé dans certains passages comme un modèle. Non pas du fait que ces hommes présentent tant de

[24] Charles César Robin, *op. cit.,* p. 67
[25] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 152
[26] *Ibid.*, p. 261
[27] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 245
[28] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 245

caractéristiques communes, mais plutôt parce que le voyageur français a projeté sur eux un modèle idéal, qu'il cherche à affirmer dans son récit. Comme l'a souligné Jean Béranger, à propos de l'ouvrage de St John de Crèvecoeur, le Français exalte la supériorité d'une société nouvelle pour mieux faire le procès de sa propre société[29]. Qu'il soit Indien ou colon donc, l'Américain est, en certains domaines, un exemple à suivre, que les habitants de l'Ancien Monde feraient bien d'imiter!

2. L'Autre comme point de départ d'une discussion philosophique

Cette tendance à considérer l'Autre comme un modèle, ou objet d'inspiration, ne va pas sans poser de problème. Elle conduit en effet le voyageur à aborder des sujets assez éloignés de l'objet principal du voyage ; l'Amérique est érigée tantôt en modèle, tantôt en contre-modèle, mais disparaît du premier plan.

Lorsqu'il s'agit de faire l'éloge de l'Autre, et de l'ériger comme modèle, il est assez frappant de constater que le voyageur s'en tient le plus souvent au domaine de l'abstrait. Dès lors qu'il s'agit de choses concrètes, l'Autre ne peut plus incarner un idéal, parce qu'il est trop imparfait. C'est donc dans le domaine de la philosophie que l'Autre est le plus facilement érigé comme une référence.

Le discours du voyageur s'égare en effet assez fréquemment dans des considérations philosophiques, qui concernent moins l'homme d'Amérique, que l'homme en général. Bernard Faÿ souligne que c'est là un trait caractéristique des écrits produits entre 1784 et 1789[30]. Brissot en effet s'engage dans son récit sur de nombreux sujets, et laisse volontiers les Américains de côté pour parler de problèmes universels. Déjà, les voyageurs avant lui utilisent le récit de voyage pour s'exprimer sur des objets philosophiques. L'expérience du voyage invite à réfléchir sur des sujets très vastes ; elle permet non seulement de parler de l'Autre, mais elle est aussi l'occasion de parler de *tout*, comme l'a souligné Gábor Gelléri[31]. Il semblerait que l'Amérique constitue un très bon terreau à la discussion philosophique : elle encourage une réflexion sur le bonheur, la paix, la liberté, l'égalité, mais aussi l'esclavage, la valeur de l'argent et la nécessité du commerce.

[29] Jean Béranger, « Un auteur, deux publics : étude des versions françaises et anglaises des *Lettres d'un cultivateur américain* de St John de Crèvecoeur », in Claude Fohlen et Jacques Godechot, dir. *La Révolution Américaine et l'Europe*, Paris, CNRS, 1979, p. 313

[30] Bernard Faÿ, *Bibliographie critique des ouvrages français relatifs aux États-Unis (1770-1800)*, Paris, Champion, 1924, p. 61

[31] Gábor Gelléri, *op. cit.,* p. 482

Il est intéressant de voir que, selon les auteurs, le discours philosophique peut prendre une place plus ou moins importante ; dans certains cas, il peut transformer le récit en véritable instrument de démonstration, quitte à complètement déformer les fruits de l'observation eux-mêmes. L'idée de l'Amérique comme lieu d'incarnation du bonheur est même présente dans la description de Pierre Poivre sur l'Amérique, qui est pourtant particulièrement succincte[32]. Elle apparaît également dans les récits de Bossu, Robin, et Chastellux, et de façon encore plus marquée chez Brissot. Le voyageur français projette donc ses espoirs de paix et de bonheur simple sur le Nouveau Monde. Des cinq voyageurs, Brissot est celui qui projette le plus ses aspirations philosophiques sur les Américains. Ils sont à ses yeux un modèle d'égalité, de simplicité, d'harmonie, et de liberté. Tout est prétexte dans son récit pour appuyer sa démonstration : « On y voit des moutons semblables aux nôtres, mais qui ne sont pas, comme les nôtres, surveillés par un berger, ou tourmentés par des chiens »[33]. Dans l'Amérique idéale de Brissot, même les moutons sont libres, car l'inverse contrarierait le climat de liberté qu'il cherche à dépeindre. Comme le souligne Pierre Berthiaume, l'analyse est complètement faussée lorsque le voyageur sait déjà quelle signification il veut donner à son observation avant même de l'avoir effectuée[34].

Ainsi, le discours très positif sur l'Amérique que l'on trouve dans les récits de voyage reflète autant, sinon plus, l'horizon d'attente du voyageur, que la réalité. A tel point que selon l'objet de la démonstration, l'Amérique peut être érigée en modèle, pour quelque pages plus loin apparaître comme un repoussoir.

En effet, les voyageurs soulignent volontiers ses différentes facettes, alternant propos élogieux et propos négatifs, voire dédaigneux. En soulignant les faiblesses de l'Amérique ou des États-Unis, le voyageur peut ensuite s'engager dans une discussion économique, philosophique, ou politique. Une fois encore, c'est dans le récit de Brissot que ces points sont le plus développés : tout prétexte est bon pour condamner les excès du luxe, critiquer la guerre, et dénoncer vivement l'esclavage. Mais ces aspects sont également présents chez les autres voyageurs. Robin notamment constate une détérioration des mœurs, qu'il attribue à la guerre : « Ces Américains, doux, pacifiques, bienfaisans, y sont devenus durs, sanguinaires, & rapineurs »[35]. Il déplore également le recours à la main d'œuvre servile en Virginie, comme le font aussi Bossu et Chastellux. Les degrés d'engagement sont cependant très différents. Là où Bossu, Robin et Chastellux se

[32] Pierre Poivre, *Voyages d'un philosophe ou observations sur les Mœurs et les Arts des Peuples de l'Afrique, de l'Asie & de l'Amérique*, Londres, De Ville et Rossat, 1769, p. 134
[33] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 179
[34] Pierre Berthiaume, *op. cit.,* p. 372
[35] Charles César Robin, *op. cit.,* p. 55

contentent de regretter les mauvaises conditions de traitement des esclaves, ou les malheurs de la guerre, Brissot s'indigne et s'insurge avec force, avant de formuler les solutions qu'il a envisagées. Les considérations philosophiques ou morales de ces voyageurs ont tendance à se rejoindre cependant. A ce titre, l'opposition entre les récits de Chastellux et de Brissot doit être nuancée. Même si Brissot revendique une profonde démarcation vis-à-vis de son prédécesseur, son récit dans les faits ne s'en éloigne pas tant. Il semblerait même qu'il se place davantage dans la continuité de Chastellux qu'en rupture avec ses principes et idéaux. A propos de la question des esclaves africains, il peut sembler à première vue que le discours de Brissot soit plus compatissant : là où il milite corps et âme pour l'abolition de l'esclavage[36], Chastellux de son côté s'interroge sur leur appartenance même à l'espèce humaine[37]. Pourtant, dans les faits, les solutions envisagées par l'un et par l'autre ne divergent pas tant : tous deux préconisent de renvoyer les Africains chez eux (désignés systématiquement par « nègres » dans le récit), quitte peut-être à ne garder que les femmes[38]...En ce sens, on ne peut pas affirmer, comme l'a fait Nicole Aronson, que Chastellux et Brissot soient réellement en désaccord concernant la question de l'esclavage[39]. La différence notable est que Brissot affiche de façon beaucoup plus explicite son engagement, quitte à ce que la démonstration tourne à l'exagération, voire au ridicule. Comme dans les écrits de l'abbé Raynal, les aspirations anti-esclavagistes se heurtent aux intérêts coloniaux, ce qui produit un discours au final assez ambigu[40].

Ainsi, on peut voir que le climat révolutionnaire éveille un engagement croissant chez nos voyageurs, qui atteint des sommets dans l'ouvrage de Brissot. Le récit du voyage, ainsi paralysé par des questions d'ordre philosophique, se préoccupe moins de l'expérience concrète que de ses implications abstraites.

[36] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome II, p. 28
[37] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome II, p. 147
[38] *Ibid.*, tome II, p. 149, et Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 246
[39] Nicole Aronson, « Chastellux et Brissot: deux images de l'Amérique au dix-huitième siècle », *The French Review,* Vol. 49, No. 6, Bicentennial Issue: Historical and Literary Relations between France and the United States, 1976, p. 965
[40] Michèle Duchet, *op. cit.,* p. 136

C. Le discours sur l'Autre ou le prétexte pour parler de soi

Pourtant, ce ne sont pas les préoccupations philosophiques à elles seules qui éloignent le voyageur du récit sur l'Amérique. Si le voyage est l'occasion de parler de *tout*, il offre aussi l'opportunité de parler de soi, parfois de façon pas du tout dissimulée. Lorsqu'il s'agit notamment de parler d'affaires domestiques ou de montrer sa supériorité vis-à-vis de l'Autre, le discours n'hésite pas à revenir à des considérations très concrètes.

1. Les affaires domestiques françaises au cœur du discours sur l'Amérique

Il est frappant de voir à quel point les affaires domestiques françaises peuvent prendre le pas sur le récit du voyage lui-même dans certains cas. Le voyage est alors davantage l'occasion de parler de soi que de l'Autre. C'est un aspect que l'on voit particulièrement dans le récit de Bossu, qui interrompt le récit de son expérience pour réfléchir sur certains sujets propres aux affaires domestiques françaises. A plusieurs reprises, il donne son avis sur des mesures politiques et économiques de son pays : il suggère la création d'un lieu de repos pour les anciens soldats de la marine, qui sont hors d'état de servir, au château de Chambord [41]; plus loin dans le récit, il expose son « projet pour l'amidon », qui permettrait d'améliorer la production de céréales, non pas en Amérique, mais en France[42]. Bossu profite donc du récit de son voyage pour aborder des sujets qui concernent surtout sa propre société. Des cinq voyageurs, il est le seul cependant à accorder tant de place aux affaires domestiques. Lorsque les autres font référence explicitement à la France, ou à l'Ancien Monde dans son ensemble, c'est surtout pour montrer la supériorité du lieu d'où ils viennent, par rapport au lieu où ils se trouvent. Le récit du voyage en Amérique devient alors l'occasion de faire un bilan des forces et des faiblesses du Vieux Continent, face au Nouveau en plein développement.

[41] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 37
[42] *Ibid.*, p. 122

2. L'Autre est-il mauvais, ou suis-je seulement meilleur que lui ?

Si l'on considère le domaine de la médecine, on constate que les voyageurs français sont convaincus de la supériorité de leurs pratiques sur celles des Autres : « Ils devoient en cela imiter les hommes blancs, plus éclairés que les rouges, qui n'ont pas l'*écorce parlante* pour s'instruire sur l'art de la Médecine »[43]. Bossu affirme alors la supériorité de la théorie des humeurs, très répandue en Europe, à la médecine indienne basée sur des remèdes végétaux[44]. De la même manière, mais à propos des colons américains, Brissot souligne à quel point la médecine du Nouveau Continent est à peine développée comparée à celle de l'Ancien : « tous ces faits doivent rappeler les commencemens de l'art de guérir parmi nous »[45]. Il faut noter cependant que cette remarque contredit les critiques que Brissot a formulé plus tôt dans son récit, reprochant à la médecine américaine de trop s'inscrire dans la tradition britannique, notamment pour le choix de remèdes violents,[46] ou encore pour le refus ou la honte qu'ont les Américains à recourir à des médicaments[47].

On retrouve néanmoins l'idée que le Nouveau Monde est en retard par rapport à l'Ancien à de nombreuses reprises (et pas seulement à propos des Indiens). Chastellux, pourtant très élogieux à l'égard des colons américains dans l'ensemble de son récit, estime qu'ils sont encore « dans l'enfance »[48]. Dans la description qu'il en fait, les Américains sont caractérisés par leur ambition mais aussi leur impulsivité, et leur manque d'expérience : « peu instruits dans l'art des fortifications, & toujours portés à entreprendre des ouvrages au-dessus de leurs forces »[49]. C'est un trait que l'on retrouve également chez Robin, qui souligne à quel point il est aisé de duper des hommes aussi crédules : « La simplicité des Américains, leur peu d'expérience rendirent ces supercheries faciles »[50]. De tous les voyageurs, Bossu est celui qui s'amuse le plus de la crédulité des Américains. A plusieurs reprises dans son récit, il montre combien il peut facilement manipuler voire tromper les Indiens, en leur offrant de l'alcool notamment[51]. C'est un aspect que l'on retrouve

[43] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 173
[44] *Ibid.*, p. 180
[45] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome II, p. 138
[46] *Ibid*., p. 138
[47] *Ibid*., p. 277
[48] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 214
[49] *Ibid.,* p. 223
[50] Charles César Robin, *op. cit.,* p. 25
[51] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 170

également dans les récits de compilation, sous la plume de La Porte notamment à propos des peuples du Missouri[52].

Plus matures, plus raisonnés et bien plus expérimentés : voilà comment se perçoivent nos voyageurs face à des peuples qui leur paraissent tellement moins avancés qu'eux. Mais ce sentiment de supériorité ne se borne pas seulement à la dimension intellectuelle. Le voyageur français n'hésite pas à souligner la supériorité de sa culture, de façon plus ou moins explicite : Robin souligne volontiers que les Américains ne connaissent rien à l'étiquette[53]; Chastellux vante la supériorité des Français dans l'art de la conversation et de la danse[54]; Brissot juge inégalables les édifices européens, surtout comparés à ceux d'Amérique[55]. Concernant le développement des sciences et des arts, leur discours est cependant mitigé. Par endroit, il affirment la supériorité absolue de l'Ancien Monde dans ces domaines : Robin souligne que les villes d'Amérique ne sont pas propices à la créativité et à l'exercice de l'imagination[56] ; Brissot estime que le goût trop prononcé pour le commerce paralyse le développement scientifique[57] ; Bossu, comme nous avons pu le voir, dénigre les pratiques médicales des Indiens, et souligne leur ignorance dans le champs anatomique[58]. Chastellux fait même une remarque très générale, qui montre que pour lui, la balance penche encore du côté de l'Ancien Monde : « l'étendue de leur pays & la variété des sites leur donnent sur ce point un grand avantage sur nous, qui, d'ailleurs, en avons tant sur eux »[59]. Il suggère ainsi que les conditions géographiques favorables du Nouveau Monde ne constituent pas des avantages suffisants pour faire des Américains ne serait-ce que l'égal des Français. Pourtant, il semble qu'à certains endroits, le sentiment de supériorité du voyageur disparaisse derrière la volonté de saluer le développement des sciences et des arts en Amérique. Cela se manifeste chez Bossu par la volonté de voir chez les Indiens de véritables aptitudes à la poésie. Il veut montrer que ces peuples, comme les Européens, sont sensibles à l'art des mots, et peuvent même rivaliser avec les auteurs antiques : « En effet, si leurs chansons de mort ont tout le sublimes des héros d'Homère, leurs naïves élégies sont dignes du pinceau du tendre & délicat Ovide »[60]. Quoique surprenante que puisse être cette remarque, elle vise à réhabiliter la culture des Indiens, et

[52] Joseph de La Porte, *op. cit.,* tome X, p. 90-91
[53] Charles César Robin, *op. cit.,* p. 89
[54] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 389 et tome II, p. 197
[55] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 355
[56] Charles César Robin, *op. cit.,* p. 206
[57] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 136
[58] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 175
[59] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome II, p. 42
[60] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 272

des Américains en général qui sont réputés pour leur retard dans les sciences et les arts. A propos de l'université de Cambridge, Robin souligne la qualité de l'enseignement dispensé[61], et Chastellux suggère même que les universités américaines sont aussi bien, sinon meilleures, que celles d'Europe : « Je répéterai ici ce que j'ai dit ailleurs, c'est que, si on comparoit nos universités, & en général nos études, avec celles des Américains, il ne seroit pas de notre intérêt de faire décider laquelle des deux nations doit être considérée comme un peuple enfant »[62].

La coexistence de propos aussi contradictoires n'est cependant pas surprenante, puisqu'elle reflète des tendances elles-mêmes opposées : la volonté d'une part d'affirmer la supériorité de l'Ancien Monde sur le Nouveau, et d'autre part, celle de prendre position vis-à-vis des thèses sur la dégénérescence américaine, que nous verrons plus en détail dans le chapitre six. Les voyageurs essayent de résister à la tendance ethnocentrique, qui consiste à toujours replacer sa propre société et ses valeurs au centre de la réflexion, et de les ériger en référence[63]. L'ethnocentrisme était déjà très critiqué par les hommes du XVIIIe siècle, notamment Fontenelle, Montesquieu et Helvétius, qui avaient bien senti que les jugements portés par une nation sur une autre en disait plus sur les auteurs du discours, que sur leur objet[64].

Ainsi, qu'il soit érigé comme modèle ou contre-modèle, l'Américain est utilisé dans le récit comme une référence, à partir de laquelle le voyageur prend position. Tantôt idéalisé, tantôt critiqué, l'Américain ne tient pas toujours le devant de la scène. On a vu qu'il pouvait être parfois relégué au second plan, au profit d'une réflexion sur l'homme en général, voire du Français en particulier. Nous allons maintenant voir comment ces préoccupations transparaissent dans le récit du voyageur, à travers le discours qu'il tient sur les mœurs et usages socio-culturels.

[61] Charles César Robin, *op. cit.,* p. 24
[62] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome II, p. 216-217
[63] Tzvetan Todorov, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989, p. 19
[64] *Ibid*., p. 28

Chapitre 5 – Une réflexion sur les mœurs et usages socio-culturels américains qui en dit beaucoup sur les traditions et conceptions du Vieux Continent

En effet, le récit de voyage ne se borne pas à faire le bilan des atouts et faiblesses de l'Amérique. La plupart du temps, le discours est construit de sorte à souligner la différence ou la nouveauté. Tout ce qui n'est pas familier au voyageur est mis en avant, sans forcément que soit formulé un véritable jugement de valeur. Le voyageur effectue sans cesse des comparaisons implicites, et probablement inconscientes, avec ce qui pour lui constitue la norme. Il s'agit de voir en quoi celles-ci nous renseignent autant sur l'Amérique de la seconde moitié du XVIIIe siècle, que sur la France.

Le voyage offre à un individu la possibilité de mieux connaître l'Autre, bien qu'il ne s'agisse jamais d'un but en soi. En effet, le voyage est perçu comme un enseignement philosophique, « qui lui apprend [à l'homme] sans cesse ce qu'il est pour les autres, et ce que les autres sont pour lui »[65]. La Harpe indique à son lecteur dès la préface que l'ouvrage propose autant une réflexion sur l'Autre que sur soi-même. Comme le souligne Tzvetan Todorov, le voyage est l'occasion de « connaître le non-moi pour comprendre le moi »[66]. En faisant la description de l'Autre, le voyageur décrit et définit sa propre société. Si l'on suit ses observations sur certains thèmes, tels que l'alimentation, les femmes, et les usages de façon générale, on peut voir se dessiner un tableau non seulement de l'Amérique, mais aussi de la France à la fin du XVIIIe siècle.

A. Consommer et se divertir : les usages américains vus par les voyageur français

Il s'agit de voir tout d'abord quel est le regard des voyageurs français sur la façon dont les Américains consomment et se divertissent. Même si les informations sont plus nombreuses sur les colons originaires d'Europe, il est possible malgré tout de prendre en compte les données fournies par Bossu, La Porte et La Harpe sur les tribus indiennes.

[65] Jean François de La Harpe, *op. cit.,* tome I, p. xii
[66] Tzvetan Todorov*, Nous et les autres, op. cit.,* p. 384

1. Dis moi ce que tu manges et je te dirai qui tu es

L'alimentation est un thème omni-présent dans le discours du voyageur. Bien plus qu'un simple élément de la vie quotidienne, c'est un vecteur très important dans les interactions humaines. A travers les codes, usages, et traditions alimentaires, c'est tout un pan de la vie socio-culturelle américaine que l'on peut appréhender. « Si je cite quelquefois les dîners et les déjeûners, ce n'est pas un souvenir gourmand ; mais c'est pour peindre, d'un côté, la manière de vivre du pays, et de l'Autre, pour donner le prix des denrées, tant exagéré par M. Chastellux »[67]. Brissot dans cette remarque cherche non seulement à justifier ses propos, mais à montrer tout l'intérêt que présente l'analyse des comportements alimentaires.

L'étonnement des voyageurs face à certains produits, ou face aux contenus des repas, est révélateur de ce qui est connu ou courant en France, et de ce qui ne l'est pas. L'expérience gastronomique est cependant très différente, selon si le voyageur se nourrit des vivres qu'il transporte ou s'il se restaure sur place ; elle varie encore plus selon la culture des peuples rencontrés : les Européens ont moins en commun avec les traditions alimentaires des Indiens que celles des colons américains. Alors que Chastellux est souvent très satisfait de la nourriture qui lui est proposée, Chappe d'Auteroche semble beaucoup moins enthousiaste, et affiche son dégoût pour la cuisine indienne[68]. Il faut dire qu'il est le seul de nos cinq voyageurs à devoir emporter des provisions, comme il traverse des espaces non habités entre Mexico et San-Joseph. Chastellux au contraire se réjouit de la nouveauté, et semble notamment apprécier les galettes que les Américains confectionnent eux-même en substitution du pain[69]. D'une manière générale, il est très prolixe sur tout ce qui concerne l'alimentation. Bossu, au contraire, est plus discret à ce sujet, n'évoquant que rapidement les mets qui lui sont offerts lors de son retour chez les Akanças, après sept ans d'absence : les femmes lui servent « de la viande de poules d'Inde sauvages, des filets de chevreuil en grillades, et des langues d'ours boucannées », accompagné de maïs concassé et de fruits en dessert[70]. Cela suppose non seulement des pratiques de chasse (que Bossu décrit par ailleurs), mais aussi de cueillette et de culture légumière. Les récits de compilation attestent en effet de la culture de légumes et de céréales par les Indiens, même

[67] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 158
[68] Jean Chappe d'Auteroche, *Voyage en Californie pour l'observation du passage de Vénus sur le disque du Soleil, le 3 juin 1769, contenant les observations de ce phénomène, et la description historique de la route de l'auteur à travers le Mexique*, Paris, Jombert, 1772, p. 18-19
[69] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 285
[70] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 96

s'ils ne s'attardent pas sur les modes d'alimentation de ces peuples[71]. Brissot quant à lui décrit volontiers les produits des fermes et des potagers des colons, mais son récit est paralysé par l'envie de montrer combien le sol américain est fertile. Une remarque de sa part sur la culture de l'artichaut est cependant intéressante. Après avoir examiné les nombreuses productions de la ferme de M. Dalton, il déclare : « les artichaux y réussissent très bien ; mais on ne les cultive que par curiosité, car on ne les mange pas »[72]. Le fait qu'il n'ajoute rien à ce sujet laisse penser qu'il en ignore lui-même la raison ; peut-être n'a-t-il pas osé demander à son hôte, ou peut-être a-t-il seulement observé que le légume n'était jamais servi à table. Sa remarque suggère en tout cas que la consommation de l'artichaut est courante en France à cette époque. Étant donné la diversité du potager de M. Dalton, nous pourrions imaginer les assiettes de nos voyageurs remplies de mets très variés ; pourtant, il n'en est rien, et les menus ne diffèrent que sensiblement les uns des autres. Comme Chastellux, Brissot décrit des plats souvent très carnés (autant à l'auberge que chez des particuliers), et les différents types de viande sont accompagnés d'alcool (qui varient selon les cas). À Sansburn par exemple, Brissot déjeûne « avec un poulet, du mouton grillé, bière, et un verre de vin de cerise »[73]. A Cambridge également, son repas se compose seulement de viande et de boissons : bœuf, poulets, madère, porter (il s'agit d'un alcool) et café[74]. Il semble que ce soit là le repas type servi à l'homme qui voyage (qui a besoin de reprendre des forces), mais pas forcément le type d'alimentation quotidienne. Robin est sûrement plus près de la réalité quand il rapporte que les Américains consomment surtout « des légumes, du maïs, du laitage »[75].

Lorsque Chastellux décrit les repas qui lui sont offerts au petit déjeuner, composés de tranches de bœufs grillées accompagnées de thé au lait, il est à se demander si un tel menu était vraiment susceptible de satisfaire les papilles d'un voyageur français. Chastellux exprime en effet le décalage avec les traditions culinaires françaises, mais semble malgré tout apprécier la différence : « Les Européens ne trouveroient pas une convenance bien sensible entre cet aliment & cette boisson ; mais je puis assurer que tout cela faisoit un déjeûner très confortable »[76]. Si Chastellux s'accommode des menus, il semble en revanche moins enthousiaste quant aux horaires auxquels sont pris les repas. Il souligne à quel point le dîner se déroule tardivement à Philadelphie : « comme à Londres, on ne dîne qu'à cinq

[71] Joseph de La Porte, *op. cit.*, tome X, p. 39 et Jean François de La Harpe, *op. cit.*, tome XIV, p. 93
[72] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome II, p. 319
[73] *Ibid*., tome II, p. 324
[74] *Ibid*., tome II, p. 326
[75] Charles César Robin, *op. cit.,*p. 39
[76] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 82

heures, & souvent à six »[77]. Pour tenir jusqu'à l'heure de ce repas, les Américains déjeunent plus copieusement le matin, avec comme nous avons pu le voir, de la viande accompagnée de thé mais aussi de café[78]. Plus loin dans le récit, Chastellux précise que les habitants de Boston prennent le repas de midi bien moins tard[79]. On voit également lorsqu'il se rend à Ossly que le dîner est servi à deux heures de l'après-midi, c'est à dire plus proche des horaires auxquels il est habitué[80].

Brissot et Chastellux indiquent souvent dans leurs récits les traditions britanniques sous-jacentes dans les pratiques culinaires des colons américains. Brissot souligne que l'on déguste, lors de la promenade du dimanche, les mêmes choses que dans les « parties de campagne » anglaises : du punch chaud et froid avant le dîner ; de la viande (bœuf, mouton ou poisson) accompagnée de légumes et de vins (de provenance européenne, ou du cidre local) ; et enfin, du thé après le repas[81].

Chastellux, quant à lui, avertit son lecteur lorsqu'il estime que les officiers américains prennent un dîner « à l'angloise »[82]. Celui-ci consiste en un plat de viandes et légumes, puis d'un dessert de tartes et puddings. Il semble cependant qu'il ne fasse pas de différence entre un repas à l'anglaise, et un repas à l'américaine : « Le dîner fut servi à l'américaine, ou, si l'on veut, à l'anglaise, c'est-à-dire, composé de deux services, l'un comprenant les entrées, le rôti & les entremêts chauds ; l'autre, les pâtisseries sucrées & les confitures »[83]. S'il fait cette précision, c'est parce que le repas se tient chez le Chevalier de la Luzerne, un officier français, qui aurait pu faire servir un repas « à la françoise », comme c'est le cas un peu plus loin dans le récit[84]. Ce dîner en revanche n'est pas décrit par Chastellux, qui ne ferait pas l'affront à ses lecteurs de décrire en quoi consistent les traditions culinaires françaises. Ce n'est qu'au détour d'une phrase que l'on comprend que la cuisine française pour Chastellux est inégalable, et que le seul fait d'être français rend un cuisinier meilleur qu'un autre[85]. La supériorité de la cuisine française sur les autres n'est affirmée de manière explicite nulle part ailleurs.

L'importance que les voyageurs accordent aux repas qui leur sont servis montre qu'il ne s'agit pas seulement de s'alimenter, mais plutôt de s'initier à des pratiques socio-

[77] *Ibid*., tome I, p. 159
[78] *Ibid.*, tome I, p. 169
[79] *Ibid*., tome II, p. 217
[80] *Ibid*., tome II, p. 16
[81] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 124
[82] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 111
[83] *Ibid.*, tome I, p. 162
[84] *Ibid.*, tome I, p. 190
[85] *Ibid.*, tome I, p. 322

culturelles, qui ne leur sont pas forcément familières. Le fait d'offrir à manger est un acte de bienveillance, autant chez les colons américains que chez les Indiens. Dans le récit de Bossu, c'est par le biais d'un présent alimentaire que les Indiens manifestent la bienvenue à un visiteur, ou témoignent leur reconnaissance en retour d'un service rendu[86]; il s'agit souvent de viande, parce que c'est un produit qui a une valeur ajoutée importante (il faut la chasser, la préparer, et la saler). Chastellux quant à lui montre que l'invitation à un repas est une marque d'honneur, qu'il ne convient pas de refuser sous peine de froisser profondément son hôte. Il explique notamment qu'il doit accepter un second déjeûner dans la même matinée, pour être poli envers le colonel Livingston à qui il était venu rendre visite : « les loix américaines exigeoient que nous fissions un déjeûner : c'étoit le second de la journée ; il consista en beef-flakes, accompagné de thé au lait & de quelques bowls de grog »[87]. En effet, Chastellux exprime à plusieurs reprises dans son récit l'impossibilité de quitter une demeure sans partager un moment autour d'une boisson ou d'un repas, sous peine de manquer d'égard à ses hôtes, qui sont parfois des amis. C'est également une manière pour lui de s'auto-complimenter, en montrant que sa présence est vivement souhaitée par les foyers d'officiers américains[88].

Lorsqu'ils ne parlent pas du contenu de leur assiette et de leurs préférences gustatives, les voyageurs examinent volontiers les significations socio-culturelles des pratiques alimentaires. Pour juger du bon ou du mauvais traitement des esclaves, mais aussi des domestiques et des matelots, Robin et Brissot rapportent comment ils sont nourris. Robin tout d'abord, qui veut montrer que le sort des esclaves en Virginie n'est pas tant à plaindre, souligne que leur alimentation est la même que celle de leurs maîtres[89]. De la même manière, Brissot décrit les bonnes conditions de travail d'une famille allemande employée en tant que domestique par M. François, un cultivateur français. Il souligne non seulement qu'ils ne travaillent que pendant les heures du jour, mais aussi qu'ils sont bien nourris :

> Au déjeuner, thé ou café bien sucré, beurre, crème, pain ou gâteau, soit de bled d'inde, soit de bled sarrazin, qu'ils aiment assez ; à dîner, soupe avec légumes, bon morceau de viande, pommes de terre, choux, beurre ou formage, cidre ou bière ; à souper, beurre, thé ou café, et viande. Dans le temps des ouvrages forts, comme ceux de la moisson, on leur donne du rum [90].

[86] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 115
[87] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 88
[88] *Ibid.,* tome I, p. 130
[89] Charles César Robin, *op. cit.,* p. 112
[90] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 360-361

Les détails que fournit Brissot sont intéressants, parce qu'ils sont révélateurs de la nuance entre la volonté de nourrir les hommes uniquement pour couvrir leurs besoins, et celle d'offrir une alimentation agréable, et adaptée au contexte de travail. En leur accordant des faveurs alimentaires, le cultivateur fait preuve de sa considération envers ses employés. Brissot formule des remarques similaires à propos des matelots qui se trouvent à bord lors de la traversée de l'Atlantique. Il montre qu'ils ont des repas suffisants et adaptés à leurs besoins :

> A dîner ils avoient du boeuf salé, ou du porc, ou du stock-fish, des pommes de terres ; à déjeûner et à souper, du thé, du café, du biscuit, du beurre et du fromage ; quelquefois on leur donnoit de l'eau de vie ou du rum, et ils buvoient constamment d'une petite bière aigre, à laquelle notre capitaine attribuoit leur bonne santé[91].

Brissot veut signifier par là que les navires français auraient intérêt à se soucier davantage de la nourriture de l'équipage, pour avoir des matelots plus en forme, et donc plus performants.

Mais c'est au sein des réceptions organisées par les officiers militaires, aussi bien français que américains, que la nourriture apparaît le plus clairement comme une façon de témoigner sa considération à ses hôtes. Ce sont là néanmoins des pratiques réservées à l'élite : rares sont les Américains qui peuvent se permettre d'offrir de tels festins, surtout à un nombre de convives aussi important. L'image que Chastellux donne des réceptions n'est donc représentative que du mode de vie de l'élite américaine. Lors de ses séjours dans les grandes villes, ou lorsque les intempéries le retiennent à l'intérieur, Chastellux donne l'impression que son activité principale se résume à s'attabler. C'est en tout cas ce qu'il suggère avec humour, à l'occasion de son passage auprès de la famille Nelson :

> Un excellent déjeûner à neuf heure du matin, un grand dîner à deux heures, le thé & le punch dans l'après-midi, & un petit souper de fort bonne mine, faisoient une heureuse division de la journée, pour ceux dont l'estomac pouvoit s'y prêter[92].

Cette petite note d'ironie suggère que le ventre de Chastellux ne pouvait pas en ingérer autant. A plusieurs reprises, il accepte également des invitations à manger alors qu'il n'a pas faim. Il s'agit alors moins de se restaurer que de partager un moment de convivialité. Chez M. Brick notamment, les convives prennent le dîner, partagent le thé puis sont invités à souper seulement quatre heure après ; Chastellux s'indigne du fait que son appétit ne soit

[91] *Ibid*., tome I, p. 94
[92] *Ibid.*, tome II, p. 17

pas revenu : « On imagine aisément que nous n'y touchâmes gueres »[93]. Il note cependant que les Américains sont disposés à manger en moins grande quantités, mais à tout moment : « en général ils mangent moins que nous dans un repas, mais ils mangent aussi souvent qu'on veut, méthode que je crois très mauvaise »[94]. Il semblerait d'ailleurs que le regard français sur les usages culinaires américains soit resté le même jusqu'à aujourd'hui ! Si les Américains déploient tant d'effort pour garnir la table sur le plan qualitatif autant que sur le plan quantitatif, c'est parce qu'ils veulent montrer à leurs hôtes la haute considération dans laquelle ils les tiennent. C'est dans cette perspective que l'aubergiste d'origine italienne, chez qui Chastellux s'arrête, lui apporte beaucoup trop à manger lors du repas, en plus de le servir dans la bonne humeur. Voici la remarque que fait Chastellux à propos de ce M. Formicalo : « il avoit seulement une grande idée de la manière dont il falloit traiter les Officiers-Généraux françois »[95]. Ainsi, Chastellux interprète le déploiement de tant d'efforts comme une marque d'honneur due à son rang, même s'il redoute que l'aubergiste augmente en conséquence le prix de la note.

Alors que Chastellux se réjouit d'une telle profusion de nourriture, Brissot au contraire apprécie la simplicité des repas qu'il partage avec les Quakers. Il s'agit toujours pour lui de montrer la constance, la retenue et la modestie des membres de cette secte. Il les félicite de préférer une alimentation régulière, plutôt que d'organiser des festins de façon occasionnelle. Pourtant, là où Brissot voit absence de luxe et extrême simplicité, on peut remarquer une certaine profusion alimentaire : un « repas simple » chez les Quakers comporte tout de même un premier plat de viande et de légumes, puis un autre de dessert et de fromages, le tout accompagné d'alcool (cidre, bière, et vin)[96]. Quoiqu'il en soit, la nourriture prend une signification tout à fait différente, selon si elle est consommée avec modération ou non.

2. Boire et fumer : des moments de convivialité et de sociabilité

Nous pourrions dire qu'il en est de même avec les boissons proposées à nos voyageurs, mais ce ne serait pas tout à fait exacte ; la boisson la plus évoquée dans les récits de nos voyageurs n'est d'ailleurs pas alcoolisée : il s'agit du thé. Servi à différents

[93] *Ibid.,* tome II, p. 199
[94] *Ibid*., tome II, p. 199
[95] *Ibid*., tome II, p. 121
[96] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome II, p. 178

moments de la journée, toujours en bonne compagnie, la pause autour du thé est une véritable institution en Amérique. Les voyageurs semblent s'en étonner d'autant plus que la boisson en elle-même ne réjouit pas leurs papilles : « l'usage de cette boisson insipide fait tout leur plaisir ; il n'y a pas un habitant qui ne le prenne dans des porcelaines ; la plus grande marque d'honnêteté est d'en offrir »[97]. Cette remarque assez détachée de Robin laisse penser qu'il n'a pas eu l'occasion d'en partager lui-même avec les habitants du pays. Chastellux, qui est amené plus que tous les autres voyageurs à en consommer, ne fait pas de commentaires sur le thé lui-même, ce qui ne permet pas de savoir s'il le trouve à son goût ou non. Ce qui l'intéresse bien plus, ce sont les discussions qui prennent place à ce moment, et la réunion de femmes aussi bien que d'hommes. L'heure du thé est un moment privilégié de socialisation, qui fait véritablement partie de la culture américaine. L'usage ne se réduit pas à l'élite seulement, puisque qu'il est répandu même loin des grandes villes, dans les auberges et chez les Américains de condition moyenne. Chastellux souligne qu'il se prête à la dégustation « selon l'usage », pour montrer qu'il se conforme aux traditions du pays[98]. La définition que Brissot propose du thé est elle aussi intéressante, parce qu'elle en rappelle les origines britanniques, et souligne le contexte social dans lequel il s'inscrit : « Le thé forme, comme en Angleterre, la base des principales parties de plaisir de cette ville [New-York]. C'est au thé qu'on invite un étranger »[99]. Il tente d'expliquer un peu plus loin dans son récit pourquoi la boisson apporte autant de réjouissance aux Américains :

> Mais, pourquoi du thé ? Pourquoi de l'eau chaude ? Pourquoi pas plutôt un verre de vin ?_mon ami, le thé est un repas, et un repas compliqué ; il offre diverses jouissances, et un verre de vin n'en offre qu'une bien courte[100].

Il semble que Brissot ne saisisse pas vraiment l'intérêt des Américains pour cette boisson, et emploie le ton de l'évidence pour masquer son incompréhension ! Il précise d'ailleurs à la page suivante qu'il ne peut se résoudre à l'essayer, parce que son organisme, non habitué, ne lui permettrait pas de l'apprécier...Quoi qu'il en soit, le thé en Amérique est une boisson qui accompagne les moments de détente (qui peuvent revenir plusieurs fois dans la journée) et qui signifie la bienvenue à celui à qui il est offert. Les voyageurs ne précisent pas cependant comment il est agrémenté, sauf pour le petit déjeuner où il est mélangé avec du lait ; Robin estime qu'il est consommé avec du sucre[101]. Cette manière de consommer le

[97] Charles César Robin, *op. cit.,* p. 39
[98] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 63
[99] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,*tome I, p. 231
[100] *Ibid*., tome I, p. 302
[101] Charles César Robin, *op. cit.,* p. 19

thé serait alors tout à fait dans la tradition britannique. Quant au type de thé choisi, Brissot souligne la préférence des Américains pour le thé « bohea » (un thé noir de Chine, considéré à l'époque comme l'un des meilleurs) plutôt que pour le thé « verd », le premier étant considéré comme moins mauvais pour les nerfs[102].

Le thé n'est cependant pas la seule boisson dont se désaltèrent les Américains. Les voyageurs mentionnent à quelques reprises la consommation de café, pour accompagner un repas. D'après ce qu'en dit Chastellux, il n'est apporté qu'à la fin des repas, lors des grands réceptions[103], alors qu'il est pris en même temps que le plat lui-même au quotidien[104]. A propos de la manière dont les Américains boivent le café, Brissot fait une remarque assez amusante : « On boit le café très-faible ici ; c'est plutôt une ceinture de café »[105]. A en croire cette remarque, il semblerait que les Américains dès la fin du XVIIIe siècle aient un goût pour le café très dilué, là où les Français le consommaient volontiers plus concentré.

Le thé et le café ne sont cependant pas les seules boissons d'accompagnement dont font mention les voyageurs. L'Amérique des colons, comme celle des Indiens, est réputée pour son importante consommation d'alcool. Il est intéressant de voir comment les boissons alcoolisées peuvent être présentées par les voyageurs, tantôt comme un fléau, tantôt comme un très bon outil de sociabilité. C'est dans le récit de Chastellux qu'est le mieux explicité en quoi le fait d'offrir un verre crée immédiatement du lien social : après avoir renseigné un voyageur, il est courant de partager un verre de vin avec celui-ci[106], et il est naturel d'offrir du vin à ses voisins pour les remercier de leur aide lors de la construction d'une maison[107]. Chastellux recourt là aussi à la formule « c'est l'usage », qui lui permet de souligner ce qui peut lui sembler inhabituel à lui, mais doit être courant dans le pays où il se trouve. Lorsqu'il déclare à propos des voyageurs attablés à l'auberge : « ils avoient déjà, selon l'usage, bu une bonne quantité de grog », il est difficile de savoir à quel usage cela correspond[108]. L'emploi de ce terme passe-partout permet ainsi à Chastellux d'évoquer une tradition, même quand il n'en saisit pas très bien la signification. La tradition du « toast » en revanche est bien connue de Chastellux et Brissot, qui en déplorent l'usage. Il s'agit, lors d'un repas, de l'interpellation d'un convive par un autre, pour boire ensemble un verre de vin[109]. Au premier abord, il n'est pas évident de comprendre ce qui contrarie

[102] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,*tome I, p. 303
[103] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 162-163
[104] *Ibid*., tome II, p. 28-29
[105] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome II p. 131
[106] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 291 et tome II, p. 114
[107] *Ibid*., tome I, p. 45
[108] *Ibid*., tome II, p. 240
[109] *Ibid*., tome I, p. 164

exactement nos voyageurs français dans cette pratique. Brissot parle de ces « toasts si désespérans »[110], et Chastellux emploie les termes de « usage absurde & vraiment barbare », et plus loin d' « attaques générales & particulières »[111]. Chastellux estime que c'est une pratique qui fait désordre, perturbe les conversations, et contraint à boire sur commande (peut-être d'un seul trait ?). Il souligne en tout cas qu'il s'agit d'une vieille tradition, que les Anglais ont laissé tomber depuis longtemps, et que les Américains devraient bien imiter. Il semble que Chastellux ne soit pas un homme que l'ébriété amuse. Il ridiculise et méprise ceux qui perdent le contrôle d'eux-même à cause de l'alcool. C'est le cas notamment des Indiens de la tribu des Mohawks qu'il a l'occasion de rencontrer, et qui, selon lui, sont à tel point corrompus par l'alcool qu'ils y dépensent tous leurs revenus[112]. Robin est le seul voyageur à faire état de « la grande consommation des Américains pour le rum » en parlant des colons ; il fait cette remarque dans le cadre d'une réflexion sur les enjeux commerciaux que cette consommation d'alcool implique[113]. En dehors de cette remarque, tout ce qui fait allusion à une consommation importante, ou à des excès d'alcool chez les Américains, concerne seulement les Indiens. Bossu, qui fait état dans son récit des méfaits de l'alcool, souligne que la taffia (une liqueur très forte à base de sucre) est l'objet de consommations immodérées, autant chez les Indiens que chez les Français. Cette remarque a au moins le mérite de rappeler que les hommes du Nouveau Monde comme ceux de l'Ancien sont assez peu raisonnables face à ces boissons alcoolisées. L'idée que ce sont les Européens qui ont corrompus les Indiens en apportant de l'alcool est cependant assez repandue, et on la retrouve dans le récit de La Harpe[114].

A la consommation de boissons et de mets variés s'ajoute celle du tabac. Il semble qu'elle ne soit cependant pas aussi courante que celle de l'alcool : elle apparait très peu dans le récit des voyageurs. Bossu évoque bien sûr le partage du calumet de la paix lors de son séjour dans la tribu des Akanças[115]. Plus qu'un moment de sociabilité, c'est un rituel solennel, qui n'est pratiqué qu'à certaines occasions (guerre, paix, chasse, accueil d'étrangers). C'est donc une marque d'honneur qui lui est faite. Fumer la pipe ou le cigare est en revanche une activité plus anodine chez les colons américains, dans la mesure où elle n'a pas de signification symbolique aussi forte. M. Tracy propose à Chastellux et ses deux aides de camps de fumer la pipe. Chastellux ne précise pas si il accepte l'offre, mais il

[110] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 248
[111] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 163-164
[112] *Ibid*., tome I, p. 338
[113] Charles César Robin, *op. cit.,* p. 19
[114] Jean François de La Harpe, *op. cit.,* tome XIV, p. 565
[115] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 94 et p. 220

souligne que M. de Taleyrand et M. de Montesquieu sont malades, alors que lui n'a rien perdu de ses aptitudes à la discussion[116]. Il s'agit sûrement pour le voyageur de démontrer les méfaits de ce tabac, qui empêche l'homme de raison de disposer de toutes ses facultés. Il n'en condamne pourtant pas la pratique, et semble se réjouir de pouvoir une fois encore être invité à partager les modes de vie américains, comme en témoigne la formule : « suivant l'usage du pays ». Brissot, quant à lui, propose à son lecteur une description assez détaillée de ce qu'est un cigare, ce qui suggère qu'il n'est pas forcément très répandu en France : « ce sont des feuilles d'un tabac odoriférant, de la longueur de six pouces, qu'on fume sans l'aide d'aucun instrument »[117]. Brissot reconnaît que c'est un usage qui déplait aux Français (pour l'odeur, et pour son inutilité !) mais invite à en considérer les avantages : fumer le cigare stimule la réflexion silencieuse. Que ce soit avec un calumet, une pipe ou un cigare, la consommation de tabac accompagne des moments de sociabilité, où les hommes se retrouvent pour discuter.

3. De l'art de la conversation à celui du divertissement : les loisirs des Américains

Les récits de Chastellux et de Brissot permettent de voir que la discussion est loin d'être une activité anodine. Chastellux ne manque jamais de souligner lorsqu'elle est « libre » et « agréable »[118]; à de très nombreuses reprises dans son récit, il se réjouit de l'intérêt et de la pertinence des échanges avec les Américains. A la fin du XVIIIe siècle en effet, l'art de la conversation est à la fois un plaisir, et une façon de s'engager. Roger Chartier a mis en évidence l'émergence d'une « nouvelle culture politique », qui se traduit par l'émergence d'instances de sociabilité où les hommes sont invités à s'exprimer librement, tenus seulement par la raison[119]. Ces instances, qui sont très nombreuses en France à la veille de la révolution, ne sont pas encore très développées en Amérique. Chastellux et Brissot saluent cependant les initiatives, et manifestent un vif enthousiasme quant à leur développement dans les grandes villes[120]. Ils se rendent tous les deux au « club » de Boston, qui, à la description, semble fonctionner à la manière d'un salon : les membres se retrouvent tous les mardis chez un d'entre eux, pour jouer, converser, lire, et

[116] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome II, p. 188
[117] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,*tome II, p. 228
[118] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* p. 113-114
[119] Roger Chartier, *Les origines culturelles de la Révolution française*, Editions du Seuil, 2000 p. 220
[120] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 251-252

partager un repas[121]. Brissot précise que le lieu de rendez-vous était auparavant la taverne, mais que les membres du club ont préféré changer pour dépenser moins d'argent en boisson[122]. Brissot fréquente également la société des noirs de Philadelphie, et montre les efforts qu'elle déploie pour faire valoir ses idées sur la scène politique (notamment à l'occasion de la rédaction de la convention fédérale)[123]. Il regrette par ailleurs l'absence de café, même si le nom est donné à un lieu consacré, selon lui, essentiellement au négoce : « sert de rendez-vous et de bourse aux négociants »[124]. Brissot suggère ainsi qu'il n'existe pas en Amérique de café comme en France, où on se retrouve pour parler des affaires du temps, et où l'on ose parler de politique. Chastellux au contraire semble se réjouir du fait que l'auberge de M. Robinson à Salem serve de « club de négociant ». Il souligne qu'une organisation comme celle-là est « telle qu'on pourroit la désirer en Europe », parce qu'elle permet aux gens de se réunir et d'échanger[125]. A travers les commentaires de ces voyageurs, nous pouvons mesurer l'importance que ces lieux de sociabilité ont pris en France au siècle des Lumières, mais aussi la variété de leurs activités.

Lors de son passage à Ossly chez les Nelson, Chastellux regrette que les activités d'intérieur, un jour de mauvais temps, soient limitées à la conversation et au repas. « La musique, le dessin, la lecture publique, l'ouvrage des femmes, sont des ressources inconnues en Amérique ; mais il faut espérer qu'elle ne tardera pas à les acquérir »[126]. La musique en revanche n'est pas si méconnue des Américains, puisque Chastellux évoque à quelques reprises sa pratique par des filles de bonne famille, chez Mme Shippen tout d'abord (à Philadelphie) puis chez Mme Spencer (à Petersburg)[127]. Brissot souligne quant à lui le développement à Boston d'une éducation à la musique chez les jeunes filles, qui n'existait pas jusque là[128]. Il en profite pour rappeler que les femmes ne doivent cependant pas se détourner de leurs devoirs au sein du foyer. « Fasse le Ciel que les Bostoniennes n'aient pas, comme nos Françoises, la maladie de la perfection dans la musique ! On ne l'acquiert qu'aux dépens des vertus domestiques »[129]. Cette remarque de Brissot révèle moins le goût démesuré des Françaises pour la musique, que la vision très conservatrice de Brissot sur le rôle de la femme au foyer.

[121] *Ibid*., tome I, p. 220
[122] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 124
[123] *Ibid*., tome II, p. 55
[124] *Ibid*., tome I, p. 124
[125] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome II, p. 194
[126] *Ibid.,* tome II, p. 17-18
[127] *Ibid*., tome I, p. 251, et tome II, p. 117
[128] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 112
[129] *Ibid*., tome I, p. 113

Brissot déplore par ailleurs l'absence de spectacles à Boston, même s'il est optimiste quant à leur prochain développement[130]. Il regrette que les hommes s'adonnent à la place à des jeux de cartes, où ils misent de l'argent (même si les sommes ne sont pas très importantes). Lors de son passage à Boston, Chastellux est lui aussi amené à constater le goût des habitants pour les jeux d'argent. Il est notamment initié au whisk[131]. Il souligne que le contexte de la guerre empêche les Bostoniens de miser autant qu'ils aimeraient, et rapporte que les jeux de cartes sont aussi un divertissement courant à Philadelphie, Londres, Bath, et Spa ; ce sont des villes où les gens aiment également danser pour leurs loisirs[132]. Lors de son séjour à Philadelphie, Chastellux a notamment l'occasion de se rendre au bal organisé chez le Chevalier de la Luzerne. Il décrit alors en quoi consistent les usages américains lors de telles occasions : chaque femme a un partenaire, dont elle ne change pas de toute la soirée, même s'il arrive qu'une femme puisse faire le choix d'un autre homme au cours de la soirée, ou accepte une invitation[133]. Chastellux souligne que les plus belles danseuses sont attribuées aux étrangers, suggérant que les Américains cherchent à séduire les visiteurs en leur présentant leurs plus jolies femmes. Plus loin dans le récit, il compare le bal de Philadelphie à celui de Boston, organisé par le Docteur Cooper[134]. Il souligne que les femmes y sont moins belles, mais que la décoration, l'organisation et les boissons sont meilleures. Malgré sa quasi obsession pour les femmes et leurs attraits, Chastellux parvient donc à donner un avis relativement critique de la vie en société dans les grandes villes américaines de la fin du XVIIIe siècle. A contrario, Bossu, qui évoque un bal donné au fort de Chartres en 1756, propose un récit tout à fait romancé de la rencontre entre un Indien illinois envoyé en pour-parler, et d'une jeune fille[135]. Bossu raconte comment le dénommé Rutel-Attikaloubémingo, pour la séduire, lui compose un poème ; il va jusqu'à rapporter une traduction de ce prétendu poème, qui est une ode à la poitrine de cette dénommée Manon[136]. A défaut d'être véridique, c'est un passage qui a le mérite d'être très divertissant.

En dehors des bals et des grandes réceptions, la façon dont les Américains occupent leur temps de loisir ne satisfait pas vraiment les voyageurs français. Chastellux comme Brissot regrettent que la promenade ne soit pas tellement au goût des Américains[137]. Les

[130] *Ibid*., tome I, p. 122-123
[131] *Ibid*., tome II, p. 223
[132] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 267
[133] *Ibid*., tome I, p. 238
[134] *Ibid*., tome II, p. 196
[135] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 272
[136] *Ibid*., p. 275-276
[137] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome II, p. 131

soirs de semaine, les gens ont pour usage de venir s'assoir en famille sur les bancs placés en face de leurs maisons, et de regarder les gens qui circulent[138]. Brissot estime que c'est un passe-temps d'autant plus regrettable qu'il est mauvais pour la santé, comme il lui semble que la qualité de l'air se dégrade à la tombée du jour. Cette idée n'est cependant pas une invention de Brissot ; il la tient en fait du docteur Rush, avec il s'entretient lors de son passage à Philadelphie sur la mauvaise qualité de l'air nocturne[139].

Les combats de coqs et courses de chevaux sont également des activités très prisées des colons américains, que nos deux voyageurs condamnent vivement. Chastellux ne mâche pas ses mots à propos de l'enthousiasme des habitants de Virginie pour ces combats : « Je ne sais pas ce qu'il faut le plus admirer, de l'insipidité d'un pareil spectacle, ou de l'intérêt stupide qu'on y prend »[140]. De la même manière, Brissot déplore le goût des Virginiens pour les courses de chevaux, elles aussi issues de la tradition britannique ; il estime cependant que c'est un usage qui est en train de passer[141]. Un dernier bémol à propos de la manière dont s'amusent les Américains concerne le nouvel an : Chastellux est assez désagréablement surpris d'être réveillé par des coups de feux et des cris de « New Year » dans la rue : « J'avoue que cette manière de la fêter [la nouvelle année] ne me plut pas infiniment »[142]. Il se moque de l'état d'ébriété des gens qu'il croise le lendemain dans les rues d'Albany, même s'il remarque avec humour qu'ils sont malgré tout plus habiles que lui pour marcher sur le verglas[143]. Chastellux décrit par ailleurs les usages associés au premier de l'an : « les jeunes gens, les valets, les nègres même », c'est-à-dire, les couches les plus basses de la société, se rendent dans les tavernes et les maisons pour demander à boire et souhaiter la bonne année[144].

En matière d'amusement, les voyageurs sont donc curieux de savoir quels sont usages des Américains, mais convaincus qu'il s'agit d'un domaine où les Français sont imbattables. Brissot lui-même, qui prône par ailleurs la réserve et la contenance, déclare : « si je désirois vivre en société, ce seroit avec des quakers ; si je voulois m'amuser, ce seroit avec mes compatriotes »[145]. Les Américains, selon nos voyageurs, savent bien vivre, mais ne savent pas s'amuser aussi bien qu'en France, ou du moins, pas encore.

---

[138] *Ibid.,* tome II, p. 77
[139] *Ibid*., tome II, p. 126
[140] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* p. 25-26
[141] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome II, p. 276
[142] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* p. 373
[143] *Ibid*., p. 375
[144] *Ibid*., p. 374
[145] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome II, p. 169-170

Le voyageur est donc amené dans son observation à s'intéresser aux gestes quotidiens et aux usages socio-culturels. Mais l'observation ne s'arrête pas là. Les voyageurs de terrain et de cabinet expriment de façon unanime la volonté de faire le tableau des mœurs, c'est à dire de s'intéresser à « la manière bonne ou mauvaise dont vit une personne », ou à sa façon d'agir, selon la définition qu'en donne le Grand Dictionnaire de Pierre Richelet à cette époque[146].

B. « Caractère, Usages, Religion et Mœurs des Habitans de l'Amérique Septentrionale »[147]

Si les voyageurs français s'accordent volontiers en ce qui concerne la pauvreté du divertissement chez les Américains, ils diffèrent en revanche dans la façon de parler des femmes.

1. Vision de la société américaine à travers le discours sur les femmes

Au sein même d'un récit, le ton varie lorsqu'il s'agit de parler du caractère, de la beauté, et des comportement féminins en général. Les remarques formulées sur les femmes et leur rôle au sein du foyer ou de la société, permettent de voir quels sont les critères de jugement de ces voyageurs. A travers la critique ou l'exaltation des mœurs américaines, ils expriment ce qui pour eux constitue la norme.

Dans le tableau que les voyageurs font des instances de sociabilité américaines, les femmes ne sont pas exclues, et se joignent la plupart du temps aux conversations. Elles doivent s'absenter cependant à certains moments afin de laisser les hommes entre eux. Lors des repas réunissant plusieurs convives, Brissot et Chastellux rapportent que les femmes ne participent qu'à la première partie, puis se retirent lorsque les hommes se retrouvent entre eux pour trinquer[148]. Des deux voyageurs, Brissot est assurément celui qui a la vision la plus conservatrice des relations hommes-femmes. Il trouve normal que les Américaines n'aient pas « d'existence civile », et passent de la domination de leur père à celle de leur

[146] Pierre Richelet et Noël-François de Wailly, *Dictionnaire portatif de la langue française*, extrait du Grand Dictionnaire de Pierre Richet, corrigé et augmenté par de Wailly, Lyon, 1770, p. 463
[147] Il s'agit de l'intitulé du livre IX de La Harpe, tome XIV
[148] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 113-114, et Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 248

mari[149]. Chastellux dans ses propos insiste moins que Brissot sur la soumission de la femme à l'homme, mais considère cependant comme évident son rôle de maîtresse de maison. Pour Chastellux, les principales qualités chez une femme sont le dévouement à la vie domestique et la serviabilité (envers les hommes essentiellement). Il reproche cependant aux Américaines de ne vouloir s'occuper de rien d'autre que des tâches qui leurs sont attribuées : « En effet, les Américaines sont fort peu accoutumées à se donner de la peine, soit de corps ou d'esprit ; & le soin des enfans, et celui de faire le thé & de veiller à la propreté de la maison compose tout leur département »[150]. Il fait cette remarque à l'occasion de son passage à Harrington : l'aubergiste qui lui a été recommandé est absent, et sa femme peu encline à le recevoir avec ses compagnons. Il fait une remarque similaire à l'occasion de son séjour à l'auberge de Moor-House, où il n'y a que des femmes pour l'accueillir : celles-ci rechignent à tuer des animaux pour leur servir de la viande au repas, ce qui agace profondément Chastellux[151]. Ainsi, une femme serait capable d'assurer les besoins de son foyer, mais pas de pourvoir convenablement aux besoins d'un visiteur. Chastellux suggère ainsi que l'homme est indispensable au bon fonctionnement d'une auberge.

Bossu quant à lui choisit de décrire plutôt que d'exprimer un jugement sur de la vie et le partage des activités de couple. Il insiste surtout sur la complémentarité des tâches chez les Akanças : l'homme chasse ou pêche, alors que la femme se charge des enfants, s'occupe des travaux domestiques, et file la laine. Son récit dégage plus une impression de réciprocité, que de supériorité de l'un sur l'autre : « S'ils sont contens l'un de l'autre, ils ne se quittent qu'à la mort »[152]. Cette remarque, plutôt légère, montre que Bossu conçoit tout à fait l'idée de consentement mutuel dans un couple : même une fois le mariage consommé, les époux ont encore leur mot à dire sur leur conjoint. La Harpe insiste lui aussi sur la répartition des tâches chez les Indiens, mais pour souligner surtout combien les hommes sont paresseux : ils délèguent à leurs femmes une part importante du travail (tout ce qui est domestique et agricole) et ne se préoccupent que de chasser, prêcher, et faire la guerre[153]. Les compilateurs insistent donc sur la dimension maternelle de la femme, pour mieux souligner l'immaturité de l'homme. Comme nous le verrons de façon plus approfondie en troisième partie, l'Indien est volontiers infantilisé, non seulement par les voyageurs, mais aussi par les lettrés de l'époque.

[149] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome II, p. 133
[150] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 48
[151] *Ibid.,* tome II, p. 232
[152] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 249
[153] Jean François de La Harpe, *op. cit.,* tome XIV, p. 450

Lorsqu'il s'agit de parler de l'organisation du couple, de l'union conjugale, ou même des convenances pour une fille non mariée, les voyageurs soulignent volontiers l'heureuse simplicité du système américain. Derrière l'éloge de la légèreté américaine, on a ainsi une critique de la rigidité française. Le mariage tout d'abord, est présenté comme un acte simple et banal, autant chez les Indiens que chez les colons américains. Brissot semble apprécier le fait que les filles soient mariées sans dote, ce qui rend moins difficile pour un père la tâche de trouver un époux[154]. La Porte montre également que le mariage, en Caroline, ne nécessite qu'un « juge de paix », c'est-à-dire un homme qui n'a pas forcément d'attribution religieuse[155]. Bossu de la même manière se réjouit de la rapidité et de la simplicité du mariage chez les Attakapas : l'homme s'adresse au père pour demander sa fille, lequel s'assure de ses talents de chasseur et de guerrier, avant de partager avec lui une boisson à base de feuilles ; « & les nouveaux mariés se retirent sans autre cérémonie »[156]. Bossu suggère que l'union entre deux conjoints ne donne pas lieu à un déploiement tel qu'on en voit en Europe. A la superficialité, et au goût pour l'apparence, le voyageur français préfère la simplicité.

Les voyageurs exaltent par ailleurs la liberté dont jouissent les femmes avant le mariage. Chastellux fait état de « l'extrême liberté qui règne dans ce pays-ci entre les personnes de différents sexes, tant qu'elles ne sont pas mariées »[157]. Si l'on en croit son tableau, les jeunes filles peuvent très bien flirter avec un jeune homme (lui prendre les mains, voire l'embrasser) sans pour autant s'engager à l'épouser. Il est fort probable que Chastellux exagère le trait, soulignant la légèreté des mœurs pour justifier les relations de proximité qu'il a pu avoir avec des américaines. Même si sa vision des femmes non mariées est sûrement à nuancer, il semble malgré tout que les relations hommes-femmes soient en effet moins rigides qu'en Europe. De la même manière, les Américains, sous la plume de Brissot, sont dénués de mauvaises intentions : « Vous voyez une jeune fille partir avec son amant dans un cabriolet léger, et le soupçon injurieux ne vient point inquiéter les plaisirs purs de cette partie de campagne »[158]. A la différence de Chastellux, Brissot affirme que ces relations sont innocentes et chastes. Par ailleurs, Brissot se réjouit du fait que les femmes, mariées ou non, et même les plus jeunes, puissent voyager sans homme[159]. On comprend que ce serait quelque chose d'impossible en France, car trop dangereux. Une

[154] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 83
[155] Joseph de La Porte, *op. cit.,* tome IX, p. 376
[156] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 247
[157] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 136-137
[158] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 113
[159] *Ibid*., p. 183-184

américaine peut donc affronter le monde extérieur, s'adresser à des hommes, sans que cela nuise à sa réputation ou à sa sécurité. Même s'il faut également nuancer le tableau trop élogieux de Brissot, il semble y avoir un décalage important entre les exigences en France (où dans l'idéal, une femme non mariée ne doit pas être approchée par un homme autre que son futur époux), et celles d'Amérique. Au vue des remarques de ces voyageurs sur l'amabilité et l'ouverture des jeunes Américaines aux étrangers, on a tout lieu de penser que les Françaises ont été habituées à la méfiance, et à l'arrogance[160]. Le ton change cependant brutalement lorsqu'il s'agit des femmes mariées, ou des femmes quakers dans le récit de Brissot. Chastellux montre qu'on ne rend pas visite à une femme à n'importe quelle heure de la journée: « la matinée est l'heure la plus convenable pour faire des visites »[161], et que l'on privilégie un moment où son mari est présent[162]. Lorsqu'il n'y a pas de mari, ou que celui-ci est absent, ce sont des hommes de l'entourage qui sont sollicités, comme c'est le cas lors du passage de Chastellux à Ossly : « Mais comme en Amérique on ne croit jamais que les femmes suffisent pour faire les honneurs d'une maison, cinq ou six Nelson s'étaient rassemblés pour me recevoir »[163]. Il est probable que Chastellux regrette de ne pas pouvoir rendre visite aux femmes seules, même s'il exprime par la suite l'intérêt qu'il a de discuter avec les hommes de la famille Nelson.

Les femmes sont en effet un élément central dans le discours de Chastellux. Les remarques sur leur manière de se tenir, de parler, de s'habiller, ou de paraître, sont très nombreuses dans les deux volumes de son récit. Son voyage est ponctué de rencontres « agréables », avec des femmes « aimables », qu'il qualifie aussi volontiers de « bien faites ». Lorsqu'il s'agit cependant de vraiment faire l'éloge d'une jolie femme, il préfère suggérer sa beauté en utilisant des adjectifs relatifs à son comportement, à sa bonne tenue, en mettant en avant sa « décence ». Mais si la compagnie d'une femme est agréable malgré son physique, Chastellux ne se prive pas de le dire avec humour. Il déclare à propos de Mme Whipple, une veuve à qui il rend visite : « elle n'est ni jeune ni jolie, mais elle m'a paru avoir de l'esprit & de la gaieté »[164]. Il recourt en effet volontiers à la dérision lorsqu'il ne peut pas distraire son lecteur avec l'image d'une jolie femme. En tant qu'homme de lettres, Chastellux apprécie d'autant plus les femmes qui ont de l'instruction. Il semble donc, dans sa conception, que le fait d'être une femme au foyer ne dispense pas de se cultiver. Il est notamment très enthousiaste de son entretien avec Mme Meredith, qui lui

[160] *Ibid*., p. 184 et François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 15
[161] *Ibid.*, tome I, p. 169
[162] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 190
[163] *Ibid.*, tome II, p. 16
[164] *Ibid.*, tome II, p. 178

« parut très aimable & très instruite » [165]; l'ironie veut que les connaissances de cette femme se portent surtout sur l'histoire de France. Un autre domaine de connaissance aurait sûrement moins suscité l'enthousiasme de Chastellux. Par ailleurs, il profite de parler de Madame Powel pour souligner que, elle exceptée, les Américaines lisent peu[166]. Chastellux se contente la plupart du temps d'évoquer les qualités physiques des dames. Il ne dissimule jamais son enthousiasme lorsqu'il évoque le temps passé avec des jolies femmes, même lorsqu'elles sont encore jeunes. C'est notamment le cas lors de son séjour à Boston, où il se réjouit des « jolies personnes rassemblées », et commente la beauté d'une fille de douze ans, qu'il compare à « un ange », pour souligner sa pureté et son innocence[167]. Même si les gens se marient souvent à vingt ans passés en Amérique, une adolescente de cet âge-là, à la fin du XVIIIe siècle, est moins regardée comme une petite fille que comme une jeune femme. D'une manière générale, Chastellux se plait à souligner les charmes des femmes qui le servent. Parfois, c'est la serveuse plus que le repas qui lui fait dire qu'une auberge est agréable ; c'est le cas notamment lorsqu'il fait escale entre Northfolh et Lebanon, où il commente le souper : « que je trouvai très bon, moins parce que j'avois bon appétit, que parce que j'étois servi par une grande femme de vingt-cinq ans, d'une très belle figure, & d'une taille noble et distinguée »[168]. Souvent, Chastellux se contente de petites allusions assez subtiles, pour montrer qu'une femme lui a plu. Parfois en revanche, il se lance dans une discussion de plusieurs pages ; c'est le cas lors de son passage chez la famille Nelson, où il commente assez longuement la beauté des femmes présentes, mais aussi son incapacité à les faire tomber sous son charme[169] ! A vouloir faire de l'humour, Chastellux en vient parfois à formuler des remarques assez surprenantes, voire déplacées : « Madame White-More se chargea du plaisir des yeux, tandis qu'ils faisoient celui des oreilles », en parlant de ses hôtes qui entamaient un chant[170]. Chastellux procède sûrement ainsi pour distraire avant tout son lecteur, en lui présentant des sujets plus légers. Brissot en revanche semble beaucoup moins amusé par les charmes féminins. Il condamne le plus souvent l'indécence, et la superficialité des femmes :

> Je vis au dîné où je fus invité, sept à huit dames, toutes parées avec des grands chapeaux, des plumes, etc. etc. Je remarquais, avec peine, beaucoup de prétentions dans quelques-unes de ces femmes. L'une jouoit la femme étourdie et vive ; une autre, la femme à sentimens. _ Cette dernière avoit beaucoup de minauderies et de grimaces.

[165] *Ibid.,* tome I, p. 262
[166] *Ibid.,* tome I, p. 173
[167] *Ibid.*, tome II, p. 222
[168] *Ibid.*, tome I, p. 384
[169] *Ibid.,* tome II, p. 18-19
[170] *Ibid., t*ome II p. 221

> Deux d'entr'elles avoient le sein fort découvert. _ Je fus scandalisé de cette indécences dans des républicaines[171].

On se doute que Chastellux aurait fait un tableau fort différent de la scène ! L'idéal féminin de Brissot est dans la simplicité, la constance, et la discrétion, selon le modèle des Quakers[172]. Il rejette donc violemment les façons de paraître de ces Américaines, qui ne diffèrent pas beaucoup de celles de certaines dames de France à la même époque, dans les milieux les plus aisés. Même si Brissot a tendance à être assez critique sur le comportement des femmes en Amérique, il n'est cependant pas toujours négatif. Lors de son passage à l'auberge de madame Aveland, il fait un commentaire digne de ceux de Chastellux : « Deux autres agrémens nous parurent encore plus précieux, et nous firent chérir la maison. La maîtresse avoit un air infiniment gracieux et prévenant, et elle avoit une fille charmante, bien faite, bien élevée, touchant très-bien le *forte*-piano »[173]. En plus des qualités domestiques, ces femmes présentent des qualités morales et intellectuelles, qui plaisent beaucoup à Brissot. Cette remarque est cependant isolée, et Brissot s'attarde assez peu sur les vertus des femmes américaines lorsqu'elles n'appartiennent pas à la secte des Quakers. Il est le seul à ne pas comparer la beauté des américaines à celle des Françaises. Robin au contraire se plait à faire la comparaison entre Américaines et Françaises : « Elles ont moins d'agrémens, moins d'aisance que les Françoises, mais plus de noblesse »[174]. Il est alors difficile de savoir s'il cherche à faire là une réelle distinction, ou seulement un effet de style, pour montrer qu'il a pensé à comparer les femmes de l'Ancien et du Nouveau Monde. Chastellux quant à lui disserte pendant deux pages sur la beauté des Françaises en comparaison avec celle des femmes du nord (ce qui inclus les Anglaises et les Américaines), et conclue en faveur des Françaises, qui, selon lui « n'ont rien à envier aux étrangères »[175]. Les auteurs de compilation en revanche ne recourent pas à la comparaison pour parler de la beauté des Indiennes. Reprenant fidèlement le récit de Prévost, La Harpe affirme à propos des tribus de Virginie : « Presque toutes les femmes sont d'une grande beauté : elles ont la taille fine, les traits délicats ; en un mot, il ne leur manque qu'un beau teint »[176]. La description est donc relativement positive, mais l'auteur précise un peu plus

[171] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 248
[172] *Ibid*., p. 113
[173] *Ibid*., tome I, p. 199
[174] Charles César Robin, *op. cit.,* p. 14
[175] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome II, p. 99
[176] Jean François de La Harpe, *op. cit.,* tome XIV, p. 76

loin que la beauté de ces femmes contraste beaucoup avec celle des autres régions d'Amérique[177]. Les Indiennes de Virginie sont donc considérées comme des exceptions.

Les voyageurs s'étendent volontiers sur la beauté des femmes, ou sur leur moindre beauté par rapport aux Françaises ; par contre, ils ne s'expriment pas sur les femmes les moins jolies qu'ils rencontrent. Lorsque Brissot emploie le terme « hideuses » pour qualifier les femmes de Newport, il s'agit moins de montrer leur laideur que de déplorer le mauvais état économique de la ville, qui transparaît sur ses habitants[178]. Chastellux est le seul à se moquer ouvertement du physique disgracieux des femmes de Saint Martin : « J'aurois été désapointé de mon côté, si je m'étois attendu à voir de jolies femmes. Il n'y en avoit que deux passables »[179]. A part comme Chastellux pour faire de l'humour, les voyageurs français n'ont pas intérêt à parler de la laideur des femmes ; évoquer la beauté des Américaines permet non seulement de donner une image positive du pays, mais surtout de rendre le récit plus attractif. Il est intéressant de voir que les voyageurs font très facilement l'amalgame entre le physique et le moral[180]. La beauté physique est toujours un signe précurseur d'autres qualités (l'intelligence, la générosité, le dévouement...) ; a contrario, la laideur annonce des défauts ou des manques (économiques, relationnels, médicaux...). Souvent, les auteurs procèdent à une description physique détaillée pour appuyer leur argumentation vis-à-vis d'une personne, selon s'ils veulent en donner une image positive ou négative.

Un autre point qui retient l'attention des voyageurs à propos des femmes concerne la mode. Robin se plaît à montrer que les Américaines sont en retard sur la mode française, qu'elles tentent pourtant de suivre : « Leur chevelure exhaussée sur des appuis, est à l'imitation de celles de nos Dames Françoises portoient il y a quelques années »[181]. Il souligne ainsi que les Américaines sont démodées, mais surtout que la France est un véritable référence en matière d'esthétisme. Il réaffirme cette idée un peu plus loin dans son récit, laissant entendre que le modèle français est si indétrônable qu'il transcende les frontières : « Je ne m'attendois guere à retrouver des vestiges des modes françoises jusqu'au milieu des forêts de l'Amérique »[182]. L'image de la forêt est bien entendu figurée seulement, puisque Robin ne s'aventure pas en dehors des chemins battus. Il fait surtout

[177] *Ibid.*, p. 77
[178] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I p. 203
[179] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 269
[180] Michèle Duchet, *Anthropologie et Histoire au siècle des Lumières. Buffon, Voltaire, Rousseau, Helvétius, Diderot*, Paris, François Maspero, p. 255-256
[181] Charles César Robin, *op. cit.,* p. 14
[182] *Ibid.*, p. 38

écho à l'horizon d'attente du lectorat français, qui imagine volontiers les Américains comme des aventuriers fuyant la civilisation au fond des bois, et adoptant un mode de vie semblable à celui des Indiens[183]. Robin mélange donc volontiers l'Amérique des villes et des modes à celle des espaces incultes et sauvages. Il relève chez les habitantes du New Jersay et de la Virginie le luxe et la richesse des parures[184]. Pour Robin, ces déploiements sont la conséquences normales de la réussite économique de ces états ; l'apparence des femmes ne fait que refléter l'aisance matérielle. Comme Robin, Chastellux fait le constat du succès de la mode française auprès des dames américaines[185]. Ce qui le frappe le plus cependant, ce n'est pas le temps de retard des Américaines par rapport aux Françaises, mais plutôt leur absence de bon goût. Voilà le portrait qu'il fait d'une femme lors du bal de Saint Martin : « elle met du rouge, du blanc, du bleu & toutes les couleurs possibles, se coësse & s'habille extraordinairement, & bonne Whig en tout point, elle ne met point de bornes à sa liberté ». Il semble bien que le mélange de toutes ces couleurs ne charme pas l'œil de Chastellux ; au-delà du jugement purement esthétique, il voit dans cette tenue vestimentaire l'affirmation de l'identité américaine, et une revendication de liberté. Même si l'habit n'est que surface, Chastellux veut l'interpréter comme un reflet de l'intérieur. Brissot de la même manière s'attache beaucoup aux apparences, dans la mesure où il leurs confère une signification forte : par le choix vestimentaire, une personne manifeste son goût pour le luxe ou au contraire son austérité. Or, c'est un thème que Brissot a très à cœur. A de nombreuses reprises, il condamne le déploiement des richesses, et suggère à quoi l'argent ferait mieux d'être employé. La mode est une chose vaine pour Brissot, puisqu'elle sert à mettre les femmes en valeur ; or, les femmes selon lui ne doivent pas chercher à plaire ouvertement, d'autant plus si elles sont mariées :

> Les femmes des autres sectes [en dehors des Quakers] portent des chapeaux, des bonnets presque aussi variés qu'à Paris. Elles déploient une grande recherche dans leur toilette et dans leur coiffure, et des prétentions trop marquées pour plaire[186].

Là où l'argent est dépensé à des futilités, Brissot souligne qu'on pourrait le consacrer au bien public[187]. Il fait allusion ici au fonctionnement de la Grèce Antique, où le fait d'investir dans la cité était facteur de prestige pour les plus riches. Comme bon nombre de ses contemporains, il considère le modèle antique comme une référence. En matière de

[183] Robert Darnton, *Pour les Lumières, défense, illustration, méthode*, traduit de l'américain par J.F Baillon, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2002, p. 34
[184] Charles César Robin, *op. cit.,* p. 81 et p. 104
[185] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 170
[186] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 81
[187] *Ibid*., tome II, p. 82

mode cependant, Brissot est le seul à parler des tendances masculines. Il montre en effet que les hommes, à Boston, ont adopté la mode européenne des perruques, alors que les femmes au contraire ne déploient ni coiffure, ni bijoux, ni maquillage (ce qui bien sûrle réjouit)[188]. A New-York, toujours selon Brissot, c'est l'inverse qui se produit :

> Dans la parure des femmes, vous voyez briller les étoffes de soie, les gases, les chapeaux et même les frisures recherchées. Les équipages sont rares, mais ils sont élégans. Les hommes ont plus de simplicité dans leurs habits ; ils dédaignent encore les colifichets ; mais ils se dédommagent à table de cette simplicité. Là paroissent les vins les plus précieux[189].

Ainsi, dans cette ville qu'il estime très influencée par les traditions anglaises, les femmes expriment leur richesse par les tenues qu'elles portent, alors que les hommes font de même en s'approvisionnant de vin de qualité. Brissot adopte cependant un ton moins critique qu'ailleurs à propos de tout ce luxe, comme si le raffinement des new-yorkais suscitait chez lui une certaine admiration. En d'autres circonstances, la moindre manifestation de luxe lui fait écrire tout un paragraphe de critiques, même lorsqu'il ne s'agit que d'un tapis[190]. Ainsi, en abordant le sujet de la mode et des goûts vestimentaires américains, le voyageur rebondit sur d'autres thèmes, qui reflètent ses préoccupations : la supériorité du modèle français pour Robin, les liens inextricables entre Amérique et liberté pour Chastellux , et le déploiement ou rejet du luxe pour Brissot.

Le discours que tiennent les voyageurs sur les femmes est donc intéressant puisqu'il permet de voir sur quels points les voyageurs se rejoignent ou divergent. L'analyse de leurs propos permet donc d'appréhender les normes socio-culturelles aussi bien américaines que françaises. Comme nous avons déjà pu le voir, les voyageurs français se réjouissent de voir dans l'Amérique l'incarnation de la simplicité. Si les mœurs des femmes semblent plus simples, et parfois plus légères, c'est parce que les habitants du Nouveau Continent ne s'encombrent pas des traditions européennes superflues, c'est-à-dire celles dont les voyageurs voudraient se débarrasser.

[188] *Ibid*., tome I, p. 115
[189] *Ibid*., tome I, p. 231
[190] *Ibid*., tome II, p. 80

2. Un discours à la fois spécifique et général sur les mœurs

Les voyageurs ne s'intéressent pas seulement aux mœurs des femmes, mais à celles des Américains en général. Ils sont curieux de voir ce qui les rapproche et les distingue de ces habitants d'outre-Atlantique. Clavière notamment, qui fait des recommandations à son ami Brissot avant qu'il ne parte en voyage, lui demande de distinguer ce qui est universel de ce qui est spécifique aux Américains[191]. Le principe est le suivant : si le voyageur reconnaît chez l'Autre des traits qu'il a déjà pu observer chez lui, alors ceux-ci peuvent être considérés comme universels, c'est à dire valables aussi bien pour lui-même que pour tous les autres ; sinon, ce sont des spécificités, opposables aux siennes.

Chastellux est celui qui est le plus sensible au caractère des Américains, et à leur manière de vivre. Il commente souvent la façon dont les gens interagissent entre eux ou avec lui. Il se focalise notamment sur leur façon de concevoir la politesse :

> J'ai eu souvent occasion d'observer, qu'en Amérique il y a plus de cérémonies que de complimens. Toute la politesse est en formule, comme de boire à la santé des convives, d'observer les rangs, de céder la droite, &c. Mais on ne fait de toute cela que ce qu'on en a appris, & le sentiment ne peut rien suggérer. En un mot, la politesse est ici comme la religion en Italie, toute en pratique & rien en principe[192].

Cette réflexion sur la politesse et le savoir vivre fait suite à un repas pris à l'auberge, où deux Américains de passage s'installent à la table de Chastellux, partagent le repas, mais ne s'inquiètent pas de savoir qui a payé, ni ne remercient Chastellux quand ils apprennent qu'il a réglé pour eux. En les comparant avec les Italiens et leurs pratiques religieuses, Chastellux critique avec une pointe d'ironie leur incapacité à être sincèrement polis. Il dénonce ainsi des gens qui ne se préoccupent que de paraître, et non d'être vraiment. Pourtant, il se contredit un peu plus loin dans le récit, lorsqu'il vante la politesse de tous les officiers américains qu'il a rencontrés, et manifeste autant de conviction dans son propos : « Je répéterai ici ce que j'ai déjà dit ailleurs ; c'est qu'il est impossible d'imaginer une politesse plus franche & plus noble, une obligence plus parfaite, que celle que j'ai éprouvée de la plupart de tous les Officiers américains à qui j'ai eu affaire »[193]. Ainsi, les généralisations de Chastellux en matière de politesse ne sont pas le fruit d'un bilan global, mais plus le résultat d'une réflexion circonstanciée. Chastellux procède de la même

[191] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 56
[192] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 154
[193] *Ibid.*, tome I, p. 372

manière lorsqu'il s'agit de faire l'éloge d'un couple d'aubergistes,qui recueillent une femme seule avec un bébé (et sans mari) : « Avancerai-je un paradoxe si je dis qu'une pareille conduite prouve plus que tout autre chose, combien les mœurs des Américains sont pures & respectables ? »[194]. D'un exemple, Chastellux fait une généralisation, qui va dans le sens de ce qu'il veut démontrer. Il cherche alors moins à souligner la spécificité du cas de cette femme, que le décalage avec les pratiques françaises (où elle aurait été rejetée de la société). Il fait par ailleurs l'éloge de l'armée américaine, dont il souligne le courage et le dévouement malgré le profond manque d'expérience. Il répète ici le mythe de l'armée qui vainc non pas parce qu'elle est plus forte, mais parce que sa cause (le combat pour la liberté) est juste[195]. Chastellux est encore plus élogieux concernant les officiers, dont il met en avant notamment la magnanimité face aux perdants (c'est-à-dire les Anglais)[196]. Lorsqu'il s'agit d'approuver la guerre d'indépendance américaine, Robin trouve également de nombreuses qualités aux Américains (alors qu'il avait jusque là bien souligné leurs manques et faiblesses) : « Vous voyez les Américains agissent plutôt par l'impulsion de la raison que par celle du sentiment, aimant plus à méditer qu'à sentir, s'occuper plus des choses utiles que des agréables »[197]. Robin exalte donc leur sens du devoir et leur pondération. Chastellux souligne lui aussi que la résistance face aux Anglais a révélé leurs qualités profondes, se réjouissant devant « tant de courage & tant d'opiniâtreté parmi les Américains »[198].

3. Un sens de l'hospitalité et de la fraternité dont les Européens feraient bien de s'inspirer

Au milieu de ce tableau sur les mœurs, un aspect qui ressort particulièrement est celui de la fraternité et de l'hospitalité. Les voyageurs s'accordent sur l'esprit de solidarité qui anime les Américains, autant Indiens que colons. Chastellux considère l'entraide comme une condition majeure du peuplement et développement du pays[199]. Il montre cependant que celle-ci n'est pas désintéressée : les hommes qui vivent en quasi-autarcie ont

[194] *Ibid.*, tome I, p. 384-385
[195] Lee Kennet, « The American Revolution as a new model of revolutionary war », in Claude Fohlen et Jacques Godechot, dir. *La Révolution Américaine et l'Europe*, Paris, CNRS, 1979, p. 587
[196] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 366-368
[197] Charles César Robin, *op. cit.,* p. 205
[198] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome II, p. 210
[199] *Ibid.*, tome I, p. 45

besoin les uns des autres, et doivent par conséquent se venir en aide[200]. Chastellux souligne d'ailleurs qu'à l'échelle du pays, le désir d'assistance mutuelle est né de la coalition des différents états contre l'ennemi commun : l'Anglais[201]. C'est donc l'adversité qui a favorisé l'union des colonies fractionnées, et l'entre-aide de ses habitants. Bossu de son côté souligne également l'importance de l'assistance mutuelle chez les Akanças. Reproduisant dans son récit les paroles qu'un membre de la tribu aurait tenues, il oppose la méchanceté des Européens à la sagesse des Indiens : « au contraire, les Américains, comme tu en as été témoin oculaire, se font une joye & un plaisir indicibles, d'en secourir la veuve, l'orphelin, les vieillards & les plus pauvres »[202]. L'idée que les Américains se préoccupent beaucoup plus, et beaucoup mieux, des êtres les plus vulnérables apparaît également dans le récit de Brissot ; il décrit notamment les lieux aménagés pour venir en aide aux nécessiteux (aussi bien pour causes médicales que sociales)[203], et les asiles pour les fous (où le traitement selon lui est bien meilleur qu'en France)[204].

Les voyageurs sont d'autant plus sensibles aux manifestations de la fraternité américaine lorsqu'elles les touchent directement. En effet, les Américains ne prodiguent pas des secours seulement aux plus vulnérables des leurs, mais aussi aux étrangers de passage. Ils ne manquent pas de souligner au cours de leur périple l'accueil et l'aide, plus ou moins formels, dispensés par les Américains. En s'intéressant à leurs rapports avec les habitants et les aubergistes, il s'agit de voir comment fonctionne le système d'hospitalité dans l'Amérique du XVIIIe siècle.

Une fois encore, c'est dans le récit de Chastellux que l'on trouve le plus d'éléments à ce sujet, puisqu'il est d'entre tous celui que les relations sociales passionnent le plus. Il souligne avec quel naturel et quelle simplicité les Américains viennent en aide aux voyageurs qui cherchent leur chemin[205]. Souvent, les gens ne se contentent pas de le renseigner, mais se transforment volontiers en guide pour l'accompagner quelques temps, comme dans le comté d'Augusta[206]. Le cas le plus frappant est celui de M. Grisley, que Chastellux rencontre dans les Montagnes Bleues (c'est à dire, loin des sentiers battus et des grandes villes). L'homme propose de l'accompagner jusqu'au Pont-Naturel, que Chastellux tient à voir particulièrement, et dont l'accès est difficile à trouver ; après la visite, il l'invite

[200] *Ibid.*, tome II, p. 68
[201] *Ibid*., tome II, p. 211
[202] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 98-99
[203] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 294
[204] *Ibid*., tome I, p. 308
[205] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 382
[206] *Ibid*., tome II, p. 49

chez lui et lui offre le gîte et le couvert. M. Grisley met donc complètement ses activités de côté pour se rendre utile au voyageur français. Le contexte est cependant particuliers : il s'agit d'un espace peu fréquenté, où les voyageurs sont rares ; par ailleurs, les Américains ne peuvent pas laisser dans le besoin un officier français, qui s'est battu aux côtés de leurs armées. Il semble cependant que l'intérêt de M. Grisley se porte au-delà de ces considérations. « La conversation s'établit entre nous, &, ce qui arrive rarement en Amérique, il fut curieux de savoir qui j'étois & où j'allois »[207]. Il s'agit en effet de la seule fois où Chastellux mentionne l'intérêt qu'un inconnu lui témoigne personnellement. Cela voudrait donc signifier que les autres personnes rencontrées se contentent de répondre aux (nombreuses) questions de Chastellux, mais ne sont pas curieuses de savoir qui est ce voyageur français, et la raison de sa présence si loin de son pays.

Brissot quant à lui n'a pas la chance de chercher son chemin et de faire la rencontre de guides improvisés, puisqu'il ne voyage pas de la même façon que Chastellux. Plutôt que de se déplacer à cheval, il utilise le système de la diligence. Il admire à ces occasions la patience et le calme du conducteur, qui ne s'offusque pas lorsque les voyageurs ne font pas confiance à la manière dont il prévoit de les transporter[208]. Brissot montre ainsi que les Américains parviennent à s'expliquer posément là où une querelle aurait déjà éclaté en France. Logeant comme Chastellux chez des aubergistes, il souligne que leur sens de l'hospitalité n'a « rien de comparable en France »[209]. Qu'il s'agisse des Indiens ou des colons, les voyageurs français sont en effet frappés par le bon accueil que leur réservent les gens, accueil qui contraste avec les pratiques en cours dans leur pays. Bossu souligne combien les Akanças sont hospitaliers et généreux, mais aussi combien ils ont le sens de la fête lorsque des visiteurs sont de passage[210]. Il suggère que les Indiens parent à tous ses besoins, mais il s'attarde moins que Chastellux, et Brissot dans une moindre mesure, sur les modalités de son hébergement. Il semble que Chastellux soit habitué à jouir d'un certain confort lorsqu'il est reçu, c'est-à-dire à dormir dans une chambre, et sur un vrai lit. C'est en tout cas ce que suggère la réaction qu'il a lors de son séjour chez M. et Mme Washington, où il paraît tellement surpris de n'être reçu que sur un lit de camp, et dans le « parloir » (c'est-à-dire le salon)[211]. Il souligne l'embarras de ses hôtes de ne pas pouvoir lui offrir plus d'aisance. La plupart du temps, ses commentaires sont très positifs, et ressemblent à ceux qu'il formule à propos de l'hébergement offert par le Général Schuyler : « Nous trouvâmes

[207] *Ibid*., tome II, p. 69
[208] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 173
[209] *Ibid*., tome II, p. 309
[210] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 114
[211] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome II, p. 235

de bonnes chambres bien échauffées, un excellent souper & une conversation très agréable et très gaie »[212]. L'hébergement en question peut être offert aussi bien par un particulier, que par un aubergiste dont c'est la principale activité. Chastellux explique en effet que les lois prévoient l'ouverture d'une maison pour l'accueil des voyageurs tous les six miles, afin de faciliter les déplacements dans les espaces les moins peuplés[213]. Dans certains cas, cela force des cultivateurs aisés à recevoir les gens de passage, mais sans grand enthousiasme comme le souligne Chastellux : « Je fus reçu tout au moins avec l'indifférence, ce qui arrive souvent dans les auberges de l'Amérique, lorsqu'elles ne sont pas placées dans des endroits très fréquentés »[214]. La plupart du temps cependant, les gens sont heureux d'accueillir les visiteurs, parce qu'ils les informent des « nouvelles », et aussi parce qu'ils sont un objet de distraction[215]. Il semble que Chastellux trouve le système plutôt positif, comme il est reçu la plupart du temps de façon très convenable. Il précise même dans le second volume de son récit, que c'est une solution avantageuse pour l'hôte comme pour le visiteur :

> Cette différence entre auberge réelle & hospitalité payée, est entièrement à l'avantage des voyageurs, parce qu'en Amérique, comme en Angleterre, les aubergistes payent des taxes très fortes, & qu'ils s'en dédommagent par le prix exorbitant qu'ils mettent à leurs denrées[216].

Chastellux paye en effet toujours son hôte en fin de séjour, même lorsque celui-ci insiste pour l'inviter, comme c'est le cas de M. Grisby[217]. C'est donc un système qui mélange à la fois hospitalité, recommandation (on trouve une auberge isolée grâce au bouche à oreille), et paiement pour service. Il permet à Chastellux de trouver à se loger la plupart du temps sans difficultés, même si on sent que les choses sont moins évidentes lors de son passage dans le Comté d'Augusta, où l'hébergement est rare et souvent de mauvaise qualité[218]. A une reprise seulement, il doit reprendre la route parce que l'aubergiste M. Smith ne loge plus que ses amis, et refuse à ce titre Chastellux et sa suite. Il s'agit bien de l'unique fois où Chastellux mentionne avoir été refusé par un aubergiste[219]. En dehors de ce cas particulier, les auberges accueillent Chastellux à bras ouverts, offrant selon les cas un service plus ou moins bon. Les commentaires qu'il fait à propos de son hébergement sont intéressants,

[212] *Ibid*., tome I, p. 351
[213] *Ibid*., tome I, p. 34
[214] *Ibid*., tome I, p. 48
[215] *Ibid*., tome II, p. 88
[216] *Ibid*., tome II, p. 91
[217] *Ibid*., tome II, p. 69
[218] *Ibid*., tome II, p. 66
[219] *Ibid.,* tome I, p. 292

parce qu'ils sont révélateurs de ses critères de qualité. Chastellux fuit lorsque c'est possible les auberges qui ont « l'air très pauvre », parce qu'il craint la vétusté des installations[220]. Face à une auberge qu'il estime « si mauvaise », il préfère ne pas rester, alors qu'il est dans une situation critique : il a déjà essuyé un refus, la nuit tombe, et la région dans laquelle il se trouve est peu habitée. La pire auberge dans laquelle Chastellux est amené à passer une nuit est celle où il s'arrête dans le comté d'Augusta : « c'est un des plus mauvais gîtes de toute l'Amérique ». L'endroit était pourtant indiqué par Jefferson, mais sûrement à défaut d'autre chose. Chastellux y déplore l'absence de meubles et encore plus le mauvais état sanitaire : il est choqué de voir qu'un vase est employé à divers usages (autant pour servir l'eau au repas que pour la toilette) mais surtout d'apprendre qu'il a dormi dans le lit de ses hôtes (qui n'en avaient pas d'autres) alors que l'un deux avait la gale[221]! Le reste du temps, il choisit mieux son itinéraire (l'adapte en fonction des auberges sur le chemin), et ne rencontre pas ce genre de problèmes. Il s'amuse même à passer dans les mauvaises auberges, dans le seul but de se moquer de leur état : il prend ainsi plaisir à aller voir par lui-même une auberge déconseillée par Rochambeau, pour constater l'obésité de l'hôte, et la médiocrité de son établissement[222]. Pour Chastellux comme pour Brissot, une auberge est considérée comme mauvaise à partir du moment où l'état sanitaire n'est pas correct. Les deux voyageurs accordent en effet une très grande importance à la propreté. Brissot fait une comparaison sévère à ce titre entre les auberges américaines et françaises : les premières, à l'image de l'auberge de Spenser, offrent un espace propre, avec des lits corrects pourvus de draps blancs et un repas, pour une somme modique ; les autres ont « des chambres sales et hideuses, lits infectés de punaises (…), draps mal reblanchis, et exaltant une odeur fétide, mauvaises couvertures, vin presque toujours frelaté, et tout au poids de l'or »[223]. Il procède une fois encore à ce même genre de comparaison dans le tome suivant, à propos de son séjour à Portsmouth : « J'y trouvai cette propreté dans le service, si rare en France ; bon lits, jolies tapisseries de papier, nourriture substantielle et peu chère »[224]. Sans recourir à une telle comparaison, Chastellux souligne combien il est rare de trouver un logement dans un mauvais état sanitaire : « La maison n'avoit pas la propreté que l'on trouve communément en Amérique ». Cette remarque montre que les habitations, y compris les auberges, sont d'ordinaire très propres[225]. Brissot rajoute, toujours dans une

[220] *Ibid*. tome I, p. 383
[221] *Ibid*., tome II, p. 60
[222] *Ibid*., tome II, p. 26
[223] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 160-161
[224] *Ibid*., tome II, p. 324
[225] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 61

optique comparatrice, que les navires américains sont plus propres que ceux d'Europe, et que le système des toilettes est plus hygiénique en Amérique qu'en France[226].

Cependant, l'appréciation d'une auberge par un voyageur ne dépend pas seulement de l'état de propreté. Nous avons pu voir que la beauté des femmes monopolisait parfois l'attention des voyageurs ; ainsi, le commentaire sur une auberge peut être considérablement transformé selon si le service est fait par des femmes aimables et agréables à regarder. Peu de détails sont fournis lorsque ce sont des domestiques qui effectuent le service, mais les voyageurs font des commentaires intéressants à propos des pourboires qu'ils doivent leur laisser ou non. Brissot souligne que c'est l'usage en France d'en donner pour être mieux servi, et se réjouit que ce ne soit pas le cas en Amérique[227]. Chastellux au contraire ne précise rien sur ces usages, mais distribue volontiers des louis supplémentaires aux hôtes qui l'ont accueilli chaleureusement malgré leur état de pauvreté, comme c'est le cas à l'auberge de Moor-House[228]. Il semble que Brissot lutte contre un usage aristocratique (où le riche manifeste sa générosité face au pauvre), là où Chastellux estime faire un acte de charité.

Un dernier aspect qui retient l'attention de Chastellux dans une auberge est la rapidité et ponctualité du service. Il est amusant de voir à quel point il semble détester attendre un repas ; dès que possible, il s'arrange pour qu'un homme de sa troupe aille le faire préparer en avance à l'étape suivante. C'est notamment le cas lorsqu'il se réjouit de trouver « un bon dîner tout prêt », parce que le Vicomte de Vaudreuil a pris de l'avance pour prévenir l'aubergiste de sa venue[229]. Chastellux aime mettre les pieds sous la table à la fin de la journée, à condition que celle-ci soit déjà garnie lorsqu'il arrive. De la même manière, le matin, il apprécie que le déjeuner soit servi assez tôt, pour qu'il puisse se mettre en route sans tarder. Il présente ainsi, dans une certaine mesure, les caractéristiques du voyageur pressé comme le décrit Tzvetan Todorov[230] : il a en tête une liste de « choses à voir » et supporte mal d'être retardé dans ce qu'il a planifié.

[226] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 221 et p. 162-163
[227] *Ibid*., tome II, p. 309
[228] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome II, p. 234
[229] *Ibid*., tome II, p. 186
[230] Tzvetan Todorov, *Nous et les autres, op. cit.,* p. 378

4. Une religion plus simple, mais moins vraie ?

Parmi les autres choses à voir, il y a notamment les pratiques religieuses des Américains. En s'intéressant aux convictions religieuses des habitants du Nouveau Monde, le voyageur cherche à en apprendre un peu plus sur les mœurs. Sur cet aspect cependant, chaque auteur a son propre discours. Bossu cherche surtout à montrer que les Indiens sont des être superstitieux, païens, attirés par le christianisme parce c'est la seule « vraie » religion[231]. La Porte et La Harpe rapportent surtout les cérémonials étranges, voire absurdes, liés aux événements religieux, mais aussi à la vie de la tribu (tels que la mort d'un chef, la préparation à la guerre)[232]. Tout est fait pour que le lecteur se représente des peuples aux usages plus ridicules les uns que les autres. Chastellux pour sa part alimente son récit de critiques et moqueries à l'égard de la secte des Quakers. On sent bien que son but n'est pas d'expliquer les croyances ou systèmes de fonctionnement de ses membres, mais seulement de les ridiculiser. Pierre Prodin définit le quakerisme comme « une religion à base mystique, fondée essentiellement sur le dogme de la révélation immédiate et de la lumière intérieure »[233]. C'est ce mysticisme qui dérange particulièrement Chastellux, et qui confère à la secte une très mauvaise réputation en France. Comme l'ont souligné les auteurs qui ont comparé les récits de Chastellux et de Brissot, c'est sur le sujet des quakers que les deux voyageurs s'entendent le moins[234]. Contrairement à son prédécesseur, Brissot tient les Quakers en très grande estime, et ne manque pas une occasion de faire leur éloge, même si on perçoit à certains endroits son scepticisme face aux pratiques les plus étranges des membres de la secte[235]. Robin quant à lui fait un bilan très positif concernant les Quakers. Il exprime sa sincère admiration pour des gens qui respectent la religion, alors qu'elle est de plus en plus bafouée en Europe (propos peu étonnants pour un aumônier)[236]. Bossu, Robin, Chastellux et Brissot s'accordent cependant sur un point : l'Amérique est la terre de la tolérance, les religions s'y côtoient et se mélangent harmonieusement. Ces voyageurs font part de leur espoir que la religion devienne, plutôt qu'un objet de guerres et de conflits, un agent de cohésion sociale. Ils cherchent moins à décrire les différentes croyances et pratiques religieuses qu'à proposer une réflexion sur la foi, et sur les relations entre les

[231] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 143 et 162
[232] Joseph de La Porte, *op. cit.,* tomes IX-X, *passim* et Jean François de La Harpe, *op. cit.,* tome XIV, *passim*
[233] Pierre Prodin, « Les Quakers et la France au dix-huitième siècle », in *The French Review,* Vol. 49, No. 6, Bicentennial Issue: Historical and Literary Relations between France and the United States, 1976, p. 899
[234] Nicole Aronson, *op. cit.,* p. 965, et Gábor Gelléri, *op. cit.,* p. 476
[235] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 283 à 288
[236] Charles César Robin, *op. cit.,* p. 10

hommes de différentes confessions. Le discours sur la religion est donc très représentatif de la démarche adoptée par ces auteurs : on parle de l'Autre pour finalement parler de soi[237].

Ainsi, dans cette entreprise qui consiste à parler de l'Autre comme d'un être différent, l'auteur-voyageur est en réalité indirectement amené à parler de lui. Plus il définit les traits socio-culturels de l'Autre, plus il est capable de se positionner par rapport à lui, et ainsi de façonner sa propre identité. De cette manière, les récits de voyage de Bossu, Chappe d'Auteroche, Robin, Chastellux et Brissot nous renseignent autant sur l'Amérique dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, que sur la France.

Le récit des voyageurs français offre donc une réflexion très riche sur la vie des hommes de part et d'autre de l'Atlantique à la fin du XVIIIe siècle. Il fait le tableau d'une Amérique aux facettes multiples, où la grande histoire côtoie la petite, où les petits détails jouxtent les grands événements. Même si le récit de voyage est un genre privilégié pour envisager l'Amérique sous une dimension humaine, il n'est cependant pas le seul. En effet, de nombreux sujets sont traités aussi bien les auteurs-voyageurs que par les hommes de lettres et de sciences, restés au pays. Quelles sont les préoccupations qui mobilisent autant les hommes de terrain que ceux de cabinet ? Et quelle est l'image de l'Amérique qui se dégage ? En confrontant les contenus des notices de dictionnaires et d'encyclopédies à ceux des récits de voyage, mais aussi en croisant discours français et discours américain, nous allons voir dans quelle mesure le voyageur n'est qu'un acteur parmi les autres dans le processus de construction des images. Il s'agit donc de replacer le récit de voyage au sein des écrits français sur l'Amérique afin de comprendre quel est son rôle dans la construction et l'évolution des représentations françaises.

[237] Tzvetan Todorov, *Nous et les autres, op. cit.,* p. 28

3eme partie

Voyageurs, diplomates et hommes de lettres : regards croisés sur l'Amérique

Chapitre 6 – Le récit de voyage comme reflet des préoccupations d'une époque : l'exemple de la polémique sur la dégénérescence

Les va-et-vient entre récits d'expérience et discours théoriques ne sont pas toujours évidents à déceler, parce que le fait de référencer un auteur n'est pas systématique. Mais lorsqu'il s'agit de traiter un sujet particulièrement polémique, comme celui de la dégénérescence, il devient possible de voir jusqu'à quel point le voyageur est touché par les écrits qui circulent, et comment il choisit de s'impliquer dans le débat.

A. Les fondements du débat sur la dégénérescence

Les efforts déployés par les auteurs de récits de voyage pour souligner tantôt la force et la vigueur des Américains, tantôt leur faiblesse et leur vieillissement prématuré, témoignent de l'existence au XVIIIe siècle d'un profond débat : celui de la dégénérescence. Pour éclairer les propos de ces voyageurs et compilateurs, il est intéressant de revenir aux théories émises sur l'homme d'Amérique au milieu du siècle.

1. Buffon : de la théorie du climat à l'idée de dégénérescence

L'idée de la dégénérescence naît avec le naturaliste Georges-Louis Leclerc de Buffon. Entre 1749 et 1788, Buffon travaille à la rédaction de *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roy*, œuvre monumentale de trente-six volumes, dans laquelle, notamment, il théorise pour la première fois l'idée de dégénérescence américaine. Cette théorie veut que tous les êtres vivant en Amérique, aussi bien humains que animaux, soient amenés à dégénérer, du fait des mauvaises conditions climatiques du milieu[1]. Buffon s'appuie en réalité sur la théorie du climat, qui repose elle-même sur des fondements très anciens : popularisée par Montesquieu dans *L'esprit des lois* (1748), elle remonte en fait à l'Antiquité. Les Anciens étaient convaincus que les

[1] Durand Echeverria, *Mirage in the West : A History of the French Image of American Society to 1815*, avant-propos de Gilbert Chinard, New York, Octagon Books, 1966, p. 5

caractéristiques physiques, mentales et morales d'un homme étaient déterminées par le degré de température et d'humidité.

Si Buffon en vient à tirer de telles conclusions, c'est parce qu'il s'interroge, comme ses contemporains, sur la nature de l'homme, et l'existence d'un déterminisme naturel. En l'occurrence pour le cas de l'Amérique, il s'agit de comprendre pourquoi les peuples qui y vivent sont si différents, et quels sont les facteurs qui ont engendré un décalage aussi important avec la population européenne. La théorie du climat permet d'expliquer pourquoi les Indiens sont en "retard" par rapport à leurs congénères européens. En plus du déterminisme du sol, Buffon considère les rapports entre l'homme et la nature : alors que les Européens ont œuvré depuis des générations pour maîtriser la nature, les hommes restés à « l'état sauvage » n'ont pas réussi à s'en émanciper[2]. Ainsi, les Indiens dans cette théorie sont moins développés parce qu'ils n'ont pas réussi à inverser le rapport de force entre la nature et eux. Dans la conception binaire de Buffon, l'humain ne peut que progresser ou dégénérer. Suivant cette logique, si les Indiens ne se développent pas comme les Européens, cela signifie forcément qu'ils dégénèrent.

Il est intéressant de voir que les idées de Buffon, même si elles suscitent de nombreuses critiques auprès des hommes de sciences, mettent beaucoup de temps à cheminer[3]. Elles sont peu prises en compte jusqu'à ce que le naturaliste suédois Peter Kalm les fasse réapparaître en 1761 dans *Peter Kalm's Travels in North America*. Dans cet ouvrage, les hommes d'Amérique grandissent plus vite et meurent plus tôt ; les femmes sont ménopausées très précocement ; et le bétail importé d'Europe croît de moins en moins bien au fil des générations. Peter Kalm attribue toutes ces caractéristiques au climat. Les contenus de son ouvrage sont rendus accessibles aux lecteurs francophones avec la publication en 1768 de *Histoire naturelle et politique de la Pennsylvannie* par Rousselot de Surgy, qui copie littéralement Peter Kalm, en sélectionnant les passages les plus marquants[4]. La même année, Cornélius de Pauw publie *Recherches philosophiques sur les Américains, Ou Mémoires intéressants pour servir à l'Histoire de l'Espèce humaine par Mr de P****, où il affirme clairement le lien de cause à effet entre mauvaise qualité du climat, et infériorité des hommes peuplant l'Amérique.

[2] Michèle Duchet, *Anthropologie et Histoire au siècle des Lumières. Buffon, Voltaire, Rousseau, Helvétius, Diderot*, Paris, François Maspero, 1971, p. 246-247
[3] Durand Echeverria, *Mirage in the West, op. cit.,* p. 8
[4] *Ibid.*, p. 9

2. Reprendre et amplifier la théorie de la dégénérescence : l'œuvre de Cornélius de Pauw

Là où De Pauw se démarque radicalement des théories de ses prédécesseurs, c'est à propos des individus concernés par l'état de dégénération. Alors que pour Buffon, les colons pouvaient surmonter les conditions défavorables grâce à leurs techniques et savoirs[5], De Pauw affirme que tous les hommes évoluant dans un milieu aussi insalubre ne peuvent que dégénérer. Pour lui, le déterminisme du sol s'applique à tous les êtres vivants, quelle que soit leur origine. Par conséquent, les colons installés en Amérique sont amenés à dégénérer, et à devenir au fil des générations, physiquement, moralement et intellectuellement inférieurs à leurs ancêtres européens[6]. Comme le souligne de façon assez cynique Bernard Faÿ : « Ainsi, tout y était-il inférieur à l'Europe, les plantes plus petites et sans odeur, les animaux faibles, les hommes chétifs, sans poils et ce qui est plus grave aussi peu adroits que peu énergétiques dans l'art délicat et capital de l'eugénie »[7]. En faisant la somme des principaux éléments de l'ouvrage, c'est en effet l'impression qui se dégage, et il semble que Cornélius de Pauw fasse une véritable caricature. L'ouvrage était pourtant tout ce qu'il y avait de plus sérieux.

Dès leur parution, les *Recherches philosophiques* de Cornélius De Pauw suscitent une vive polémique, et Antoine-Joseph Pernety y répond dans son ouvrage *Dissertation sur l'Amérique et sur les Américains* en 1769. Le face à face entre les deux auteurs se poursuit avec la publication en 1770 de *Défense des recherches philosophiques*, et la réplique de Dom Pernety dans *Examen des Recherches philosophiques sur l'Amérique et les Américains, et de la Défense de cet ouvrage*. Bernard Faÿ estime cependant qu'il s'agissait alors moins d'un débat de fonds que d'une vaine polémique pour attirer l'attention[8]. Il est d'ailleurs très sévère quant aux contenus de l'ouvrage : « Le livre de l'abbé de Pauw est fort obscène. Il est basé sur les plus déconcertantes élucubrations scientifiques »[9]. Cette remarque pose problème cependant, parce qu'elle témoigne plus d'un jugement de valeur de la part de l'historien que d'une réflexion critique par rapport à la source. Certes, les propos de Cornélius de Pauw peuvent sembler à première vue déconcertants, voire absurdes. Mais replacés parmi les grandes questions autour de la

[5] *Ibid.*, p. 7
[6] Bernard Faÿ, *L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIIIe siècle,* thèse pour le doctorat de lettres présentée à la faculté des lettres de l'Université de Paris, 1924, p. 5
[7] *Ibid.*, 1924, p. 13-14
[8] *Ibid*., p. 14
[9] *Ibid*., p. 14

genèse des espèces (monogénèse ou plurigénèse) et de la nature humaine (unité ou diversité), ils prennent tout leur sens : la théorie de la dégénérescence s'inscrit bien dans les préoccupations du XVIIIe siècle, auxquelles les penseurs ont tenté d'apporter des réponses[10]. On retrouve le même problème dans l'étude de Claude Fohlen, qui regarde avec un certain mépris les théories de Buffon, et se permet de les qualifier de « pseudo-scientifiques » sans plus expliquer ses fondements[11].

B. Le positionnement des voyageurs français face à la théorie de Cornélius de Pauw : un engagement très variable

Quelle est la position des penseurs et écrivains qui ont l'occasion d'aller sur le terrain et de vérifier par eux-même la validité de ces thèses naturalistes ? Il est intéressant de voir comment théorie et pratique se confrontent lors du voyage d'observation.
Sur le sujet de la dégénérescence, chaque voyageur a une façon particulière de se positionner. Alors que certains font clairement référence au débat, d'autres n'y font qu'implicitement allusion. C'est une polémique qui suscite des réflexions très vastes au sujet de l'être humain, et offre ainsi un discours sur l'Amérique qui va au-delà des considérations politiques et morales : comme le souligne Michèle Duchet, ce débat comporte les prémices d'une approche anthropologique[12]. A travers la théorie de la dégénérescence, il s'agit de voir comment les voyageurs se positionnent par rapport aux idées qui circulent, mais aussi en quoi cette réflexion les amène à s'interroger sur les interactions entre l'homme et son milieu.

Les questions auxquelles les voyageurs cherchent à répondre sont : est-ce que la qualité de l'air est mauvaise, et est-ce qu'elle a des effets sur la santé ? Est-ce que les Américains vieillissent prématurément ? Lorsqu'il s'agit du climat, de la santé et du vieillissement, les récits de voyage se réfèrent plus ou moins directement aux écrits de Buffon et De Pauw.

[10] Nicole Hafid-Martin, *Voyage et connaissance au tournant des Lumières : 1780-1820,* Oxford, Voltaire foundation, 1995, p. 161 et Tzvetan Todorov, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine,* Paris, Seuil, 1989, p. 19
[11] Claude Fohlen, *Thomas Jefferson*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1992, p. 61
[12] Michèle Duchet, *op. cit.,* p. 19

1. La Porte, Bossu et La Harpe : un discours favorable à l'Amérique, en marge des théories de la dégénérescence

L'année où paraît *Histoire naturelle et politique de la Pennsylvannie* de Rousselot de Surgy, et *Recherches philosophiques sur les Américains* de Cornélius de Pauw, la collection de l'abbé de La Porte commence à être publiée. Nulle part dans son récit cependant, n'apparaît de référence explicite à ces auteurs, ou à la théorie du climat. Le seul indice que nous pouvons relever concerne les animaux. La Porte suggère que le milieu est favorable au bon développement des êtres vivants, parce que les espèces y sont en bonne santé : « Ces animaux ne sont sujets à aucune maladie, comme ceux d'Europe ; ils vivent long-tems, & ne meurent, pour l'ordinaire, que de vieillesse »[13]. La Porte se place donc en rupture par rapport aux propos de Buffon, dans la mesure où son discours invalide le fait que les espèces soient plus petites, moins variées, et moins vigoureuses[14]. La Porte n'affiche cependant pas de façon explicite son engagement sur le sujet. Comme l'a remarqué Gábor Gelléri à propos des passages concernant l'Angleterre, La Porte offre un discours modéré en toutes circonstances, et ne prend jamais vraiment parti[15]. Chappe d'Auteroche quant à lui ne fait aucune mention de la théorie, ce qui n'est pas étonnant pour un homme de sciences qui profite de l'expérience de terrain pour rapporter des observations, et non pour discuter des théories. Bossu en revanche est plus engagé. Il affirme que le climat n'est pour rien dans le développement de maladies chez les Européens qui se rendent en Amérique ; pour lui, c'est la prostitution seule qui en est responsable[16]. En dénonçant les vices du commerce sexuel, Bossu est donc amené à écarter le facteur climatique comme générateur de maladies. De la même manière, La Harpe estime que les maladies ne sont pas causées par la mauvaise qualité de l'air, mais par les excès ou « abus qu'on y fait des présents de la Nature »[17]. Il ne précise pas la nature de ces excès, mais il y a tout lieu de penser qu'ils sont autant alimentaires que sexuels. La corrélation entre prostitution et développement de maladies apparaît chez Brissot également, qui emploie

[13] Joseph de La Porte, *Le Voyageur François, Ou la Connoissance De l'Ancien Et Du Nouveau Monde*, Paris, Cellot, 1769, tome X p. 69
[14] Durand Echeverria, *Mirage in the West, op. cit.,* p. 8
[15] Gábor Gelléri, *op. cit.,* p. 398
[16] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, contenant une collection de lettres écrites sur les lieux, par l'auteur, à son ami, M. Douin, Chevalier, Capitaine dans les troupes du roi, ci-devant son camarade dans le Nouveau Monde par M. Bossu*, Amsterdam, Changuion, 1777, p. 370
[17] Jean François de La Harpe, *Abrégé de l'Histoire générale des voyages, contenant ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré ; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures, enrichie de Cartes géographiques & de figures*, Paris, Hôtel de Thou, 1780, tome XIV, p. 58

cependant un ton beaucoup plus véhément que ses prédécesseurs. Sans jamais le nommer explicitement, Brissot parle de « commerce dégoûtant de maladies, plutôt que de plaisir », de « lèpre », « fléau », « trafic »[18] : les maladies sont donc davantage perçues comme la conséquence du vice que des mauvaises conditions climatiques.

Ainsi, les théories de Buffon et de Cornélius De Pauw sont absentes des récits de La Porte, Bossu, et La Harpe, qui soulignent volontiers, à quelques exceptions près, la qualité du climat et la fertilité des sols.

2. Robin, ou la reprise de la thèse de la dégénérescence

Robin en revanche adopte un tout autre discours. Après son voyage en 1781, il est le seul à formuler des observations qui valident les thèses de la dégénérescence. Mais la démarche qu'il adopte n'est pas dénuée de cohérence, contrairement à ce qu'a pu suggérer Durand Echeverria[19]. En effet, pour se faire une idée de l'espérance de vie des Américains, Robin se rend dans tous les cimetières sur la route entre Boston et Williamsburg pour relever les informations indiquées sur les sépultures ; cela lui permet de se faire une idée de la longévité des individus. Il constate que la plupart des gens au moment du décès avaient moins de cinquante ans ; il relève très peu de sujets ayant atteint soixante et soixante-dix ans, et aucun au-delà de quatre-vingts ans[20]. Le problème est que Robin ne s'en tient pas au fait que l'espérance de vie soit courte ; il veut aussi montrer que les gens vieillissent de façon prématurée : « A vingt ans, les femmes n'ont déjà plus la fraîcheur de la jeunesse ; à trente-cinq ou quarante, elles sont ridées, décrépites. Les hommes se montrent presque aussi prématurés »[21]. Plus loin dans le récit, il tente de montrer que c'est la façon dont les Américains s'alimentent qui est responsable de cette longévité moindre (malgré une bonne condition physique) : « peut être est-ce une des causes qui fait qu'avec une constitution bien confirmée & une existence heureuse, ils vivent moins long-temps que les autres hommes »[22]. Le cas de Robin est donc intéressant parce qu'il illustre très bien le décalage entre ce que le voyageur voit (des êtres qui ne montrent aucun signe évident de

[18] Jacques Pierre Brissot, *Nouveau voyage dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale, fait en 1788 par J. P. Brissot,* Paris, Buisson, 1791, tome I, p. 294
[19] Durand Echeverria, *Mirage in the West, op. cit.,* p. 107
[20] Charles César Robin, *Nouveau voyage dans l'Amérique septentrionale, en l'année 1781 ; et campagne dans l'armée de M. Le Comte de Rochambeau*, Philadelphie, Moutard, 1782, p. 15
[21] *Ibid.,* p. 15
[22] *Ibid.,* p. 39

dégénérescence), ce qu'il s'attend à voir (des hommes en train de dégénérer), et ce qu'il prétend avoir vu dans son rapport. Plus le récit avance, et plus Robin cherche à rassembler des arguments pour convaincre son lecteur que les hommes qui peuplent l'Amérique ne sont pas aussi développés que ceux d'Europe :

> Des alimens peu substanciels, des boissons spiritueuses, plutôt dissolvantes que digestives ; un air imprégné de parties humides par l'évaporation des forêts, doivent nécessairement détendre, relâcher les fibres, donner au sang une circulation plus lente, plus uniforme, rendre par conséquent les sens moins sensibles l'imagination moins vive, moins animée, le caractère plus froid, moins inquiet[23].

Dès lors, Robin n'est plus dans l'observation, mais seulement dans la démonstration : les mauvaises conditions naturelles et climatiques de l'Amérique, combinées à un certain régime alimentaire, font que les Américains ne peuvent pas jouir de toutes leurs capacités. Aveuglé par ses préjugés, Robin ne cherche pas à vérifier sur le terrain si ces théories ont une quelconque validité, notamment si l'apparence physique des gens se dégrade autant après vingt ans. Il se contredit d'ailleurs un peu plus loin dans son récit : après avoir affirmé que le climat serait la cause potentielle d'une dégénération (même s'il n'emploie pas le mot), Robin souligne qu'il est un attrait, une raison suffisante pour que les Américains n'aient pas envie de se lancer dans la conquête de nouveaux espaces[24]. Se projetant dans l'avenir, il fait d'ailleurs le portrait d'un milieu favorable au développement des villes et des campagnes, « sur des sites rians, salubres, baignés d'eaux pures, entourées de campagnes fécondes »[25]. Le climat est donc tantôt bon, tantôt néfaste, tant qu'il supporte son argumentation. Cela explique donc pourquoi l'historien Bernard Faÿ n'a pas hésité à employer des termes assez durs vis-à-vis du récit de Robin : « Il reprend les vieux contes de l'abbé De Pauw et de Raynal, il peint avec soin des femmes si jolies à vingt ans, mais que l'humidité du climat a fait vieillir prématurément, ces hommes si robustes mais que la même cause rend nonchalants »[26]. A aucun moment dans le récit cependant, Robin ne cite expressément les noms de Buffon ou de Cornélius de Pauw.

[23] *Ibid.,* p. 185
[24] *Ibid.*, p. 211
[25] *Ibid.*, p. 180-182
[26] Bernard Faÿ, *L'esprit révolutionnaire, op. cit.,* p. 121

3. Chastellux : un récit plus engagé, mais plus confus

Chastellux, qui voyage la même année que Robin, ne fait pas non plus référence aux auteurs de la théorie du dégénérescence. Il semble pourtant qu'il s'y réfère à plusieurs reprises, parfois de façon assez confuse. De manière générale, Chastellux offre une image plutôt florissante de l'Amérique, en plein développement malgré les aléas de la guerre. Il décrit non seulement la croissance des villes, mais aussi l'exploitation toujours plus poussée des forêts et des campagnes. Concernant les sols, il souligne la plupart du temps qu'ils ne sont pas assez mis en valeur, et affirme qu'ils seraient prospères si les gens se donnaient la peine de les cultiver. Chastellux ne croit donc pas à un déterminisme du sol ou du climat. Pourtant, un certain nombre d'éléments dans son récit inviteraient à penser l'inverse. En effet, Chastellux formule à deux reprises des réflexions assez surprenantes : la première fois, il fait le lien entre le climat et le comportement des individus ; la deuxième, il associe aux mauvaises conditions climatiques et le développement de maladies. Il affirme à propos de la région de Petersburg (dans l'état de Virginie) qu'un assèchement des marais serait nécessaire pour que l'air devienne salubre. Il suggère même que c'est la mauvaise qualité de l'air qui serait responsable de la moindre croissance démographique de la population ; selon lui, le nombre d'habitants n'aurait jamais pu s'accroître sans la venue constante d'étrangers, parce que l'accroissement naturel était quasi-nul[27]. Un peu plus loin dans le récit, Chastellux avance que le climat joue beaucoup dans la manière dont les gens se comportent : selon la température, les individus sont plus ou moins vifs, plus ou moins patients, plus ou moins actifs.

> Si l'on considère encore l'influence du climat, principe toujours agissant, quoiqu'il puisse être subordonné à d'autres principes plus puissants, on sentira que dans les pays chauds, l'esprit doit être porté à la douceur, à la paresse[28].

Chastellux reformule ici le mythe selon lequel les peuples du sud seraient plus enclins à l'inactivité. Il semble pourtant que cette conclusion le dérange, et il s'empresse de la contredire à la page suivante, affirmant que le climat n'est qu'un facteur sans importance dans le développement d'un état : « Quoi qu'il en soit, il ne paroît pas que la considération

[27] François Jean Marquis de Chastellux, *Voyages de M. le marquis de de Chastellux dans l'Amérique septentrionale dans les années 1780, 1781, et 1782*, Paris, chez Prault, 1791, tome II, p. 118
[28] *Ibid.,* tome II, p. 154

du climat ait influé sur la constitution de l'état de Virginie, qui a beaucoup de rapport avec celle des états du nord, & qui me paroît bonne à beaucoup d'égards »[29].

Ainsi, Chastellux veut accorder une certaine influence au climat dans le développement des peuples, mais il hésite quant au rôle exact à lui attribuer.

Il semble donc relativement pragmatique, bien qu'un peu confus, vis-à-vis de la théorie du climat. Mais il est apparemment resté sensible aux propos de Cornélius De Pauw sur la thèse de la dégénérescence, comme en témoigne la remarque très générale qu'il fait à propos des Américaines : « la jeunesse est chez eux plus hâtive & plus prématurée »[30]. Au milieu d'un tableau pourtant plutôt enthousiaste, et favorable aux Américains, Chastellux reprend donc un aspect de la théorie de la dégénérescence, selon lequel les femmes murissent et vieillissent précocement. Cette remarque est d'autant plus surprenante que les théories de Buffon et de De Pauw ont eu, selon les observations de Durand Echeverria, peu de répercutions sur les officiers français partis en Amérique[31]. D'après lui, les dignitaires de l'armée française constatent surtout la bonne santé des soldats, la bonne condition physique des Américains en général, et le bon état des fermiers (surtout comparés aux paysans français). Il est donc surprenant que Chastellux puisse faire un tableau aussi positif tout au long de l'ouvrage, mais glisser malgré tout cette remarque sur la dégénérescence des femmes au milieu de son récit. Il est possible que Chastellux ait voulu seulement mettre en avant la supériorité des françaises, en matière de beauté, sur leurs homologues américaines ; ou bien, il a eu le sentiment que les jeunes filles une fois mariées ne faisaient plus d'effort pour se mettre en valeur, et prenaient alors rapidement l'allure de femmes âgées.

Quoiqu'il en soit, le fait que Chastellux ait du mal à se positionner par rapport aux idées qui circulent sur la dégénérescence est révélateur de la confusion qui règne à ce sujet. Les historiens qui ont constaté cette ambiguïté n'ont pourtant pas cherché à l'expliquer, choisissant de placer Chastellux dans le camps des pro-américains, ou des anti-américains. Pierre Berthiaume, qui a tenu à souligner le paradoxe, s'est contenté de l'évoquer sans fournir la moindre hypothèse : « malgré son caractère enjoué, Chastellux retrouve les « leçons » de Buffon et il se surprend à rêver au travail chthonien de la nature »[32].

---

[29] *Ibid.,* tome II, p. 155
[30] *Ibid.,* tome II, p. 98
[31] Durand Echeverria, *Mirage in the West, op. cit.,* p. 100
[32] Pierre Berthiaume, *L'aventure américaine au XVIIIe siècle. Du voyage à l'écriture*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, p. 196

4. Brissot : Un discours plus engagé, mais moins rationnel

Cette confusion disparaît totalement dans le récit de son successeur : en bon américanophyle, Brissot ne peut pas accepter que des théories absurdes viennent saper l'image quasi-idéale qu'il entend donner de l'Amérique. Son récit consiste donc à démontrer, à quelques nuances près, la bonne qualité de l'air, le bon état de santé des gens, et le caractère naturel (et non prématuré) de leur vieillissement. Brissot s'oppose dans le premier tome aux théories de la dégénérescence et montre au contraire que les Américains seraient bien les derniers à dégénérer. Dans son cas, la réfutation passe par la démonstration de l'extrême inverse. Il va jusqu'à affirmer qu'un déterminisme biologique empêcherait les Américains les plus mal lotis d'être aussi misérables que ceux d'Europe[33] ! Pour illustrer ses propos, il compare Liège et Newport, montrant que les Américains même dans la plus grande promiscuité ne se livrent pas à la mendicité et au vol, et encore moins au meurtre. Il s'agit également pour lui de rappeler que l'Amérique n'est pas, ou n'est plus, un ensemble marécageux et insalubre. C'est en effet un point très important, puisque de nombreux penseurs à l'époque voient un lien extrêmement fort entre santé et qualité de l'air. Si Brissot est très favorable à la transformation de l'inculte en culture, c'est parce que le défrichement signifie non seulement développement économique, mais aussi meilleure circulation de l'air (et donc plus grande salubrité). Il établit alors un lien de cause à effet entre meilleure qualité de l'air et plus grande longévité des habitants de Pennsylvanie[34]. C'est un point qu'il développe particulièrement dans le second tome, où il traite tout au long de la lettre trente-et-une de l'espérance de vie[35]. Tout d'abord, il procède à une remise en cause implicite des écrits de De Pauw, en soulignant que l'espérance de vie aux États-Unis n'est pas moindre qu'en Europe ; puis, il nomme explicitement « M. l'abbé Robin » et « M. Paw » pour réfuter leurs propos[36]. Son argumentation est cependant assez bancale : après avoir parlé de la maladie de la consomption[37], dont il a dit qu'elle était très répandue parmi les Américaines, il essaye de convaincre son lectorat que les femmes sont en bonne santé, et conservent longtemps une belle apparence. De plus, il annonce contredire les thèses de De Pauw et Robin concernant les Américaines en général, mais il concède n'avoir pu observer vraiment que les femmes de trois états (New-Hampshire, Massachusetts,

[33] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 214
[34] *Ibid.,* tome II, p. 121
[35] *Ibid.*, tome II, p. 139
[36] *Ibid*., p. 139-1140
[37] *Ibid*., tome II, p. 131 : par consomption, Brissot entend une sorte de dépression, ou lassitude profonde

Connecticut). Pour achever sa démonstration, il donne finalement des exemples de centenaires, qui ne sont pas des plus convaincants. A la fin de sa lettre, Brissot reprend et dépasse ce qu'il avait affirmé au début de la lettre : « la vie de l'homme est bien plus longue dans les États-Unis de l'Amérique, que dans les pays les plus salubres de l'Europe »[38]. Brissot pousse donc la démonstration jusqu'à dire que l'espérance de vie des Américains n'est pas seulement égale à celle des Européens, mais supérieure. Il va encore plus loin lorsqu'il s'agit de parler des Quakers. Le récit perd alors beaucoup de sa rationalité, pour faire un tableau complètement idéaliste des membres de la secte. C'est le cas notamment à propos de la famille Dalton, où il va jusqu'à prétendre qu'un homme de 80 ans peut avoir encore une allure de jeune homme :

> A cet âge, il conservoit une bonne mémoire, un bon appétit, faisoit beaucoup d'exercices ; il n'avoit point de rides sur sa figure, et c'est un caractère particulier de la vieillesse américaine ; au moins, je l'ai observé souvent[39].

Si Brissot semble se raviser légèrement en fin de phrase, c'est sûrement parce qu'il est conscient de faire une généralisation assez improbable.

Ainsi, le discours des voyageurs et voyageurs de cabinet vis-à-vis de la théorie de la dégénérescence est très inégal. Le thème est toujours présent dans le récit, mais souvent de façon indirecte (à travers des remarques sur le climat). Brissot est le seul à s'engager de façon explicite. Quant à Robin et Chastellux, il reprennent à leur compte certains aspects de la thèse de De Pauw, mais la contredisent à certains niveaux (en faisant le tableau d'une Amérique prospère). Dans ce sens, l'observation de terrain ne remet que partiellement en cause les convictions de ces hommes. Selon ce qu'il veut démontrer, l'auteur exagère certains traits, voire en invente. La présence dans un même récit d'éléments assez contradictoires suggère que l'auteur est moins préoccupé par la théorie de la dégénérescence en tant qu'objet, qu'en tant que outil de démonstration.

En mettant en parallèle les récits de voyage avec le discours de diplomates américains tels que Franklin et Jefferson, nous allons voir en effet que les théories de Cornélius de Pauw suscitent moins des réflexions d'ordre naturalistes ou éthiques, que politiques. Nous allons voir au contraire comment un tel sujet était surtout mobilisé autour des questions portant sur l'immigration, la colonisation, et la guerre.

[38] *Ibid*., p. 160
[39] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome II, p. 322

C. De la théorie naturaliste aux enjeux politiques

Les auteurs qui s'engagent particulièrement sur la question de la dégénérescence ne se contentent pas d'expliquer pourquoi ils sont pour ou contre. Le thème n'est en fait pas l'objet de la démonstration, mais seulement un outil, que les auteurs mobilisent pour aborder des questions d'ordre politique.

1. Les conditions climatiques comme argument migratoire : des thèses de Cornélius de Pauw aux récits de voyage

Si nous revenons au contexte d'écriture de l'ouvrage de Cornélius de Pauw, nous constatons que la théorie du climat, telle qu'elle a été reformulée après Buffon, avait en réalité des buts politiques : condamner la colonisation, limiter l'émigration, et se désengager de la guerre d'indépendance. En effet, lorsque Cornélius de Pauw s'attelle à l'écriture de son ouvrage, il est alors au service de Frederic II de Prusse, qui cherche à limiter l'émigration[40]. L'ouvrage qu'il entreprend a pour objectif de dissuader les départs vers l'Amérique, en diffusant un discours défavorable sur le sujet. Cornélius de Pauw reprend donc à son compte des réflexions naturalistes dans une perspective politique. De tous les historiens qui se sont penchés sur le sujet, Durand Echeverria est le seul à avoir mis en évidence le contexte d'écriture de l'ouvrage, pourtant crucial pour en comprendre la portée.

En reprenant les théories de Buffon, De Pauw ajoute un élément essentiel : l'idée que ce ne sont pas seulement les Indiens qui dégénèrent, mais tous les êtres vivants au contact du sol américain[41]. Les colons, qui selon Buffon pouvaient surmonter les conditions défavorables grâce à leurs techniques et savoirs, sont donc logés à la même enseigne que les Indiens dans la théorie de Cornélius de Pauw. Avec un tel discours, les Européens ne pouvaient être que dissuadés d'aller chercher en Amérique une nouvelle terre d'asile. Cornélius de Pauw cherche également à remettre en cause le mythe du bon sauvage et à rejeter le colonialisme, qui irait à l'encontre des intérêts européens (en terme économique surtout)[42]. Durand Echeverria montre en effet que, selon la manière dont on

[40] Durand Echeverria, *Mirage in the West, op. cit.,* p. 12
[41] *Ibid.*, p. 5
[42] *Ibid.,* p. 11

perçoit les colons américains, on condamne ou on encourage la colonisation européenne[43]. Si l'on parvient à prouver que les conditions ne sont pas favorable à un bon développement, cela rend l'entreprise complètement inutile, d'un point de vue autant économique que politique. Ainsi, Voltaire est amené à reconnaître l'aspect primitif des Indiens, et à souligner le degré de corruption des Européens venus coloniser les terres d'Amérique, parce qu'il veut mettre en évidence le lien entre conditions naturelles défavorables et dégénérescence[44]. En procédant de cette manière, Voltaire alimente sa démonstration anti-colonialiste, en ajoutant aux arguments purement éthiques des considérations plus matérialistes. De la même manière, les Français qui s'opposent à la guerre d'indépendance américaine, ont tout intérêt à montrer que le pays dégénère et court à sa perte, pour mettre fin au soutien économique et militaire que fournit la France aux treize colonies[45].

Pourtant, à l'heure où paraît *Recherches philosophiques sur les Américains,* l'Amérique n'apparaît pas encore comme une terre idéale d'immigration dans les mentalités européennes, ou tout au moins dans celles des Français. Tout laisse à croire en effet que les Européens qui s'intéressent à l'Amérique et qui sont prêts à braver la guerre et les Indiens pour aller s'installer de l'autre côté de l'Atlantique sont peu nombreux avant la proclamation d'indépendance. A partir de 1776 en revanche, l'Amérique a tendance à exercer une attraction de plus en plus forte sur les Européens, et les Français en particulier. Bernard Faÿ, qui s'est intéressé à la production d'écrits français sur l'Amérique, a bien mis en évidence les transformations qui s'opèrent à cette période. De 1770 à 1775, les écrits sur l'Amérique sont assez peu nombreux, et dominés par Raynal, qui reprend la théorie de la dégénérescence dans son ouvrage *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* (1770)[46]. Entre 1776 et 1786, les écrits sur l'Amérique se multiplient dans les livres et les journaux, même si l'image diffusée est parfois très éloignée de la réalité[47]. L'ouvrage notamment qui fait le plus autorité auprès du public est celui de St Jean de Crèvecoeur, qui diffuse dans *Lettre d'un cultivateur américain* (1784) une image très édulcorée de l'Amérique, un « tableau […] romanesque plutôt que vrai »[48]. Plus l'intérêt pour l'Amérique grandit, et plus le nombre d'écrits

[43] Durand Echeverria, *Mirage in the West, op. cit.,* p. 4
[44] *Ibid*., p. 6-7
[45] *Ibid*., p. ix
[46] Bernard Faÿ, *Bibliographie critique des ouvrages français relatifs aux États-Unis (1770-1800)*, Paris, Champion, 1924, p. 42
[47] *Ibid.*, p. 58-59
[48] *Ibid.*, p. 64

favorables augmente, même si les courants anti-américains ne disparaissent pas pour autant[49]. Parmi les différentes représentations de l'Amérique qui coexistent en France, celle qui tend à s'imposer est celle du pays de cocagne, charmant et attractif, où la vie est douce et facile. Dès 1751 en effet, l'*Encyclopédie*, qui ne propose pourtant qu'un article très court, met en avant la richesse d'un espace regorgeant de ressources, aussi bien animales que végétales et minérales[50].

Il est intéressant de voir également, dans le récit de La Harpe, l'idée que les Européens longtemps réticents à l'immigration se laissent finalement tenter par un espace aussi attractif. Lorsque la compilation est publiée en 1780, l'auteur prétend que les appréhensions qui retenaient les Européens ont disparu, et qu'ils sont désormais beaucoup plus nombreux à tenter l'expérience. Ainsi, La Harpe fait comme si les débats avaient cessé, et que les bonnes conditions climatiques avaient enfin été reconnues par tous : « Ensuite, lorsqu'il ne resta plus aucun doute sur les avantages du climat & sur la fertilité du terroir, des personnes de considération y passèrent avec leurs familles »[51]. En réalité, les incertitudes demeurent lorsque son récit paraît en 1780, et l'immigration soulève toujours de nombreuses questions, notamment à cause de la théorie de la dégénérescence. La démarche de La Harpe est cependant intéressante, parce qu'elle montre de quelle manière les auteurs procèdent pour encourager ou au contraire dissuader l'immigration ; les conditions naturelles et climatiques sont mobilisées en tant qu'arguments pour justifier un discours d'ordre politique. Les idées de Cornélius de Pauw apparaissent donc moins dans le cadre de réflexions naturalistes, que dans le contexte d'un débat sur la migration.

L'image d'un espace particulièrement propice à l'installation des hommes est très présente dans le récit de Chastellux. Sous sa plume, l'Amérique apparaît comme la terre de tous les possibles, où un homme avec un peu d'argent et beaucoup de volonté peut accomplir de grandes choses[52]. Il souligne en effet combien le milieu est propice au développement de petites entreprises. Les immigrés venus d'Europe peuvent acheter à bas prix de vastes terrains et les faire prospérer. A de nombreuses reprises, Chastellux évoque l'histoire de familles originaires d'Europe (souvent, les gens qui l'hébergent), qui se sont installées en Amérique depuis une ou plusieurs générations, et jouissent d'un niveau de vie tout à fait satisfaisant. C'est le cas notamment de l'aubergiste M. Formicalo, qui a fait le choix de quitter Naples pour s'installer en Virginie : « Maintenant il a une belle maison, des

[49] Durand Echeverria, *Mirage in the West, op. cit.,* p. 37
[50] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, dir., *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, Briasson, 1751, tome I, p. 356
[51] Jean François de La Harpe, *op. cit.,* tome XIV, p. 54
[52] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 43

meubles, des esclaves, & il deviendra bientôt un homme considérable dans sa nouvelle patrie »[53]. Chastellux fait part également des migrations internes, c'est-à-dire des colons qui se déplacent vers l'intérieur des terres pour s'installer dans des espaces moins occupés, et surtout moins chers[54]. Les situations sont alors très différentes : dans la première, ce sont les conditions naturelles et climatiques qui constituent un attrait, alors que ce sont essentiellement des raisons économiques qui poussent les gens à migrer dans la seconde.

De la même manière dans le discours de Brissot, un cultivateur parti de rien peut fonder un établissement et se retrouver à la tête d'une propriété importante. Contrairement à Chastellux qui reste assez vague sur les possibilités de développement, Brissot envisage trois situations possibles. Dans le premier cas, le cultivateur migre à chaque fois qu'il est rattrapé par la société ; dans le second, il doit vendre ses biens car ses mauvais soins l'endettent ; dans le troisième, il s'enrichit, fait prospérer ses biens, qui seront ensuite améliorés de génération en génération[55]. En établissant ces trois catégories, Brissot montre que l'installation n'est pas évidente, et qu'une propriété ne prospère qu'à certaines conditions. Il termine d'ailleurs sa lettre en montrant que l'entreprise est difficile, et pas forcément rentable. Contrairement à Chastellux, Brissot encourage donc une immigration réfléchie : ne doivent se lancer dans l'entreprise que les plus motivés, prêts à déployer des efforts importants pour parvenir à s'installer convenablement. Brissot déconseille l'achat de terres non-bâties, et incite surtout une certaine catégorie sociale à migrer : les paysans. Il souligne que les travaux d'aménagement et d'installation nécessitent des compétences que seuls des gens « bien accoutumés au travail » peuvent avoir[56]. A la fin du second volume, Brissot s'adresse directement aux Européens qui voudraient venir s'installer en Amérique, et leur indique les choix à effectuer en fonction de ce qu'ils recherchent. Il recommande le « Kentucké » pour la fertilité du sol, et les possibilités de chasse et de pêche ; « la vallé de la Shenadore » (dans l'état de Virginie) pour le climat, la localisation géographique, et le prix assez bas des terres ; enfin, il conseille la Pennsylvanie à ceux qui désirent vivre dans une société harmonieuse, quitte à ce que les conditions climatiques et naturelles soient moins favorables[57]. Brissot met donc en valeur les atouts naturels et climatiques qu'offrent ces différents espaces. Concernant en revanche la colonie de Scioto, qui jouit d'une assez mauvaise réputation en France, Brissot encourage les « infortunés » à venir s'y établir[58]. Il

[53] *Ibid.*, tome II, p. 122
[54] *Ibid.*, tome II, p. 76-77
[55] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome II, p. 97-106
[56] *Ibid.*, tome II, p. 117
[57] *Ibid.*, tome II p. 306
[58] *Ibid.*, tome II, p. 440-442

souligne que la colonie est tout à fait propice pour les Français qui veulent venir s'installer en Amérique, tant qu'ils sont prêts à cultiver la terre. Ainsi, l'Amérique est présentée comme un exutoire, une terre de substitution pour ceux à qui la France n'a plus rien à offrir.

2. Climat, immigration, et diplomatie : le rôle de Franklin et Jefferson

Si l'Amérique n'est plus présentée comme une inconditionnelle terre d'accueil par les voyageurs français dans les années 1780, ce n'est pas seulement à cause des théories de Cornélius de Pauw, mais surtout en raison du discours diffusé par les diplomates américains. Avec la constitution progressive des États-Unis d'Amérique, les voyageurs en effet ne sont plus encouragés à faire un tableau trop idéal du pays. En s'intéressant de plus près aux écrits de Benjamin Franklin et de Thomas Jefferson qui ont servi de référence à Chastellux et à Brissot, il s'agit de comprendre pourquoi persistent des propos aussi contradictoires sur la qualité des conditions naturelles et climatiques, mais aussi sur l'impression générale dégagée par l'Amérique.

En effet, Franklin et Jefferson diffusent dans les années 1780 des écrits qui découragent l'immigration de masse, et encouragent une immigration ciblée. Ils cherchent de cette manière à rétablir l'équilibre entre les courants anti-américains (suivant notamment les théories de De Pauw), et les courants idéalisant l'Amérique (se basant essentiellement sur les propos de Crèvecoeur).

Même si les historiens se sont surtout attardés sur le rôle de Franklin dans la propagande pro-américaine, il faut bien voir qu'il a aussi exercé un rôle de modérateur important. Au sujet de l'immigration notamment, il semble qu'il ait moins cherché à faire l'éloge de son pays qu'à en donner une image plus rationnelle. Lorsqu'il diffuse en 1784 *Avis à Ceux Qui Voudraient S'en Aller en Amérique*, Franklin entend non seulement apporter une réfutation implicite aux thèses de Cornélius de Pauw, mais aussi rappeler aux Français qu'ils sont les bienvenus aux États-Unis, à certaines conditions. Dans ce court essai de seulement quinze pages, Franklin insiste particulièrement sur les atouts naturels de l'Amérique :

> La Bonté de l'Air, la Salubrité du Climat, l'Abondance de Nourritures saines, & l'Encouragement à se marier de bonne heure par la Certitude d'avoir une Subsistance en cultivant la Terre, font que l'Accroissement des Habitans par la seule Fécondité du Pays est très-rapide[59].

Cette affirmation suggère que toutes les conditions sont réunies pour qu'une société se développe rapidement, sans que le recours à l'immigration soit nécessaire. Franklin formule d'ailleurs le même message que celui que nous avons pu voir dans le récit de Brissot : si vous êtes laborieux, que vous voulez devenir de petits propriétaires, l'Amérique peut vous offrir des conditions de vie meilleures (mais pas luxueuses) ; en revanche, elle n'a rien à offrir aux paresseux.

> L'Amérique est le Pays de Travail, & nullement ce que les Anglais appellent *Lubberland*, & les Français, *Pays de Cocagne,* où les Rues sont, dit-on, pavées de petits Pains, les Maisons couvertes d'Omelettes, & où les Poulardes voltigent, toutes roties, en criant : *Venez me manger*[60].

A l'image mythique que les Français se font de l'Amérique, Franklin voudrait substituer une image plus rationnelle. Comme Brissot dans son récit de voyage, il encourage un certain type d'immigration, et cherche à refréner les vaines ambitions des Européens cupides et fainéants[61]. Plutôt que les paysans, Franklin encourage surtout les ouvriers à venir s'installer en Amérique, parce qu'ils ne sont pas en nombre suffisant pour assurer les besoins du pays[62].

Jefferson quant à lui adopte un discours similaire, mais qu'il introduit par le biais d'un état en particulier : la Virginie. Entre 1781 et 1782, il s'attelle à la rédaction de *Notes on the State of Virginia*, pour répondre aux questions de François de Barbé Marbois (alors Consul Général de France à Philadelphie) sur la dégénérescence américaine[63]. L'ouvrage a pour objectif de remettre en cause les clichés qui circulent, et notamment de corriger l'image d'une Amérique peu propice à la vie, où les hommes et les animaux sont moins vigoureux, et où l'espèce humaine a tendance à se détériorer[64]. Deux cent copies en langue anglaise sont tirées entre 1784 et 1785 ; en 1786, l'ouvrage est traduit en français par l'abbé

[59] Benjamin Franklin, *Avis à Ceux Qui Voudraient S'en Aller en Amérique*, Passy, impression de Benjamin Franklin, 1784, p. 8
[60] *Ibid.*, p. 7-8
[61] *Ibid.,* p. 3-4
[62] *Ibid.,* p. 9
[63] Durand Echeverria, Everett Wilkie, *The French Image of America. A chronological and subject bibliography of french books printed before 1816 relating to the british north american colonies and the united states*, Londres, The Scarecrow Press, 1994, p. xvi et Claude Fohlen, *Thomas Jefferson*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1992, p. 38
[64] Claude Fohlen, *Thomas Jefferson, op. cit.,* p. 39 et Robert Palmer, *The Age of Democratic Revolution, vol.1, The Challenge*, Princeton, Princeton University Press, 1974, p. 276

Morellet, avec la collaboration de Jefferson (qui vient d'arriver en France pour prendre la relève de Franklin)[65]. Jefferson est cependant mécontent de la traduction, et entreprend en 1787 la publication d'une autre édition en anglais, en faisant cette fois figurer son nom. C'est sur cette édition qu'a choisi de s'appuyer Merril Peterson, parce que c'est la première à avoir été diffusée à une échelle vraiment importante, et aussi à représenter fidèlement les intentions de son auteur[66]. L'ouvrage se présente sous forme de questions-réponses : aux vingt-trois interrogations de François de Barbé Marbois, Jefferson formule des réponses, plus ou moins développées. Même s'il ne fait jamais d'allusion directe à la théorie de la dégénérescence, l'ouvrage dans son ensemble contribue à la réfuter. Jefferson fait le tableau d'un état de Virginie prospère, à l'image du reste de l'Amérique Il est intéressant de voir qu'il ne remet pas pourtant en question l'influence du climat sur les êtres vivants ; très respectueux de Buffon et de ses théories, Jefferson cherche moins à le contredire qu'à souligner que les conclusions auxquelles il a aboutit à propos de l'Amérique ne se vérifient pas dans la réalité[67]. Si le dignitaire américain ne prend pas la peine de nommer De Pauw et de réfuter explicitement ses propos, c'est parce qu'il l'estime trop peu (contrairement à Buffon) pour discuter de ses idées. Dans son ouvrage, Jefferson ne masque pas les problèmes qui se posent en Amérique, et les faiblesses aussi bien sociales que politiques ; mais son discours montre un pays en plein essor, qui n'a rien à voir avec l'image totalement obsolète qu'en donnent Buffon et De Pauw. La version française de l'ouvrage de Jefferson connaît cependant un succès mitigé : Claude Fohlen estime qu'elle n'a été lue que par les élites ou les gens déjà intéressés par le Nouveau Monde[68]. Comme Brissot y fait référence, nous pouvons affirmer qu'il a consulté *Observations sur la Virgnie*[69], mais il est très probable que Chastellux l'ai fait aussi, dans la mesure où il consacre plus de vingt pages de son ouvrage au seul état de la Virginie (ce qu'il ne fait pas pour les autres provinces)[70]. Par ailleurs, les deux voyageurs mentionnent avoir rencontré Jefferson en personne, ce qui laisse supposer qu'ils ont pris connaissance de ses travaux[71]. Quoi qu'il en soit, de nombreux passages dans les récits de Chastellux et Brissot font écho aux propos du dignitaire américain.

[65] Thomas Jefferson, « Notes on the State of Virginia », in Merril D. Peterson, ed., *Writings*, New York, Literary Classics of the United States, 1994, p. 1534
[66] *Ibid*., p. 1533
[67] Jacques Roger, « Buffon, Jefferson et l'homme américain », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, Année 1989, Volume 1, Numéro 3, p. 63
[68] *Ibid*., p. 66
[69] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome II, p. 43, p. 71
[70] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome II, p. 134-157
[71] *Ibid*., tome II, p. 34 et Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome II, p. 43

Bernard Faÿ estime que c'est la volonté de diffuser une image plus juste et plus rationnelle de son pays qui a encouragé Jefferson à entreprendre *Observations sur la Virginie*[72]. Cela est vrai, mais dans une certaine mesure seulement ; ce qui importe le plus pour Jefferson, tout comme Franklin, c'est de dissuader les Européens de venir s'installer à toutes fins en Amérique. Après une longue réflexion sur la population, Jefferson conclut que les États-Unis n'ont pas intérêt à encourager l'immigration, parce qu'elle peut mettre en péril l'homogénéité et la stabilité de la fédération[73]. Il considère cependant qu'elle ne doit pas être empêchée pour autant. Comme Franklin avant lui, Jefferson agit lors de son séjour en France de manière à freiner l'enthousiasme des Français vis-à-vis du mythe américain[74]. Après avoir publié *Notes on the State on Virginia*, tenté d'améliorer la traduction française, et conseillé Démeunier pour la rédaction de son article dans *l'Encyclopédie Méthodique*, Jefferson encourage le toscan Filippo Mazzei à rédiger *Recherches historiques et politiques sur les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale*. L'ouvrage, traduit en français par Condorcet en 1788, présente en quatre tomes une Amérique démystifiée, qui contraste beaucoup avec l'image que Crèvecoeur et ses amis cherchent à diffuser[75]. Cependant, l'oeuvre de Mazzei connait un très faible succès : selon Bernad Faÿ, le public français n'était pas intéressé par des écrits trop véridiques. Il préférait largement l'œuvre de Raynal, comme en témoignent les vingt rééditions et cinquante contrefaçons produites[76]. Même si elles ont rencontré peu de succès auprès du public français, ces productions sont importantes parce qu'elles reflètent les intentions et motivations des agents diplomatiques américains. Franklin et Jefferson manifestent ainsi une double volonté : celle de donner une image plus exacte, c'est-à-dire un juste milieu entre l'Amérique dégénérée de De Pauw, et celle idéalisée par Crèvecoeur ; mais aussi la volonté très précoce de réguler l'immigration. Jefferson va même plus loin que Franklin, puisqu'il affirme que l'Amérique se suffit à elle-même d'un point de vue démographique, là où son compatriote encourage une migration raisonnée et choisie.

Les propos de ces deux ambassadeurs américains permettent ainsi de comprendre pourquoi les voyageurs français ont eu du mal à se positionner. Leurs récits semblent tiraillés entre la volonté de rejeter les thèses de Cornélius de Pauw, de donner une image plus rationnelle de l'Amérique (moins attractive, quitte à briser certains mythes), tout en

[72] Bernard Faÿ, *L'esprit révolutionnaire, op. cit.,* p. 135
[73] Thomas Jefferson, « Notes on the State of Virginia », *op. cit.,* p. 212
[74] Robert Darnton, *Pour les Lumières, défense, illustration, méthode*, traduit de l'américain par J.F Baillon, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2002, p. 46
[75] Bernard Faÿ, *Bibliographie critique, op. cit.,* p. 64-65
[76] *Ibid.,* p. 42

diffusant malgré tout une vision d'ensemble assez positive. Dans un discours où viennent se bousculer des idées parfois très contradictoires, les auteurs offrent l'image d'une Amérique aux facettes multiples, une Amérique plurielle.

Ainsi, en faisant le point sur les conditions naturelles et climatiques de l'Amérique, les voyageurs sont amenés à se positionner par rapport à des réflexions qui dépassent des considérations d'ordre naturaliste et anthropologique. L'investissement de diplomates américains tels que Jefferson et Franklin témoigne de l'importance des enjeux coloniaux et migratoires sur un tel sujet. Le débat sur la dégénérescence américaine est donc intéressant à plusieurs niveaux. Il permet de voir tout d'abord comment des questions naturalistes ont pu dériver en stratégie politique ; ensuite, il met en évidence l'existence de liens entre des écrits de type très différents, notamment entre les récits « de terrain » des voyageurs français et les travaux plus théoriques de diplomates américains amenés à séjourner en France ; enfin, le débat permet de voir dans quelle mesure le voyage peut être synonyme d'engagement, sur des sujets particulièrement polémiques.

A travers le sujet de la dégénérescence, nous avons pu voir combien le récit de voyage reprenait et reflétait les idées et les théories circulant sur l'Amérique. En étudiant les notices de dictionnaires et encyclopédies, nous allons voir comment le récit de voyage à son tour pouvait servir d'ouvrage de référence pour l'homme de cabinet.

Chapitre 7 – Du récit de voyage au dictionnaire : la compilation et synthèse des connaissances

En effet, si le voyageur peut se permettre de s'étendre sur un sujet, la notice de dictionnaire, elle, a pour fonction d'être synthétique. Cela suppose de la part de son auteur un travail de rassemblement des connaissances.

A. Comprendre le recours au récit de voyage dans le processus de rassemblement des connaissances

Ce travail soulève cependant des difficultés. Pour l'auteur d'une notice de dictionnaire, le récit de voyage est en effet un outil indispensable, mais particulièrement problématique.

1. Mépris, rejet, et sélection des écrits de voyageurs

« Les voyageurs sont sujets à mentir »[77]. Voyage et mensonges sont si étroitement liés dans les mentalités que c'est l'exemple qui est logiquement associé à la définition « Voyage » par le *Dictionnaire de l'Académie Françoise*. Les récits de voyage suscitent en effet la suspicion, si ce n'est le mépris des hommes de cabinet. Avant de voir comment voyageurs et voyageurs de cabinet s'appliquent à démonter ces critiques, il est intéressant d'analyser en quoi elles consistent.

L'entrée « Amérique » de l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (à partir de l'édition de 1776), fournit un exemple très représentatif des différentes critiques adressées aux voyageurs et à leurs écrits. Il est surprenant de voir à quel point les deux auteurs de cet article adoptent des approches complètement différentes : alors que Cornélius De Pauw, dans la première partie, fait une critique très forte des récits de voyage, Samuel Engel dans la seconde partie, réfléchit à la manière de

[77] *Dictionnaire de l'Académie Françoise*, Nîmes, par les Académiciens de l'Académie Françoise, imprimé chez Pierre Beaume, 1778, p. 685

les exploiter au mieux, en tenant compte des problèmes que posent le genre. Le premier est donc surtout dans le mépris et le rejet, alors que le second est davantage dans la compréhension et la sélection des récits de voyage.

De Pauw rejette non seulement les récits les plus anciens (parce qu'ils présentent des données obsolètes), mais aussi ceux qui déforment la réalité en faisant un récit par « amour du merveilleux », plutôt que par amour du vrai[78]. Il méprise les « absurdités que tant de voyageurs ont osé croire, et qu'ils ont osé écrire », c'est-à-dire non seulement la crédulité, mais aussi le manque de scrupules des voyageurs à rapporter des données parfois improbables[79]. Pour De Pauw en effet, les voyageurs les plus attentifs, et donc les plus rigoureux, ont forcément réalisé la présence chez les Américains de carences et de défauts, voire de tares (le passage en question ne concerne que les Indiens). Paradoxalement, il espère que les futurs voyageurs seront plus à même de décrypter les usages religieux des Indiens ; cela implique qu'en adoptant une démarche plus éclairée, et plus rationnelle, l'observateur avisé soit capable de donner du sens à ce qui, à première vue, n'en avait pas, ou semblait étrange. Comme Rousseau avant lui, De Pauw regrette que les voyageurs ne puissent pas offrir au philosophe une observation d'aussi bonne qualité que s'il l'avait faite lui-même, c'est-à-dire plus riche, plus fiable, et plus intéressante[80].

> Il s'est glissé des faussetés dont quelques-unes sont déjà parfaitement connues, & dont on connoîtra les autres, à mesure que les voyageurs deviendront plus éclairés que l'on été la plupart de ceux qui ont parlé jusqu'à présent des différentes parties du nouveau monde : des moines, & des hommes qui ne méritoient pas le titre de philosophe, en quelque sens qu'on puisse entendre ce mot, se sont permis d'écrire des choses que les personnes raisonnables se sont repenties d'avoir lues[81].

On voit dans cette remarque toute la frustration que peut avoir un auteur à devoir utiliser des sources peu fiables, fantaisistes sur de nombreux points, mais pourtant seuls témoignages de l'état d'un espace lointain. Déjà dans son ouvrage *Recherches philosophiques sur les Américains*, Cornélius de Pauw fait une vive critique de ses sources, et ne considère comme fiables qu'une minorité d'auteurs[82]. Pour lui, beaucoup mentent, consciemment ou inconsciemment, par intérêt ou sans intérêt. De la même manière, Nicolas Masson de Morvilliers, dans le « discours sur la géographie » qui introduit

[78] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, dir., *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Lausanne et Berne, Sociétés Typographiques, 1781, tome II, p. 348-349
[79] *Ibid.*, p. 349
[80] Gilbert Chinard, *op. cit.,* p. 348
[81] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, *op. cit.,* 1781, tome II, p. 361
[82] Michèle Duchet, *op. cit.,* p. 99

l'*Encyclopédie méthodique. Géographie moderne,* souligne les problèmes que posent l'utilisation du récit de voyage :

> Mais ces voyageurs ont-ils bien vu ? Ont-ils tout vu ? Sont-ils toujours d'accord ? En les supposant même de bonne foi, combien de causes peuvent égarer le jugement ? Ici, c'est l'ignorance ; là c'est l'opinion[83].

A la question de l'objectivité s'ajoutent celles de l'exhaustivité, du consensus, et de l'impartialité. De Pauw essaye d'évaluer la crédibilité que l'on peut attribuer à un auteur en se basant sur le ton qu'il emploie (plus ou moins partial) mais aussi en s'intéressant à ses fonctions[84]. C'est ce que fait plus particulièrement Engel, dans la seconde partie de l'article « Amérique » de l'*Encyclopédie.* Adoptant un ton beaucoup moins vindicatif, et une démarche plus méthodique que De Pauw, Engel explique qu'il faut sélectionner les récits de voyage en fonction du type de voyageur : on juge de l'authenticité du récit selon si le voyageur est plus ou moins connu et considéré (notamment s'il a déjà publié), s'il appartient à un groupe (social, militaire...), ou s'il est en mission pour un souverain (mission scientifique, administrative...)[85]. Engel ajoute que tous les récits de voyage ne se valent pas, et qu'il faut distinguer les auteurs les plus sérieux des autres : « Les relations sont plus ou moins authentiques, selon les personnes & les circonstances »[86]. L'idée que l'homme de lettres doit faire un tri dans les récits de voyage et n'utiliser que les plus pertinents n'est pas nouvelle. Dès le début du siècle, Antoine Augustin Bruzen de la Martinière, dans la préface de son *dictionnaire géographique, historique et critique*, fait la différence entre le « vrai » voyageur, et les autres : « autres que je n'employe que quand les vrais voyageurs ne fournissent rien »[87]. Il entend par vrais voyageurs ceux dont le déplacement a été attesté, mais aussi dont les écrits ont été reconnus comme suffisamment fiables. L'*Encyclopédie* dite d'Yverdon est intéressante à ce sujet parce qu'elle permet de voir, à travers ses éditions successives, la volonté de réhabiliter le récit de voyage : il ne s'agit pas seulement de pointer les défauts de ces ouvrages, mais aussi de savoir en reconnaître les qualités. En 1770, rien n'est dit à propos des sources mobilisées pour la rédaction de l'entrée « Amérique » ; en 1775 en revanche, lorsque l'article est repris et corrigé dans la version *Supplément*, l'auteur fait allusion aux récits de voyage et souligne

[83] Nicolas Masson de Morvilliers, François Robert, *Encyclopédie méthodique. Géographie moderne,* Paris et Liège, Panckoucke et Plomteux, 1783, tome I, p. xiv
[84] Michèle Duchet, *op. cit.,* p. 99
[85] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, *op. cit.,* 1781, tome II, p. 365
[86] *Ibid*., p. 365
[87] Antoine Augustin Bruzen de la Martinière, *Le grand dictionnaire géographique, historique et critique*, Paris, chez les libraires associés, 1768, tome I, p. viii

leur intérêt[88]. Il suggère que le récit comporte autant de bons éléments que de mauvais, mais que le lecteur éclairé saura en tirer le meilleur.

Ainsi, même si les auteurs de notice de dictionnaire sont conscients des problèmes que posent l'utilisation du récit de voyage, ils ne se contentent pas de mépriser les voyageurs ; au contraire, ils cherchent à définir comment exploiter au mieux le récit comme source d'informations. Il s'agit pour eux non seulement de sélectionner les auteurs les plus fiables, mais aussi de repérer, au sein même d'un récit, les éléments pertinents, et les passages qui semblent inventés ou exagérés[89].

La question se pose d'autant plus dans le cas d'un ouvrage de compilation, où il est encore plus difficile d'évaluer la pertinence du récit. De Pauw est à leur égard particulièrement méprisant :

> Les compilateurs qui n'ont aucune espece d'esprit, entassent tout ce qu'ils trouvent dans les journaux des voyageurs, & font enfin des romans dégoûtans, qui ne se sont que trop multipliés de nos jours, parce qu'il est plus aisé d'écrire sans réfléchir, que d'écrire en réfléchissant[90].

De Pauw reproche à ces travaux leur manque de transparence : les sources du compilateur sont multiples, mais ne sont pas systématiquement mentionnées ; il leur reproche également leur manque de rigueur, et leur tendance à faire un récit plus divertissant qu'informatif ; enfin, il leur reproche d' « entasser » des données, c'est-à-dire de les réunir dans un même ouvrage sans se soucier de la cohérence de l'ensemble, et sans se préoccuper du fait que les voyageurs se contredisent parfois les uns les autres.

Les critiques et réserves émises par les hommes de lettres témoignent de l'importance de la réflexion sur le voyage et des questions qui se posent quant aux informations que l'on peut en extraire. En définissant de cette manière ce qu'il attend d'un récit de voyage, l'auteur de l'article de dictionnaire ou d'encyclopédie encourage le voyageur à produire un certain type de récit. Il s'agit de voir dans quelle mesure les auteurs de récits de voyage s'efforcent de répondre à ces attentes.

---

[88] Fortunato Bartolomeo De Felice, *Encyclopédie, ou Dictionnaire universel raisonné des connoissances humaines. Supplément*, Yverdon, 1775, tome I, p. 305

[89] Isabelle Laboulais-Lesage, « L'usage des récits de voyage dans les dictionnaires de géographie du XVIIIe siècle : le cas des notices américaines », in Gilles Bertrand, dir., *La culture du voyage. Pratiques et discours de la Renaissance à l'aube du XXe siècle*, Paris, l'Harmattan, 2004 p. 166

[90] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, *op. cit.,* 1781, tome II, p. 363

2. Réaction des voyageurs : témoigner leur bonne foi

Face à tant de scepticisme, les auteurs-voyageurs ont bien sûr essayé de se défendre. Mais pour prouver leur bonne foi, ils ont davantage cherché à se distinguer de leurs confrères, qu'à réhabiliter la démarche du voyageur en général. L'objectif était de se rapprocher le plus possible du voyageur idéal, tel qu'il était conçu par les théoriciens de l'époque.

Même si le discours des auteurs de notices encyclopédiques permet de se faire une idée de ce qui était attendu du voyageur, c'est dans la presse qu'est défini le mieux le « bon voyageur » : « Bien formé, dépourvu de préjugés, sachant observer, parlant éventuellement la langue du pays visité ; voilà le modèle du bon voyageur tel qu'il semble émerger des périodiques littéraires de la seconde moitié du dix-huitième siècle »[91]. S'intéressant aux commentaires de la presse périodique sur les récits de voyage, Yasmine Marcil remarque que le « bon voyageur » est très clairement distingué du « voyageur idéal » : le premier est un voyageur ordinaire, à qui on demande avant tout de faire un récit vrai ; le second est un voyageur-philosophe, qui ne se contente pas d'un récit authentique mais propose plutôt une analyse rigoureuse de ses observations. S'appuyant sur les propos du journaliste genevois Jacques Mallet du Pan, Yasmine Marcil met en évidence les différents critères qui font du voyageur un observateur bon, mauvais, ou idéal. Elle montre à quel point le discours de la presse s'inscrit dans la continuité de celui des philosophes vis-à-vis des voyageurs[92]. Il est intéressant de voir comment ces critères, à leur tour, sont mis en avant par les auteurs de récit de voyage.

Nous avons déjà pu observer en première partie comment s'y prenaient les voyageurs pour légitimer leur projet de voyage, notamment face aux plus septiques remettant en question l'intérêt même du déplacement dans l'espace ; en mettant face à face récit de voyage et dictionnaire (ou encyclopédie), il s'agit de voir jusqu'à quel point le discours des voyageurs est construit de sorte à satisfaire les exigences des hommes de cabinet. Les auteurs s'efforcent en premier lieu de se démarquer des voyageurs partiaux et crédules. Pour cela, ils mettent en avant leur désir de démonter les préjugés (même si dans les faits, ils continuent d'en véhiculer). Cela est particulièrement visible dans le cas de Bossu, qui rejette avec force les idées reçues concernant l'avilissement des Indiens, et

[91] Yasmine Marcil, « Le voyageur dans la presse périodique de la seconde moitié du XVIIIe siècle », *Revue française* , numéro spécial *La culture des voyageurs à l'âge classique. Regards, savoirs et discours*, éd. électronique, non paginé

[92] *Ibid.,* non paginé

souligne qu'elles perdurent du fait de la méconnaissance de ces peuples[93]. Les voyageurs s'évertuent également à remettre en question tout ce qui leur est donné d'observer, afin de prouver à leurs lecteurs qu'ils ont réfléchi à chacun de leurs propos. Chastellux notamment se plait à rapporter la conversation qu'il a avec un aubergiste écossais, pour mieux souligner ensuite que les convictions de cet homme sont tout à fait erronées. Il prouve donc à son lecteur qu'il a su faire la part des choses entre ce que l'aubergiste lui a raconté à propos de la famille des Hodnetts (à laquelle il appartient), et ce qu'il sait à propos de sa notoriété (faible voire inexistante)[94].

Les voyageurs, mais aussi les compilateurs, manifestent la volonté de mentionner leurs sources pour plus de transparence. Cependant, il s'agit souvent plus d'une stratégie pour masquer leurs incertitudes, que d'une démarche rigoureuse pour référencer leurs données de façon systématique. En effet, c'est quand un auteur a peur de véhiculer une information erronée qu'il mentionne la source sur laquelle il s'appuie: « Je vous avoue que quoique je tienne tous ces faits d'un assez grand nombre de personnes dignes de foi, je ne voudrois cependant pas en garantir l'authenticité »[95]. En faisant cette affirmation, Bossu prévient les critiques au cas où l'information se révèlerait fausse ; la source qu'il évoque est d'ailleurs assez vague pour que personne ne soit incriminé. De la même manière, La Porte se cache derrière les propos d'un certain allemand (dont il ne cite jamais le nom) pour parler du serpent à sonnette, et La Harpe se réfère aux propos de René Goulaine de Laudonnière à propos de la Floride, même s'il reconnait que son ouvrage est déjà très ancien[96]. Ainsi, même lorsqu'ils rapportent des informations parfois douteuses, les auteurs de récit de voyage s'arrangent pour ne pas en porter la responsabilité. Cela est particulièrement visible dans le cas de Brissot : de tous les voyageurs, il est celui qui déploie le plus d'efforts pour ressembler au voyageur idéal tel que le décrivent les théoriciens. En effet, il cherche à allier curiosité, culture, et méthode. Dès la préface, il justifie son entreprise, et explique dans le détail quelle doit être la démarche du voyageur[97]. Tout au long de son ouvrage, Brissot cherche à prouver que son esprit critique est toujours en éveil. Il déclare notamment « j'étois bien déterminé de ne plus croire aux opinions des individus », pour montrer qu'il ne se laisse pas méprendre par les témoignages trop partiaux. Chastellux se considère certainement lui aussi comme un voyageur-philosophe,

[93] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 90-91
[94] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome II, p. 93-94
[95] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 48
[96] Joseph de La Porte, *op. cit.*, tome IX p. 335, p. 336, p. 342 et Jean François de La Harpe, *op. cit.*, tome XIV, p. 9
[97] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. xxxvi-xlii

mais il déploie moins d'efforts pour le prouver. Il est fort probable que son statut d'académicien rende inutile ce genre de démarche. A ce titre, Robin peut vraiment être considéré comme une exception : il n'a rien d'un voyageur-philosophe, mais ne cherche pas à se faire passer pour l'un d'eux. Son récit ne présente aucune introduction qui justifie sa démarche de voyageur, et ne comporte aucune référence à un auteur ou à un individu en particulier. C'est d'ailleurs peut-être ce manque d'efforts qui a suscité les critiques les plus virulentes de ses contemporains. Il semblerait que Robin ne se soit pas inquiété de savoir quels critères étaient attendus d'un « bon voyageur ». En effet, il commence son récit en racontant les circonstances de la traversée[98]; or, tous les autres récits de voyage manifestent la volonté de passer rapidement sur les détails de la traversée, parce qu'ils ne sont pas dignes d'être rapportés[99]. Chastellux ne donne aucun détail sur la navigation, Bossu n'y consacre qu'une demi-page, et Brissot annonce faire un résumé très succinct (même si dans les faits, il y consacre tout de même six pages)[100]. Si Cassini fait le choix de rapporter quelques détails à propos de la traversée de Chappe d'Auteroche, c'est uniquement parce que celle-ci a été l'occasion d'expériences et d'observations[101]. Le récit de l'homme de sciences ne comporte pas cependant de démarche de justification, mais il y a deux raisons à cela : d'abord, Chappe n'a pas rédigé lui-même son récit de voyage, il a seulement pris des notes ; ensuite, il est probable que, comme Chastellux, son statut d'académicien rendait cette entreprise inutile ; Chappe d'Auteroche n'avait rien à prouver à ses confrères, étant donné que Joseph-Nicolas Delisle lui avait témoigné toute sa confiance en choisissant de lui remettre cette mission[102].

Ainsi, parmi nos cinq voyageurs, seuls Bossu et Brissot se soucient vraiment de justifier leur démarche, Chastellux dans une moindre mesure seulement. Pour tous les trois, il est important que le récit de voyage puisse servir à ceux qui ne pourraient pas se rendre sur place pour faire leurs propres observations. A aucun moment cependant nos voyageurs n'osent, comme le fait Bougainville, s'offusquer contre ces hommes de cabinet qui se permettent de critiquer les récits de voyageurs ; ce dernier accuse légitimement les philosophes de juger et discourir sur des objets qu'ils n'ont pas vus eux-même[103]. Comme le

[98] Charles César Robin, *op. cit.,* p. 1-8
[99] Jean Chappe d'Auteroche, *op. cit.*, p. vi, Jean François de La Harpe, *op.cit.*, tome I, p. vi, et Joseph de La Porte, *op. cit.,* tome I, p. vii
[100] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 5 et Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome I, p. 92-97
[101] Jean Chappe d'Auteroche, *op. cit.,* p. 13
[102] Numa Broc, *La Géographie des Philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle*, Paris, Éditions Ophrys, 1972, p. 395
[103] Gilbert Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII et au XVIIIe siècle,* Genève, Slatkine Reprints, 2000,, p. 375

souligne Michèle Duchet, les voyageurs seraient pourtant en droit de retourner la critique à ces hommes de cabinet, dans la mesure où cette critique est elle-même empreinte des préjugés, et chargée d'intentions[104]. Si nos voyageurs ne disent rien à ce sujet, c'est parce qu'ils tiennent à ce que leurs observations ne soient plus seulement utiles, mais nécessaires voire indispensables à l'homme de sciences et de lettres.

3. Expliquer le large réemploi par les écrivains du XVIIIe siècle du récit de voyage

Les sources sélectionnées par les lettrés qui rassemblent des connaissances sur l'Amérique sont en effet pour une large part des récits de voyage. Ainsi, malgré la réfutation en théorie, le récit de voyage est largement utilisé en pratique. La raison est que le voyage, en tant que déplacement effectif dans l'espace, s'impose de plus en plus comme un passage obligé dans la quête de connaissances : « Comme le Géographe ne peut quitter son cabinet pour aller vérifier les faits sur tous les points du globe, il faut nécessairement qu'il s'en rapporte souvent aux voyageurs »[105]. Nicolas Masson de Morvilliers reconnaît ainsi que le géographe a besoin d'observations de terrain pour valider ses hypothèses ; il érige le voyageur comme une sorte d'assistant, qui seconde l'homme de science dans son travail. Cette remarque témoigne de profonds changements dans la conception de l'élaboration du savoir : l'observation sur le terrain est perçue de plus en plus comme un « certificat d'authenticité »[106]. Dès le XVIIe siècle, le voyage est envisagé comme l'occasion d'aller recenser des informations, de faire la description d'un espace, et d'expérimenter des principes théoriques[107]. Les voyageurs adoptent alors une approche nouvelle, qui transforme la manière dont ils rédigent leur rapport : il s'agit d'être utile aux hommes de sciences. A la fin du XVIIIe siècle cependant, l'approche directe et la démarche expérimentale ne sont plus seulement souhaitables, mais nécessaires. Même De Pauw, pourtant très critique à l'égard des voyageurs, affirme la primauté de l'observation sur la réflexion ex nihilo : « Si les plus anciennes & les plus nouvelles découvertes s'accordent entr'elles en tout ou en partie, il ne faut pas hésiter un moment de les préférer à tout ce que

[104] Michèle Duchet, *op. cit.,* p. 101
[105] Nicolas Masson de Morvilliers et François Robert, *op. cit.,* tome I, p. xvi
[106] Nicole Hafid-Martin, *op. cit.,* p. 31
[107] J. Eric Leed, *The mind of the traveler, from Gilgamesh to global tourism*, New York, Basic Books, 1991, p. 177

les hommes même les plus savans auroient écrit de contraire »[108]. Les voyageurs semblent d'ailleurs bien conscients de l'intérêt croissant pour l'observation de terrain, et de la force qu'elle confère à leur discours. Cela est manifeste dans le cas de Bossu, qui affirme « Je peux vous assurer sur ma propre expérience que cela est assurément faux », à propos du culte du diable par les Indiens[109]. A mesure que le statut du voyageur prend de l'importance, le récit qui découle de l'expérience gagne en légitimité[110]. Dans cette perspective, le voyageur est encouragé à participer à la construction des savoirs, et à jouer un rôle de premier plan.

Ainsi, le récit de voyage est un genre qui soulève des problèmes, mais qui est perçu de plus en plus comme un outil indispensable à l'homme de sciences, et même au philosophe. Dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, le mouvement encyclopédique encourage les voyageurs à produire un récit « éclairé », qui puisse contribuer à la construction des connaissances. En s'appuyant sur les notices de dictionnaires et d'encyclopédies, il s'agit de voir comment les données fournies par le voyageur sont réutilisées dans une perspective de synthèse des savoirs, mais aussi de mesurer le décalage entre le fruit d'une observation de terrain et le travail de cabinet.

B. Ambition encyclopédique et objet de l'Amérique : rassembler les connaissances sur le Nouveau Monde et ses habitants

Le dictionnaire est en effet une source particulièrement intéressante, puisqu'il a pour fonction essentielle de proposer une définition synthétique mais complète d'un sujet. Isabelle Laboulais-Lesage l'a particulièrement étudié dans l'optique de confronter « un outil de totalisation du savoir » aux récits de voyage[111]. En comparant les différentes notices américaines, il s'agit de voir quels sont les grands thèmes qui reviennent pour définir l'objet, mais aussi quelles sont les sources mobilisées pour réaliser un travail de synthèse sur le Nouveau Monde et ses habitants.

[108] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, *op. cit.,* 1781, tome II, p. 365
[109] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 192
[110] J. Eric Leed, *op. cit.,* p. 184
[111] Isabelle Laboulais-Lesage, « L'usage des récits de voyage », *op. cit.,* p. 147

1. De la définition succincte à la dissertation de plusieurs pages

Les dictionnaires et encyclopédies parus entre 1765 et 1789 (rééditions comprises) qui proposent une définition de l'Amérique peuvent être réunis en différents groupes.

Nous pouvons d'abord distinguer les travaux qui ne se rattachent pas à la grande entreprise encyclopédique de Diderot (cf tableau n°5 et n°6)[112]. *Le grand dictionnaire géographique, historique et critique* de Antoine Augustin Bruzen de la Martinière, réédité en 1768, propose une définition assez courte de l'Amérique, ne concernant que le continent dans son ensemble[113]. L'ouvrage de l'abbé Le François (dont le prénom est inconnu), ne se présente pas sous la forme d'un dictionnaire, puisque l'organisation est thématique plutôt qu'alphabétique, mais propose une présentation très concise de l'Amérique[114]. Il fait d'abord une description générale de l'espace avant de traiter la partie septentrionale, puis la partie méridionale. Entre l'édition de 1770 et celle de 1789, très peu de modifications sont apportées cependant. Il semble que la volonté de faire un ouvrage concis (le format est en effet très réduit) l'ait emporté sur le désir d'ajouter de nouveaux éléments[115]. Même s'il peut sembler logique que l'entrée « Amérique » n'apparaisse pas dans le *Dictionnaire de l'Académie Françoise* et dans le *Dictionnaire portatif de la langue française* de Pierre Richelet, il est surprenant en revanche qu'elle soit absente du *Dictionnaire géographique historique et mythologique portatif* de Nicolas Furgault publié en 1776.

Dans un second temps, il faut distinguer les différentes éditions de l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers,* qui se placent dans la continuité de l'entreprise de Diderot et d'Alembert . Pour bien comprendre la logique de ces éditions successives, il est important de revenir à la première : celle de 1751. L'entrée « Amérique » comporte alors seulement trois paragraphes, et tient sur une seule page[116]. La même définition est proposée dans la réédition de 1758[117]; l'avertissement précise que les articles signalés par un astérisque sont ceux de Diderot, repris de la première édition, ce

[112] Dite aussi *Encyclopédie* de Paris : Hans-Jürgen Lüsebrink, « De l'*Encyclopédie* de Paris à l'*Encyclopédie* d'Yverdon : la diffusion de savoirs sur le monde colonial. L'exemple de l'Amérique latine », in Jean-Daniel Candaux, Alain Cernuschi et al., éd., *L'*Encyclopédie *d'Yverdon et sa résonance européenne. Contextes, contenus, continuités*, Genève, Slatkine, 2005

[113] Antoine Augustin Bruzen de la Martinière, *op. cit.,* tome I, p. 217-219

[114] A. Le François, *Méthode abrégée et facile pour apprendre la Géographie, Où l'on décrit la forme de Gouvernement de chaque Pays, ses qualités, les mœurs de de ses Habitans, & ce qu'il y a de plus remarquable, Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée*, Paris, Le Breton, 1770, p. 482-487

[115] *Ibid.*, 1789, p. x

[116] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, *op. cit.,* 1751, tome I, p. 356

[117] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, dir., *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Lucques, imprimeur Vincent Giuntini, 1758, tome I, p. 300

qui est le cas pour l'entrée « Amérique »[118]. En 1776 par contre, la notice américaine est transformée et largement augmentée, à l'occasion de la publication du *Supplément à l'Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Charles Joseph Panckouke, éditeur parisien plein d'ambitions, entend avec cette entreprise remettre à jour certains articles de la première édition de l'*Encyclopédie*[119]. Il fait appel à de nombreux auteurs, qui pour la plupart collaborent pour la première fois à l'œuvre encyclopédique[120]. C'est le cas des deux auteurs qui sont sollicités pour la composition de l'article « Amérique » : Cornélius de Pauw et Samuel Engel. La longue notice élaborée par ces deux auteurs est ensuite reprise dans les éditions de 1777[121], 1778[122], et 1781[123] de l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, sans qu'aucune modification ne soit apportée. En 1783, pour la publication de l'*Encyclopédie méthodique. Géographie moderne*, la contribution de Cornélius de Pauw et Engel est de nouveau mobilisée, mais présentée cette fois de façon un peu différente. François Robert appose en effet sa signature (R) à côté de celle de De Pauw (D.P.)[124]. Isabelle Laboulais-Lesage a suggéré que François Robert avait repris le texte de Cornélius De Pauw, et y avait apporté des modifications[125]. Il semblerait en fait que Robert n'ait pas tout à fait procédé ainsi. Les deux premiers paragraphes ne sont pas inspirés de la contribution de De Pauw, mais de celle de Diderot, qui date de 1751 ! Robert a choisi de ne reproduire que les deux principaux paragraphes (sur les trois de Diderot), et a effectué quelques modifications. Celles-ci sont intéressantes, parce qu'elles montrent une volonté de mettre à jour : l'Amérique, au lieu d'être « principalement sous la domination des Espagnols, des François, des Anglois, des Portugais & des Hollandois »[126], est « principalement sous la domination des Espagnols, des François, des Anglois, des Portugais & des Etats-Unis »[127]. Robert rajoute également une précision sur les territoires possédés par les Indiens. Toujours dans le premier paragraphe, il remplace « Virginie » par « Etats-Unis » au sein de la liste

[118] *Ibid.,* tome I, p. lii
[119] Alain Cernuschi, « L'Encyclopédie d'Yverdon et son éditeur De Felice », in Blum (Claude), ed., *Encyclopédie d'Yverdon*. électronique intégrale, 2003, p. 4 et Daniel Roche, « Les éditeurs de l' "Encyclopédie" », in Henri-Jean Martin et Roger Chartier dir., *Histoire de l'édition française*, t. 2, *Le livre triomphant 1660-1830*, Paris, Fayard & Promodis, 1990, p. 243
[120] Madeleine Pinault, *L'Encyclopédie*, Paris, PUF, collection Que-Sais-Je, n °2794, 1993, p. 94
[121] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, dir., *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Genève, Pellet, 1777, tome II, p. 347-378
[122] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, dir., *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Lausanne et Berne, Sociétés Typographiques, tome I, 1778, p. 347-378
[123] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, *op. cit.,* 1781, p. 347-378
[124] Nicolas Masson de Morvilliers, François Robert, *op. cit.,* tome I, p. 81
[125] Isabelle Laboulais-Lesage, « L'usage des récits de voyage », *op. cit.,* p. 159 et p. 161
[126] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, *op. cit.,* 1751, tome I, p. 356
[127] Nicolas Masson de Morvilliers, François Robert, *op. cit.,* tome I, p. 67

présentant les principaux territoires de l'Amérique Septentrionale. Dans le second paragraphe, Robert fait également de menues corrections : il reprend les affirmations approximatives concernant la situation géographique de l'Amérique Méridionale, ajoute « le mécoachan » dans la liste des produits les plus courants d'Amérique Septentrionale, et effectue également des changements mineurs de ponctuation[128]. Les parties qui suivent, composées par De Pauw et Engel, sont mot pour mot celles imprimées en 1776, à quelques exceptions près : nous pouvons observer ça et là dans le texte des modifications au niveau de la ponctuation (deux points remplacés par un point virgule, ou inversement), mais aussi des fautes de copies ; ainsi, au lieu de « Nous dirons ici, que le mal vénérien (...) »[129], nous relevons dans l'article de 1783 « Nous dirons ici, qui le mal vénérien (…) »[130]. Si ces modifications ou erreurs grammaticales sont compréhensibles replacées dans le contexte de réédition, d'autres en revanche indiquent que le texte a été volontairement remanié. En 1776, la partie de De Pauw s'achève sur cette remarque désabusée : « Aujourd'hui même il n'y a point dans tout le nouveau-monde une peuplade américaine qui soit libre, & qui pense à instruire dans les lettres »[131]. En 1783 en revanche, Robert apporte une subtile nuance à cette affirmation : « Jusqu'à nos jours, il n'y a point eu dans tout le nouveau-monde une seule peuplade américaine qui fut libre, & qui pensât à se faire instruire dans les lettres »[132]. Avec cette infime retouche, Robert laisse entendre que les choses pourraient changer à l'avenir, et que des peuples d'Amérique pourraient s'illustrer dans les arts et les lettres. Dans l'ensemble cependant, les parties de De Pauw et Engel sont fidèlement reproduites, et seuls les deux premiers paragraphes de Diderot sont vraiment retouchés avant d'êtres insérés. Cela signifie donc que François Robert a bien pris connaissance des articles de ses prédécesseurs, a effectué les corrections qui lui semblaient s'imposer, et a estimé encore valables leurs propos en 1783. Ainsi, rien de nouveau n'est imprimé pour l'entrée « Amérique » à l'occasion de la publication de l'*Encyclopédie méthodique. Géographie moderne*, ni en 1789 lorsque le dictionnaire est réédité[133].

D'autres travaux en revanche s'inscrivent dans le projet encyclopédique, mais ne reprennent pas la notice sur l'Amérique. C'est le cas de l'*Encyclopédie* dite d'Yverdon, qui

[128] *Ibid.,* p. 67-68 Une de ces corrections n'est d'ailleurs pas appropriée : le point-virgule de Diderot était plus justifié que les deux points substitués par Robert

[129] Jean-Jacques-René Robinet, *Supplément à l'Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, par une société de gens de lettres, Amsterdam, 1776, tome I, p. 345

[130] Nicolas Masson de Morvilliers, François Robert, *op. cit.,* tome I, p. 70

[131] Jean-Jacques-René Robinet, *Supplément à l'Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, par une société de gens de lettres, Amsterdam, 1776, tome I, p. 354

[132] Nicolas Masson de Morvilliers, François Robert, *op. cit.,* tome I, p. 80

[133] Les articles « Amérique » et « États-Unis » sont strictement les mêmes entre l'édition de 1783 et celle de 1789, respectant la même pagination

offre en 1770 un article « refait », c'est-à-dire qui entend dépasser celui présent dans la première édition de Paris[134]. L'article est alors déjà long de six pages. Cinq ans plus tard, pour la publication du *Supplément* à l'Encyclopédie ou Dictionnaire universel raisonné des connoissances humaines, un nouvel article est composé, représentant le double du précédant. Il comporte à nouveau la mention (R), ce qui signifie non pas qu'il se démarque de l'article composé par Diderot en 1751, mais reprend et corrige celui paru en 1770[135]. Cette nouvelle édition de l'*Encyclopédie* semble avoir échappé à l'attention des historiens s'intéressant à la représentation française de l'Amérique. Elle n'est pas mentionnée par Durand Echeverria et Everett Wilkie dans la bibliographie très complète qui regroupe les ouvrages français traitant (même partiellement) des colonies d'Amérique du Nord et des États-Unis avant 1816[136]. L'*Encyclopédie* d'Yverdon est pourtant particulièrement intéressante, parce qu'elle se démarque des éditions précédentes et propose une œuvre originale[137]. Elle est aussi problématique, parce qu'un grand nombre d'articles ne sont pas signés, comme c'est le cas pour celui de l'Amérique. Dans le cas d'une notice comportant la mention (R), Alain Cernuschi souligne qu'il peut s'agir d'un travail de compilation, ou alors de l'œuvre d'un collaborateur qui voulait garder l'anonymat[138]. Il cite en particulier Jean Henri Samuel Formey, connu pour sa correspondance avec De Felice et son importante collaboration à l'*Encyclopédie d'Yverdon*. Auteur d'articles de géographie, Formey pourrait bien être l'auteur de la notice sur l'Amérique. Mais dans le *Supplément* publié en 1775, l'auteur fait allusion quatre fois à son séjour en Amérique (et notamment aux trois semaines passées avec la tribu des Padoucas), n'hésitant pas à employer la première personne du singulier[139]. Le problème est que Jean Henri Samuel Formey semble n'être jamais allé en Amérique. Il s'agit donc sûrement d'un autre auteur, qui a peut-être effectivement voyagé, ou qui utilise cet argument seulement pour donner du poids à sa démonstration.

Quant à l'*Encyclopédie méthodique. Économie politique et diplomatique*, elle propose elle aussi un article inédit à propos de l'Amérique, de la main de Jean-Nicolas

[134] Fortunato Bartolomeo De Felice, *Encyclopédie ou Dictionnaire universel raisonné des connoissances humaines*, Yverdon, 1770, tome I, p. xiii, et tome II, p. ii
[135] Alain Cernuschi, « L'Encyclopédie d'Yverdon et son éditeur De Felice », *op. cit.,* p. 28
[136] Durand Echeverria, C. Everett Wilkie, *The French Image of America. A chronological and subject bibliography of french books printed before 1816 relating to the british north american colonies and the united states*, Londres, The Scarecrow Press, 1994
[137] Léonard Burnand, Alain Cernuschi, « Circulation de matériaux entre l'Encyclopédie d'Yverdon et quelques dictionnaires spécialisés », *Dix-huitième siècle*, Éditions La Découverte, n° 38, 2006, p. 253
[138] Alain Cernuschi, « L'Encyclopédie d'Yverdon et son éditeur De Felice », *op. cit.,* p. 30
[139] Fortunato Bartolomeo De Felice, *Supplément de l'Encyclopédie d'Yverdon*, *op. cit.,* tome I, p. 311, p. 312, p. 313, p. 314

Démeunier (il est précisé dans l'avertissement que les articles non signés sont de lui)[140]. Contrairement à l'*Encyclopédie* d'Yverdon, qui avait conservé certains articles de l' « ancienne Encyclopédie » intacts, l'*Encyclopédie méthodique* affirme « il n'y en aura pas un seul de réimprimé mot à mot », manifestant ainsi la volonté d'examiner et de vérifier tout ce qui a été dit jusqu'alors[141]. Pourtant dans les faits, de nombreux passages sont repris, voire des paragraphes entiers. Pour l'entrée « Amérique », Démeunier s'inspire en effet très largement de la définition donnée dans le *Supplément* de l'*Encyclopédie* d'Yverdon, sans pourtant y faire allusion. Respectant ce qui a été annoncé dans l'avertissement, Démeunier change certaines tournures de phrases, et ajoute des éléments : il fait référence notamment à l'indépendance des colonies (encore incertaine en 1775 lors de la publication du *Supplément*), et ajoute un commentaire sur la quête de l'or par les Espagnols. Il propose ainsi un court article de quatre pages, beaucoup mieux rédigé que celui de onze pages imprimé dans le *Supplément* de l'*Encyclopédie* d'Yverdon (dont le style n'est pas toujours très correct). Comme la notice est de fait moins longue, et donc moins complète, Démeunier renvoie son lecteur à l'entrée « États-Unis » pour tout ce qui concerne les treize colonies[142]. En attendant que le deuxième volume de la série *Économie politique et diplomatique* soit publié en 1786, les lecteurs peuvent se référer à un autre article sur les États-Unis, paru en 1783 dans l'*Encyclopédie méthodique. Géographie moderne* (cf tableau n°7 et n°8). Bien que n'ayant pas vraiment de compétences particulières pour la géographie (il avait reçu une formation en droit), Masson de Morvilliers est le premier à rédiger un article sur les États-Unis pour l'*Encyclopédie*[143]. Il fait alors une présentation très rapide, qui ne tient que sur une page et se focalise sur la guerre d'indépendance et ses conséquences. L'article fournit cependant des éléments intéressants. Nous pouvons voir notamment qu'il a bien été composé après la reconnaissance officielle des États-Unis par l'Angleterre, c'est-à-dire en 1783 : « Ce n'a été que dans le commencement de l'année 1783, que le ministère Britannique a consenti enfin à l'indépendance de ses colonies »[144]. Or, la première page du volume de *Géographie Moderne* indique que l'ouvrage a été publié en 1782. Il semble donc que celui-ci ait été antidaté, ce qui explique pourquoi Isabelle

[140] Jean-Nicolas Démeunier, *Encyclopédie méthodique. Économie politique et diplomatique*, Paris et Liège, Panckouke et Plomteux, 1784, tome I, p. iii
[141] *Ibid.*, p. iii
[142] Jean-Nicolas Démeunier, *op. cit.,* tome I, p. 139
[143] Isabelle Laboulais-Lesage, « Les géographies de l'*Encyclopédie méthodique* », in Claude Blanckaert, Michel Porret, dir., *L'Encyclopédie méthodique (1782-1832) des Lumières au positivisme,* Genève, Droz, 2006, p. 187
[144] Nicolas Masson de Morvilliers, François Robert, *op.cit.*, tome I, p. 572

Laboulais-Lesage a retenu 1783 comme date de première édition de cette série[145], alors que le catalogue de la Bibliothèque Nationale de France indique « M. DCC. LXXXII »[146].

En 1786, lorsque paraît le second tome de l'*Encyclopédie méthodique. Économie politique et diplomatique*, un article beaucoup plus étoffé est proposé par Démeunier. Présenté de façon très structurée, il s'étend sur quatre-vingt huit pages. Treize autres articles viennent d'ailleurs le compléter, traitant des différentes provinces. En dehors de ces deux dictionnaires encyclopédiques, l'entrée « États-Unis » est inexistante, alors que les colonies ont proclamé leur indépendance en 1776, et que celle-ci a été officiellement reconnue par la France en 1778, puis lors du traité de paix à Versailles en 1783. Si les États-Unis sont si peu présents dans les ouvrages qui visent à totaliser les savoirs, c'est parce que le travail de rassemblement des données, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, est encore difficile à concilier avec celui de mise à jour.

2. Les récits de voyage mobilisés pour la rédaction des notices américaines

Certes, les récits de voyage sont largement mobilisés lorsqu'il s'agit de faire la synthèse des connaissances. Mais de quels récits de voyage s'agit-il au juste ? En s'intéressant aux sources mobilisées par les auteurs de notices américaines, il s'agit de voir quels sont les récits utilisés, mais aussi quels sont ceux qui sont occultés.

Comme nous l'avons déjà souligné, la référence aux sources est loin d'être systématique, et les auteurs n'indiquent pas forcément sur quoi ils s'appuient. Diderot, Bruzen de la Martinière, et Le François ne prennent pas la peine de préciser d'où ils tiennent leurs informations. Pour le premier article « Amérique » de l'*Encyclopédie*, Diderot fait un tableau très général, presque achronique, où il évoque rapidement la découverte du continent par Christophe Colomb, la domination européenne des provinces, et l'abondance des ressources naturelles, sans indiquer aucun auteur[147]. Il s'agit alors moins de faire le point sur l'Amérique au milieu du XVIIIe siècle, que de faire un bilan sur l'organisation de l'espace depuis trois siècles. Madeleine Pinault constate en effet que pour

[145] Isabelle Laboulais-Lesage, « L'usage des récits de voyage », *op. cit.,* p. 151, et Isabelle Laboulais-Lesage, « Les géographies de l'*Encyclopédie méthodique* », *op. cit.,* p. 186

[146] Le catalogue de la Bibliothèque Municale de Grenoble, à ce jour, ne fait pas état de l'édition de 1783, et mentionne seulement celle de 1789. Les tomes I, II et III, respectivement publiés en 1783, 1784 et 1788 sont pourtant bien présents, alors que l'édition de 1789 ne comporte que le premier tome.

[147] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, *op. cit.,* 1751, tome I, p. 356

tout ce qui concerne la technologie et les sciences (parmi elles, la géographie), les savoirs présentés par l'*Encyclopédie* datent du début du siècle, voire de la fin du XVIIe siècle[148].

Michèle Duchet estime que la démarche des rédacteurs de l'*Encyclopédie* change à partir de 1765, parce que des sources plus récentes sont mobilisées[149]. Il semble cependant que ce soit l'*Encyclopédie* d'Yverdon qui initie vraiment le mouvement en 1770, en faisant référence au sein de l'article « Amérique » aux travaux de Buffon et de Engel[150], puis à ceux de De Pauw en 1775[151]. L'approche est plus rigoureuse parce que l'auteur tient compte des publications récentes, et affiche de façon explicite comment il se positionne par rapport à elles. Mais ce n'est qu'à partir de 1776 que les récits de voyage utilisés sont clairement référencés : De Pauw et Engel indiquent plus volontiers les voyageurs qu'ils choisissent de rejeter ou de suivre. Grâce aux indications fournies par ces deux auteurs, il est possible de se faire une idée des sources mobilisables et mobilisées par les auteurs de notices de dictionnaires ou encyclopédies. De Pauw s'appuie beaucoup sur La Condamine (qui est aussi très estimé par Rousseau et le chevalier Jaucourt[152]) et sur Peter Kalm, c'est à dire des récits de voyage publiés respectivement en 1745 et 1761[153]. Il utilise également les écrits de Lafitau, publiés en 1724. Contrairement à De Pauw qui mentionne La Hontan (1704) pour critiquer le manque de fiabilité de son récit, Engel l'utilise en s'en justifie[154]. De la même manière, il cherche à réhabiliter Charlevoix. Comme Masson de Morvilliers et Robert, Engel estime que la compilation de l'abbé Prévost constitue une source de référence pour le géographe[155]. Les auteurs de *Encyclopédie méthodique. Géographie moderne* utilisent également la synthèse critique réalisée par La Harpe, et justifient leur choix dans la préface[156]. Il est à noter cependant que dans le cas de l'entrée « Amérique », l'ouvrage de La Harpe n'a pas pu être mobilisé par Masson de Morvilliers et Robert, puisque nous avons montré que l'article était une recomposition des écrits de Diderot (1751), De Pauw et Engel (1776), c'est-à-dire des écrits bien antérieurs à 1780 (date où paraît l'*Abrégé de l'Histoire générale des voyages*).

Les auteurs en charge de rédiger des notices américaines se réfèrent donc à des récits de voyage assez variés, sans exclure les ouvrages de compilations. Pour la plupart

[148] Madeleine Pinault, *op. cit.,* p. 45
[149] Michèle Duchet, *op. cit.,* p. 107
[150] Fortunato Bartolomeo De Felice, *Encyclopédie d'Yverdon, op.cit.,* tome II, p. 357 et p. 361
[151] Fortunato Bartolomeo De Felice, *Supplément de l'Encyclopédie d'Yverdon*, *op. cit.,* tome I, p. 315
[152] Yasmine Marcil, *La fureur des voyages : les récits de voyage dans la presse périodique (1750-1789)*, Paris, Champion, 2006, p. 309
[153] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, *op. cit.,* 1781, tome II, p. 357-358
[154] *Ibid.*, p. 371
[155] *Ibid.*, p. 378
[156] Nicolas Masson de Morvilliers, François Robert, *op. cit.,* tome I, p. xiv

cependant, il s'agit de sources assez anciennes. Même lorsque des corrections sont effectuées d'une édition à l'autre, les informations les plus récentes ne sont pas intégrées : en effet, à aucun moment Bossu, Chappe d'Auteroche, Robin, Chastellux et Brissot ne sont évoqués dans les dictionnaires et encyclopédies publiés avant 1789, en ce qui concerne l'Amérique. Par conséquent, le tableau que nos voyageurs font de l'Amérique est assez éloigné de celui que fait l'auteur de la notice de dictionnaire ou d'encyclopédie. A la différence liée au genre s'ajoute donc la prise en compte de données plus ou moins récentes. Le décalage est d'autant plus visible que les événements liés à la guerre d'indépendance génèrent des transformations très importantes. Quand De Pauw résume les colons d'Amérique à « quelques marchands » et « quelques aventuriers »[157] en 1776, il propose une vision déjà très réductrice, qui sera encore plus inappropriée en 1789 lorsque l'article sera réimprimé par Masson de Morvilliers et Robert. Le voyageur fait le tableau d'une Amérique en mouvement, là où le dictionnaire et l'encyclopédie offrent une image figée, mélangent les époques, et ne distinguent que vaguement les différents espaces.

Comment expliquer que les récits de voyage publiés entre 1765 et 1789 ne soient pas pris en compte dans l'élaboration des notices américaines ? Même si plusieurs facteurs rentrent en compte, il est important tout d'abord de considérer la logique de compilation, encore très forte dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Comme nous l'avons observée en première partie, cette tradition est très présente chez certains voyageurs comme Robin, qui reformulent ou recopient d'autres récits lorsqu'ils n'ont pas l'occasion d'observer par eux-mêmes (mais veulent quand même aborder le sujet). Madeleine Pinault souligne que cette logique de compilation est encore très présente dans l'entreprise encyclopédique, parce que l'ampleur des connaissances à rassembler ne permet pas de faire une œuvre originale ; comme il est impossible de proposer une définition nouvelle pour chacun des articles, les auteurs s'appuient sur des publications déjà existantes, allant parfois jusqu'à les recopier : « Le recours à des sources antérieures est tout à fait normal et la copie de texte comme celle de l'image est alors pratique courante »[158]. Isabelle Laboulais-Lesage observe la même tendance concernant les dictionnaires de géographie au XVIIIe siècle, qui adoptent une logique compilatrice pour l'élaboration des notices américaines (en se basant sur les récits de voyage)[159]. Une comparaison des différentes éditions des dictionnaires et encyclopédies permet de voir en effet que les auteurs s'inspirent les uns et les autres, et répondent à leurs prédécesseurs en abordant sensiblement les mêmes thèmes, notamment

[157] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, *op. cit.,* 1781, tome II, p. 359-360
[158] Madeleine Pinault, *op. cit.,* p. 45
[159] Isabelle Laboulais-Lesage, « L'usage des récits de voyage », *op.cit.*, p. 178

sur la question de la découverte (savoir si les Phéniciens avaient devancé Christophe Colomb) ou par rapport au peuplement de l'Amérique.

Cependant, il semble que cette logique de compilation évolue à mesure que les auteurs sont de plus en plus spécialisés sur l'Amérique. Démeunier notamment, continue d'insérer de longues citations dans son récit (comme le faisait l'abbé Prévost dans *Histoire générale des voyages*), mais propose un article sur les États-Unis qui se distingue profondément de ce qui a été écrit jusque là. Quant à De Pauw et Engel, qui s'appuient encore sur des ouvrages assez anciens, ils adoptent une approche tout à fait différente de celle de leurs prédécesseurs, dans la mesure où ils intègrent dans leurs articles les discussions en cours, notamment au sujet de la dégénérescence. La publication du *Supplément à l'Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* vise à répondre aux préoccupations de l'époque et à prendre part aux débats[160]. Madeleine Pinault souligne que dans cette optique, de nombreux articles sont directement extraits d'ouvrages ou travaux déjà existants. Ce n'est pas tout à fait le cas pour l'entrée « Amérique », puisque De Pauw et Engel ont suffisamment de connaissances sur le sujet pour composer un article inédit ; De Pauw s'appuie sur son ouvrage *Recherches philosophiques sur les Américains*, paru huit ans plus tôt[161]. Quant à Engel, il renvoie son lecteur à un de ses ouvrages, publié en 1765 : *Mémoires et observations géographiques et critiques sur la situation des pays septentrionaux de l'Asie et de l'Amérique*[162]. A ce titre, il est intéressant de noter que l'abbé Prévost reprend et reformule les propos de Engel dans le tome XIX de sa compilation, qui paraît en 1770[163]. Ainsi, De Pauw et Engel fournissent davantage un travail de spécialistes (en faisant une synthèse d'ensemble sur un sujet bien maîtrisé), plutôt qu'une simple compilation des données contenues dans les récits de voyage. A ce titre, nous pouvons remarquer une tendance similaire entre l'*Encyclopédie* de Paris et celle d'Yverdon : alors que la définition proposée dans la première édition est assez neutre, la seconde, retravaillée pour la publication du supplément, est plus engagée. En ce sens, le premier effort consiste à rassembler des connaissances (suivant la logique compilatrice), alors que le deuxième est produit dans l'optique de s'inscrire dans les débats en cours, et d'offrir un discours plus spécialisé.

[160] Madeleine Pinault, *op. cit.,* p. 95
[161] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, *op. cit.,* 1781, tome II, p. 360
[162] *Ibid.*, p. 375
[163] Antoine François Prévost, *Histoire générale des voyages, ou nouvelle collection de toutes les relations de voyages par met et par terre, qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues*, Paris, Didot, tome XIX, 1770, p. 399-420

Ainsi, le concours de spécialistes à la rédaction des articles « Amérique » en 1775, et surtout 1776, permet aux encyclopédies de proposer une synthèse plus critique, qui dépasse le simple rassemblement des données. La logique de compilation ne disparaît pas pour autant, et elle se manifeste très clairement lors de la publication par Masson de Morvilliers et Robert de l'*Encyclopédie méthodique. Géographie moderne* : les auteurs préfèrent coller bout à bout des articles plutôt que d'en rédiger un nouveau. L'abbé Le François adopte une démarche similaire : pour la réédition de son ouvrage en 1789, le texte de 1770 est reproduit tel quel, avec seulement quelques passages supprimés, et un paragraphe rajouté sur les conséquences de la guerre d'indépendance[164]. Il est intéressant de voir que La Harpe procède d'une façon très similaire dans son ouvrage de compilation, ajoutant au milieu des récits du XVIe, XVIIe, et début XVIIIe siècle, un bref paragraphe sur la Révolution Américaine[165]. Michèle Duchet explique l'absence de mise à jour par la difficulté pour l'homme de cabinet d'accéder ou d'utiliser les écrits les plus récents : « ce serait en effet commettre une erreur de méthode que de croire que Voltaire, Buffon ou Turgot ont lu ce qu'un lecteur aujourd'hui ne manquerait pas de lire » [166]; elle constate que des hommes très documentés comme De Pauw et Engel n'ont pas utilisé les récits de Bossu, qui auraient pourtant constitué une très bonne source[167]. Ainsi, ce serait la difficulté d'accéder aux travaux sur l'Amérique, combinée à la logique de compilation des données, qui expliqueraient pourquoi les auteurs déploient si peu d'efforts pour mettre à jour les écrits qu'ils font publier.

La réimpression à l'identique des articles encyclopédiques d'une édition à l'autre s'inscrit dans une logique un peu différente : il ne s'agit plus de compiler (puisque seule une source est mobilisée et reproduite), ni de mettre à jour les données, mais seulement de diffuser les connaissances. Le résultat cependant est le même : les récits de voyage les plus récents ne sont pas intégrés dans les notices américaines. Les éditions successives de l'*Encyclopédie* reproduisent sans corrections l'article « Amérique » de 1776 à 1783, comme si l'espace était resté inchangé, et que la guerre d'indépendance n'avait pas généré de profonds changements. Certes, les contraintes de publications et les enjeux économiques expliquent pour beaucoup le fait que les efforts n'aient pas été fournis pour améliorer chaque article ; de nombreux historiens ont souligné la dimension commerciale des

[164] A. Le François, *op. cit.,* 1789, p. 438-439
[165] Jean François de La Harpe, *op.cit.*, tome XIV, p. 17
[166] Michèle Duchet, *op. cit.,* p. 66
[167] *Ibid.*, p. 42

entreprises encyclopédiques[168]. Mais si les libraires et imprimeurs se sont permis de reproduire des articles (tels que celui sur l'Amérique) sans les modifier, c'est aussi parce qu'ils devaient penser que ceux-ci étaient toujours valables. Si nous considérons à nouveau les propos tenus par Engel dans la notice américaine de l'*Encyclopédie*, nous pouvons voir combien le rapport au savoir est différent ; les hommes ne regardent pas comme forcément obsolètes les données anciennes. Engel estime qu'un récit de voyage peut être utilisé, même s'il est très ancien, tant qu'il n'a pas été contredit par un autre plus récent : « puisque la vérité reste constamment la même, quelque ancienne qu'elle soit »[169]. Dans cette logique, le temps qui passe n'altère pas forcément l'authenticité d'un récit, ni celle d'un article encyclopédique. Ainsi, en ce qui concerne l'Amérique, la priorité du dictionnaire ou de l'encyclopédie va davantage au rassemblement et à la diffusion de connaissances plutôt qu'à la mise à jour.

Les dictionnaires et encyclopédies publiés entre 1765 et 1789 sont donc en profond décalage avec les récits de voyage publiés à la même époque : non seulement les données ne sont pas aussi récentes, mais les thèmes abordés sont bien moins variés ; alors que les voyageurs examinent de nombreux aspects (notamment socio-culturels, comme nous l'avons analysé en deuxième partie), les auteurs de notices américaines se bornent à des considérations beaucoup plus générales sur la prospérité des colonies, les mœurs de Indiens, et les conditions naturelles. Entre l'observation de terrain et le travail de cabinet, il y a donc un véritable fossé. Une entreprise encyclopédique déroge à la règle cependant : celle de Démeunier. Nous allons voir que si la série *Économie politique et diplomatique* de l'*Encyclopédie méthodique* fait exception, c'est parce qu'elle s'appuie sur différents types de sources.

En effet, le récit de voyage est un outil privilégié pour quiconque veut rassembler des connaissances sur l'Amérique, mais il n'est pas le seul. De tous les écrivains qui sont amenés à faire une synthèse sur le sujet, Démeunier est celui qui s'en émancipe le plus. Il s'agit de voir, à travers l'exemple de l'*Encyclopédie méthodique*, vers quels spécialistes les auteurs peuvent se tourner, mais aussi de comprendre comment s'articulent et se confrontent les différents courants de pensées.

[168] Madeleine Pinault, *op. cit.,* p. 89, Robert Darnton, *op. cit.,* p. 120, Alain Cernuschi, « L'Encyclopédie d'Yverdon et son éditeur De Felice », *op. cit.,* p. 3, et Michel Porret, « Savoir encyclopédique, encyclopédie des savoirs », in Claude Blanckaert, Michel Porret, dir., *L'Encyclopédie méthodique (1782-1832) des Lumières au positivisme,* Genève, Droz, 2006, p. 21

[169] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, *op. cit.,* 1781, tome II, p. 365

3. Du voyageur au spécialiste de l'Amérique : les liens entre les différents écrivains

Dans son long article de quatre-vingt-huit pages sur les États-Unis, Démeunier fait explicitement référence à Raynal, Mably, Franklin, et Jefferson. Il fait également allusion aux propos de De Pauw par rapport à la thèse de la dégénérescence, mais se contente de les réfuter sans mentionner le nom de l'auteur[170]. Démeunier insiste sur les auteurs incontournables mobilisés pour la rédaction de son article : Raynal est seulement désigné par « un écrivain célèbre », et Mably « un auteur que tout le monde connaît »[171]. Ce dernier en effet a composé en 1784 *Observations sur le gouvernement et les lois des Etats-Unis d'Amérique*, ouvrage destiné à l'instruction du Duc de Parme et de Plaisance, dans lequel il propose une réflexion à la fois politique et philosophique[172]. Démeunier utilise non seulement les écrits de ces auteurs français, mais s'appuie aussi sur les propos des deux ambassadeurs américains envoyés en France durant, puis au lendemain de la guerre d'indépendance. Il ne fait que consulter les écrits de Franklin, mais profite de la présence de Jefferson à Paris pour le rencontrer. La façon dont Démeunier a mis à profit l'aide de ce dignitaire a d'ailleurs été très discutée par les historiens.

Au sein d'une étude consacrée au personnage de Jefferson, Claude Fohlen s'est intéressé à son influence sur Démeunier. Il a souligné que Démeunier n'était pas du tout spécialiste de la question américaine, et que Jefferson avait corrigé de nombreuses erreurs après examen de ses brouillons. Claude Fohlen a ainsi affirmé que les conseils de l'ambassadeur américain avaient été scrupuleusement suivis : « Démeunier tint le plus grand compte des remarques de Jefferson »[173]. Ce n'est pourtant pas ce que rapportent Bernard Faÿ , Robert Palmer, et Robert Darnton. Bernard Faÿ considère que Démeunier voulait, quoi qu'il arrive, diffuser une image très favorable de l'Amérique, parce qu'il en avait une grande estime. Pour cette raison, il n'a pas vraiment tenu compte des remarques de Jefferson, et a publié un article assez fantaisiste, même après que Jefferson lui ait fournit trois corrections successives. Bernard Faÿ affirme que Démeunier « refondit le tout au détriment de l'exactitude » au moment de publier les différents articles sur l'Amérique[174]. C'est ce que confirment Robert Palmer et Robert Darnton, qui soulignent la déception de

[170] Jean-Nicolas Démeunier, *op. cit.,* tome II, p. 396
[171] *Ibid.*, p. 346 et 349
[172] Joseph-François Michaud, *Biographie universelle, ancienne et moderne*, Paris, Delagrave, 1854-1865, tome XXV, p. 386
[173] Claude Fohlen, *Thomas Jefferson*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1992, p. 62
[174] Bernard Faÿ , *op. cit.,* p. 135

Jefferson face aux inexactitudes qui demeurent lors de la publication de l'*Encyclopédie méthodique. Économie politique et diplomatique*[175]. Durand Echeverria et Everett Wilkie ne se prononcent pas à ce sujet, et précisent seulement qu'il s'agit là de l'article sur les États-Unis le plus précis et le mieux documenté à ce moment, grâce à la collaboration de Jefferson[176]. Si les interprétations divergent autant, c'est parce que certains historiens comme Claude Fohlen et Timothy Tackett (cité par Roberto Martucci) ont surtout mis en évidence l'importance de la collaboration entre Démeunier et Jefferson, alors que les autres ont surtout retenu la lettre rédigée en 1786 par Jefferson, dans laquelle il critique fortement l'article « États-Unis » de Démeunier[177]. Si les deux hommes ont continué de collaborer pour les tomes III et IV de l'*Encyclopédie méthodique. Économie politique et diplomatique*, c'est sûrement en effet parce leur entente n'avait pas été tant compromise par la publication de cet article.

Il semble que Jefferson ait accordé trois entretiens à Démeunier, consulté ses brouillons et fournit en retour quatre essais de douze à trente-cinq pages[178]. A ce titre, Démeunier était sûrement bien mieux documenté que ses confrères et prédécesseurs pour la rédaction des articles concernant l'Amérique, et surtout les jeunes États-Unis ; cependant, cela ne l'a pas empêché de répéter certains clichés, et de privilégier un discours plus positif que rationnel. A plusieurs reprises, Démeunier fait référence à Jefferson, d'abord implicitement puis explicitement ; il évoque également l'ouvrage traduit par l'abbé Morellet, *Notes sur l'état de Virginie*[179]. Il est clair cependant que Démeunier ne suit pas fidèlement l'ouvrage de Jefferson : il en reprend certains points pour nuancer son récit, mais ne le suit pas sur toute la ligne. Nous verrons dans le chapitre qui suit, à travers la question de l'immigration des domestiques, comment il parvient à intégrer les propos de l'ambassadeur américain sans pour autant aboutir aux mêmes conclusions.

Si Démeunier adopte une position un peu ambigüe, c'est parce qu'il se positionne entre deux courants de pensées très différents : celui de Raynal, qui propose, à partir de 1781, une image vraiment idéalisée de l'Amérique (puisque la thèse de la dégénérescence disparaît des nouvelles éditions de *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, comme Raynal se rétracte[180]) ; et celui

[175] Robert Darnton, *op. cit.,* p. 45 et Robert R. Palmer, *op. cit.,* p. 251
[176] Durand Echeverria, C. Everett Wilkie, *The French Image of America*, *op. cit.,* p. 550-551
[177] Roberto Martucci, « Les articles " américains " de Jean-Nicolas Desmeunier et le droit public moderne », in Claude Blanckaert, Michel Porret, dir., *L'Encyclopédie méthodique (1782-1832) des Lumières au positivisme,* Genève, Droz, 2006, p. 261
[178] *Ibid.*, p. 551 et Robert R. Palmer, *op. cit.,* p. 251
[179] Jean-Nicolas Démeunier, *op. cit* tome II, p. 418
[180] Durand Echeverria, *Mirage in the West, op. cit.,* p. 65

de Jefferson, qui offre un discours beaucoup plus rationnel. Dans le premier courant s'inscrivent aussi Crèvecoeur, Mably, Mirabeau, Brissot, et ses amis Clavière et Bergasse. Dans le second figurent, en plus de Jefferson, Franklin, Condorcet, Mazzei, Chastellux et son ami Morellet. Cependant, il s'agit là seulement de tendances, et non de camps strictement définis. La plupart des voyageurs et des auteurs de notices américaines ne revendiquent pas leur appartenance à l'une ou l'autre, surtout lorsqu'ils ne s'intéressent pas aux événements politiques. Dès qu'il s'agit par contre d'exprimer leur point de vue sur la théorie de la dégénérescence, ou sur l'acquisition par les treize colonies de leur indépendance, les écrivains indiquent plus clairement à quel courant ils se rattachent. Nous pouvons également voir, à travers ces différentes tendances, les liens qui unissent les hommes de lettres partageant un intérêt commun pour l'Amérique : voyageurs, voyageurs de cabinet, philosophes, et ambassadeurs américains échangent, se répondent les uns aux autres, et participent ensemble au façonnement des représentations sur l'Amérique. Les acteurs sont donc nombreux, et les images multiples ; à travers tous ces discours, on n'a pas une seule vision de l'Amérique, mais bien plusieurs, qui coexistent et se confrontent parfois.

Même si le discours de ces penseurs est à bien des égards hétérogène, il faut souligner qu'un certain nombre de thèmes sont traités de façon récurrente. Ces thèmes, qui reflètent les grandes préoccupations qu'inspirent l'Amérique et les Américains, invitent à une analyse comparative : les auteurs tiennent-ils les mêmes propos sur les colons et sur les Indiens ? Dans quelle mesure l'expérience de terrain, ou le contact avec des ambassadeurs américains, transforme-t-il les représentations françaises ?

Chapitre 8 – Représentations de l'Amérique et des Américains par les penseurs français

Au moment où Bossu, Chappe d'Auteroche, Robin, Chastellux et Brissot se rendent en Amérique septentrionale, d'autres hommes restés en France travaillent à rassembler des savoirs sur cet espace. Entre ce que rapportent les voyageurs et ce que retiennent les auteurs des notices de dictionnaires et d'encyclopédies, le décalage est criant. Bien que très éloignés, ces deux genres ne s'opposent pas en tout point pour autant. Au contraire, les auteurs reprennent soigneusement les mêmes thèmes, notamment pour ce qui concerne la géographie, l'organisation politique et sociale des États-Unis naissants, ou encore le devenir du pays. La dimension humaine de l'Amérique est également très présente dans leur discours, bien que moins visible au premier abord. En confrontant les écrits de ces auteurs, il s'agit de voir comment l'Amérique et les Américains sont représentés par les penseurs français dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, et dans quelle mesure cette image correspond ou non à celle qu'en donnent les voyageurs.

A. L'Américain : Indien ou colon ?

Lorsque l'on consulte un récit de voyage, il est en général assez facile de déterminer si le discours porte sur les Indiens ou sur les colons d'origine européenne, dans la mesure où l'auteur situe le contexte dans lequel il se trouve. Robin, Chastellux, et Brissot sont amenés à interagir avec des colons américains, parce qu'ils se déplacent au sein des différentes colonies anglaises, alors que Bossu, qui voyage en Louisiane, rencontre des Indiens. Le cas de Chappe d'Auteroche est particulier, puisqu'il est face aux membres de l'administration espagnole dans les villes, et aux Indiens au cours de l'expédition. En revanche, quand un auteur de notice de dictionnaire ou d'encyclopédie parle des Américains, il n'est pas forcément évident de savoir, au premier abord, ce qu'il entend derrière cette appellation. En retrouvant la logique des différentes notices américaines, il s'agit de voir pourquoi « Américain » signifie Indien dans certain cas, et colon ou Anglo-américain dans d'autres cas. Qui sont les habitants de l'Amérique Septentrionale pour les penseurs français ?

L'abbé Le François est un des rares auteurs qui prend la peine de définir qui sont les habitants de l'Amérique, et quels sont les différents groupes ; il en distingue quatre : « Les Européens qui s'y sont établis, les Américains ou Naturels du pays, les Métis qui sont nés d'un Européen & d'une Américaine, ou d'un Américain & d'une Européenne, & les Negres que l'on y transporte d'Afrique »[181]. Dans le dictionnaire de Bruzen de la Martinière les Indiens sont désignés par « les naturels du pays », mais aussi les « habitans », auxquels les « Européens » ont fait la guerre[182]. Ainsi, contrairement à Diderot qui n'avait rien dit en 1751 des habitants de l'Amérique, ces deux auteurs offrent une première approche ; ils opposent les hommes qui ont toujours vécu en Amérique, c'est-à-dire les Indiens, à ceux qui se sont installés plus ou moins récemment sur le continent : les colons. Alors que *Le grand dictionnaire géographique, historique et critique* évoque brièvement les Européens à travers leurs rapports avec les tribus indiennes, Le François passe en revue les principales villes qu'ils ont fondées, et fait quelques remarques sur la culture des sols[183]. Cette description est très importante, parce qu'elle montre que les Européens sont établis en Amérique depuis plusieurs décennies, et y vivent en société ; même s'il ne les considère pas comme des « Américains », il montre cependant combien ils sont bien ancrés sur ces terres, et méritent donc leur place dans un chapitre consacré à l'Amérique et aux hommes qui y vivent (cf tableau n°9).

Dans l'article de 1770 de l'*Encyclopédie* d'Yverdon, les « habitans de l'*Amérique* » sont aussi les Indiens. Ainsi, lorsqu'il est question des «Américains » ou des « Nations Américaines », c'est bien des peuples indiens qu'il s'agit[184]. Dans le *Supplément* de 1775, le terme « Américains » équivaut également à « indigenes de l'Amérique méridionale et septentrionale », « peuples de l'*Amérique* », mais aussi à « sauvages Américains » et « Sauvages » tout court[185]. Les Indiens ainsi nommés (le terme même de Indien n'apparaît jamais) sont opposés aux « Européens », appelés aussi « colons », ou « colons du septentrion »[186]. Il faut noter ici une différence importante entre l'article de 1770 et celui de 1775 : alors que dans le premier, les Européens ne sont évoqués qu'à trois reprises (dans le contexte de la découverte du pays), ils sont, dans le second, beaucoup plus présents ; même

[181] A. Le François, *op. cit.,* p. 486
[182] Antoine Augustin Bruzen de la Martinière, *op. cit.,* tome I, p. 217-218
[183] A. Le François, *op. cit.,* p. 491-497
[184] Fortunato Bartolomeo De Felice, *Encyclopédie d'Yverdon*, *op. cit.,* tome II, p. 361
[185] Fortunato Bartolomeo De Felice, *Supplément de l'Encyclopédie d'Yverdon*, *op. cit.,* tome I, p. 307, p. 308, p. 311, p. 314 et p. 313
[186] *Ibid*., tome I, p. 311

si l'article du *Supplément* s'intéresse surtout aux Indiens, il n'omet pas d'évoquer ces nouveaux arrivants, dont certains sont tout de même installés depuis plusieurs générations.

Le discours est encore différent dans l'article de Cornélius De Pauw et Engel sur l'Amérique. Il est surprenant de voir à quel point les Européens ou colons originaires d'Europe sont soigneusement écartés du récit : en lisant l'article de De Pauw et Engel, on oublierait presque que des colonies dominées par l'Espagne et l'Angleterre (pour l'essentiel) se développent en Amérique Septentrionale. La plupart du temps, De Pauw s'applique à présenter les Européens comme des éléments extérieurs, qui ont fait irruption dans la vie des tribus indiennes. Il ne dit rien cependant de leur installation sur les terres, et évite soigneusement de parler des tensions qui grandissent depuis 1765 entre les colons anglais et la métropole. Par ailleurs, lorsqu'il s'agit de déplorer la conquête de l'Amérique par les Européens, ce sont les Espagnols qui sont blâmés, comme s'ils avaient été les seuls à porter préjudice aux Indiens[187]. Enfin, De Pauw suggère à son lecteur que les hommes qui ont quitté le Vieux Continent pour s'installer dans le Nouveau Monde sont peu nombreux, et mènent des activités peu honorables (le négoce et l'aventure)[188]. Il se contredit pourtant, puisque les « professeurs de l'université de Cambridge », qu'il évoque très rapidement (pour souligner leur inaptitude à instruire les Indiens), sont la preuve que l'Amérique n'est pas peuplée seulement d'Indiens et d'aventuriers, mais aussi de gens de lettres. De Pauw révèle ainsi malgré lui l'existence d'une jeune société américaine, qui bâtit des villes, construit des lieux d'études, et permet la formation d'hommes de lettres et de sciences.
Comme ses prédécesseurs de l'*Encyclopédie* d'Yverdon, De Pauw emploie indifféremment « Sauvages » ou « Américains » pour parler des Indiens. A ce titre, il est intéressant de relever une différence orthographique entre l'article publié en 1776 pour le *Supplément*, et celui réimprimé dans la réédition de 1781 : alors que le premier fait état du « tempérament froid & phlegmatique des Américains »[189], le second parle du « tempérament froid & phlegmatique des Amériquains »[190]. Qu'il s'agisse d'une simple erreur ou d'un choix délibéré, le décalage entre les deux éditions montre bien que la façon de désigner les habitants de l'Amérique n'est encore pas bien définie, et que des hésitations subsistent. Dans la seconde partie de l'article, Engel évite d'employer le terme « Américain », et choisit d'utiliser le terme de « Sauvage » pour les trois occurrences où il évoque les Indiens.

[187] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, *op. cit.,* 1781, tome II, p. 352
[188] *Ibid*., p. 359
[189] Jean-Jacques-René Robinet, *op. cit.,* tome I, p. 350
[190] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, *op. cit.,* 1781, tome II, p. 358

Il est intéressant de voir que Robert, lorsqu'il met à jour l'article « Amérique » en 1783 pour la publication de l'*Encyclopédie méthodique. Géographie moderne*, semble assez embarrassé au moment de préciser par qui le territoire est dominé. Il ne peut plus affirmer, comme Diderot en 1751, qu'il est seulement dominé par des nations européennes[191]. Il remplace donc simplement les Hollandais par les « Etats-Unis »[192]; il évite ainsi soigneusement d'employer le terme « Américain ». Robert aurait sûrement eu besoin d'un mot tel que « États-uniens » pour préciser sa pensée, mais le mot, pas plus qu'aujourd'hui, ne devait être bien accepté. Au sein du même ouvrage, mais pour l'entrée « États-Unis », Masson de Morvilliers présente les hommes de la nouvelle république comme « des négociateurs, des magistrats, des citoyens, des guerriers, & une nation de marchands & de cultivateurs », sans dire un mot des Indiens qui vivent aussi sur ces terres (cf tableau n°10)[193].

Ce sont finalement les compilateurs qui font le mieux la part des choses entre les colons et les Indiens (cf tableau n°11). La Porte, selon une logique géographique, considère les provinces les unes après les autres. Cela l'amène à parler d'un même espace en distinguant les différents types d'habitants qui s'y trouvent : après avoir évoqué les colons de Pennsylvanie (nous pouvons dire qu'il s'agit de colons parce qu'il fait allusion aux Quakers), il en vient à faire la description des Indiens[194]. Il est le seul auteur à parvenir à faire une telle distinction concernant un même espace, c'est-à-dire accepter l'idée que les Indiens puissent cohabiter de près ou de loin avec les colons d'origine européenne. La Harpe quant à lui, semble au premier abord avoir divisé son quatorzième tome en trois parties, de sorte à parler d'abord des colons, puis des Indiens : alors que le livre sept porte sur l'« Amérique Septentrionale. Floride. Colonies Anglaises », et le livre huit sur les colonies françaises, le livre neuf est consacré aux « Caractères, Usages, Religion & Moeurs des Habitans de l'Amérique Septentrionale », c'est-à-dire aux Indiens[195]. En réalité, le récit, quelque soit le livre, concerne essentiellement les Indiens. Les colons ne sont qu'assez rapidement évoqués dans les livres sept et huit. Le fait que le terme « Habitant » soit réservé aux tribus indiennes montre bien qu'on ne sait pas encore comment considérer les nouveaux occupants venus d'Europe. Pour distinguer les « Américains » ou les « Américains de Virginie » (c'est-à-dire les Indiens) des colons, La Harpe parle des

[191] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, dir., *op. cit.,* 1751, tome I, p. 356
[192] Nicolas Masson de Morvilliers et François Robert, *op. cit.,* tome I, p. 67
[193] *Ibid*., tome I, p. 572
[194] Joseph de La Porte, *op. cit.*, tome IX, p. 334-340
[195] Jean François de La Harpe, *op. cit.*, tome XIV, p. 572

« Anglais Virginiens »[196]. Autrement, comme dans le récit de La Porte, les « Floridiens » ou les « Virginiens » désignent les tribus indiennes[197]. La Porte préfère cependant recourir au terme de « Sauvages », et il n'emploie que très rarement « Américains » ou « nation américaine » pour parler des Indiens[198]. Quant à La Harpe, c'est le terme de « colon » qu'il semble vouloir éviter, parlant seulement (à propos des colonies anglaises) des « Anglais », et de leurs rapports avec les « Américains » ou « Américains du pays »[199]. Quoi qu'il en soit, ces récits de compilation ont le mérite de faire état de la diversité du peuplement en Amérique. Même si les données sont moins récentes (voire parfois franchement dépassées), et moins complètes (les récits de Robin, Chastellux, et Brissot sont bien plus riches sur les colons et colonies), elles rendent compte de la coexistence des colons et des Indiens en Amérique Septentrionale, et donnent une idée (même vague) de l'étendue du territoire. La Porte et La Harpe montrent bien qu'il y a d'un côté ceux dont les aïeuls ont quitté le Vieux Continent, et de l'autre côté les Indiens, qui sont considérés comme les véritables habitants de l'Amérique (d'où l'appellation « Américains »).

Il est intéressant de voir qu'à partir du moment où les États-Unis font leur entrée dans l'*Encyclopédie Méthodique*, la légitimité des Indiens à être appelés « Américains » s'amenuise. Démeunier ne les désigne plus que par « Sauvages de l'Amérique », « peuplades », ou « races de sauvages »[200]. Lorsqu'il évoque la question de la propriété des sols, il se garde bien d'employer le terme « Américain » : aux « Sauvages », il oppose les « citoyens des nouvelles républiques »[201]. Mais lorsqu'il s'agit de parler des hommes qui se sont engagés pour défendre l'indépendance des États-Unis et promouvoir les valeurs de la démocratie, Démeunier n'hésite pas à les appeler « les Américains »[202]. Le reste du temps, il préfère parler au nom des « républiques du nouveau-Monde », ce qui lui évite de devoir trop s'étendre sur cette question tout de même délicate[203].

De la même manière, lorsqu'il rédige l'article « Amérique » de l'*Encyclopédie méthodique. Géographie moderne*, Démeunier s'inspire du *Supplément* de l'*Encyclopédie* d'Yverdon, mais ne retient presque rien du discours sur les Indiens. Il reprend essentiellement les passages concernant la géographie et l'exploitation des ressources, et en ajoute un autre sur

[196] *Ibid.*, tome XIV, p. 32
[197] *Ibid.*, tome XIV, p. 10 et p. 79 et Joseph de La Porte, *op. cit.*, tome IX, p. 367 et p. 407
[198] Joseph de La Porte, *op. cit.*, tome IX, p. 350 et tome X, p. 92
[199] Jean François de La Harpe, *op. cit.*, tome XIV, p. 76 et p. 99
[200] Jean-Nicolas Démeunier, *op. cit.*, tome II, p. 433
[201] *Ibid.*, p. 433
[202] *Ibid.,* p. 399
[203] *Ibid.,* p. 429

la quête de l'or par les Espagnols[204]. Les Indiens disparaissent donc subtilement du discours sur l'Amérique, au profit des colons nouvellement installés, reconnus de plus en plus comme des occupants légitimes du sol américain. Etudiant la perception française de la déclaration d'indépendance, Naomi Wulf et Elise Marienstras aboutissent à la même conclusion[205].

Ainsi, la publication des *Suppléments* en 1775 et 1776 de l'*Encyclopédie* d'Yverdon puis de l'*Encyclopédie* de Paris a permis la naissance de notices américaines beaucoup plus fournies, où les Indiens occupaient une place importante dans le discours. Même si l'abbé le François propose déjà en 1770 une présentation assez complète des établissements coloniaux en Amérique Septentrionale, il faut attendre la publication en 1783 de l'article « États-Unis » par Masson de Morvilliers pour avoir une définition encyclopédique qui prenne vraiment en compte les colons, et fasse état de leur implantation sur le sol américain. Comme on a vu cependant, cette attention soudaine pour les habitants des colonies se fait au détriment des Indiens. Ainsi, entre 1765 et 1789, les auteurs de notices américaines, comme les voyageurs, semblent admettre avec beaucoup de difficulté l'idée que des tribus indiennes cohabitent avec des colons d'origine européenne en Amérique Septentrionale. A ce titre donc, les ouvrages de compilation offrent un aperçu plus complet, même si leur discours s'attarde surtout sur les Indiens. Le nom commun « Américain » se transforme donc au cours de cette période, de façon non pas progressive et graduelle, mais par à-coups.

Il est intéressant de voir que les recherches actuelles sur l'Amérique au siècle des Lumières ont tendance elles aussi à se focaliser soit sur les Indiens, soit sur les colons d'origine européenne. Les rares fois où les liens entre les différents habitants de l'Amérique sont envisagés, c'est pour considérer sous un angle politique les alliances et les confrontations entre les peuples.

Ne pouvant échapper à cette partition, et dans l'optique de comparer les différents écrits sur l'Amérique, nous allons d'abord nous intéresser aux grandes réflexions qui mobilisent les auteurs français concernant les colons et leurs colonies, avant de voir quels sont les principaux thèmes abordés à propos des Indiens.

[204] *Ibid*., p. 141-142
[205] Elise Marienstras et Naomi Wulf, « Traduire, emprunter, adapter la déclaration d'indépendance des États-Unis », in Marcel Dorigny, dir., L'Atlantique au XVIIIe siècle, numéro spécial de Dix-huitième siècle, PUF, n °33, 2001, p. 202

B. De la dégénérescence américaine à l'immigration européenne, et du récit de voyage à la notice encyclopédique

1. La théorie de la dégénérescence dans les notices américaines

De l'article « Amérique » de Diderot jusqu'à la notice « États-Unis » de Démeunier, la question de la fertilité des sols et de la prospérité des cultures apparaît comme un élément central dans les notices encyclopédiques. Les rédacteurs de l'*Encyclopédie* se préoccupent non seulement des ressources disponibles sur le territoire, mais aussi des possibilités d'exploitation. A ces considérations essentiellement géographiques et économiques, s'ajoutent des enjeux d'ordre politique. Comme nous avons pu le voir à travers le traitement de la question de la dégénérescence américaine par les récits de voyage, le discours est tout à fait différent selon que l'auteur soutienne ou non l'immigration européenne, et donc par extension, la colonisation. En prenant en compte cette fois les propos tenus dans les notices encyclopédiques, il s'agit de voir comment s'opère un glissement progressif de la question de la dégénérescence à celle de l'immigration, et plus particulièrement à celle de l'immigration de domestiques[206].

Dans le premier article « Amérique » de l'*Encyclopédie* d'Yverdon, la théorie de la dégénérescence n'est pas évoquée, mais elle est indirectement remise en cause. En effet, l'auteur souligne que les espèces animales et végétales se développent bien : « On assure que la plûpart des fruits d'Europe y réussissent fort bien, c'est-à-dire, dans les climats d'*Amérique* qui leur conviennent ; et qu'elle en produit que nous n'avons pas. Il en est de même des animaux »[207]. Dans le *Supplément* de 1775 en revanche, la théorie est évoquée à plusieurs reprises. L'auteur souligne tout d'abord l'incidence d'un climat peu favorable sur les êtres vivants :

> La différence du climat, provenue du séjour de la mer sur les terres de l'Amérique, ne pouvoit que se faire extrêmement ressentir sur les hommes et les animaux. De cette diversité de cause devoit naître une prodigieuse diversité d'effets. Aussi voit-on dans l'ancien continent, deux tiers plus d'especes d'animaux que dans le nouveau; des animaux considérablement plus gros à égalité d'especes[208].

[206] Etant donné que les notices américaines de Bruzen de La Martinière et Le François sont silencieuses sur cet aspect, nous nous limiterons à l'étude des encyclopédies.
[207] Fortunato Bartolomeo De Felice, *Encyclopédie d'Yverdon*, *op. cit.,* tome II, p. 357
[208] Fortunato Bartolomeo De Felice, *Supplément de l'Encyclopédie d'Yverdon*, *op. cit.,* tome I, p. 307

On retrouve ici les propos de Peter Kalm sur le moindre développement des animaux. L'auteur en vient ensuite à parler des Indiens :

> Les hommes y sont moins forts, moins courageux, sans barbe et sans poil ; dégradés dans tous les signes de la virilité ; foiblement doués de ce sentiment vif et puissant, de cet amour délicieux qui est la source de tous les amours[209].

Toujours dans le même paragraphe, l'auteur va jusqu'à évoquer l'idée d'« une imperfection dans les organes », c'est-à-dire d'une cause biologique qui expliquerait le moindre développement des peuples d'Amérique. Il affirme donc qu'un déterminisme naturel fait dégénérer ces hommes. Il termine enfin sa démonstration en concluant sur l'état de dégénérescence des Indiens :

> La ruine de ce monde [Nouveau-Monde] est encore empreinte sur le front de ses habitans. C'est une espece d'hommes dégradée et dégénérée dans sa constitution physique, dans sa taille, dans son genre de vie, dans son esprit peu avancé pour tous les arts de la civilisation. Un air plus humide, une terre plus marécageuse doivent infecter jusqu'à la racine tous les germes, soit de la subsistance, soit de la multiplication des hommes[210].

L'auteur reprend donc à son compte la théorie de la dégénérescence, formulée par Buffon et reprise par De Pauw. Contrairement à l'article publié en 1770, celui-ci ne mentionne pas Buffon (même s'il le suit en tout point) et fait référence à plusieurs reprises aux *Recherches Philosophiques* pour les critiquer. Il s'inscrit donc dans la continuité du grand naturaliste, mais en rupture avec son disciple. Ce n'est qu'après avoir exposé la thèse de la dégénérescence qu'il cite les travaux de Cornélius de Pauw, et remet en cause des éléments de détails, notamment à propos de la dureté (et non de la mollesse) du bois américain : « il s'est bien trompé »[211]. A la fin de l'article, il mentionne l'auteur des *Recherches Philosophiques* de façon explicite : « ils ne sont pas non plus si ignorans que M. de P. veut les faire », sachant que c'est de cette manière que De Pauw avait signé son ouvrage en 1768[212]. Le plus étonnant est que l'auteur du *Supplément* de l'*Encyclopédie* d'Yverdon semble se raviser et même se contredire à propos de la dégénérescence des Indiens ; il veut finalement souligner leur courage, leur intelligence, leur bon sens, mais aussi leur longévité : « Passé l'âge de quarante ans, ils deviennent plus sérieux et le deviennent encore davantage à quatre-vingts ans, âge qui est fort commun parmi eux, quoique ce

[209] *Ibid.*, p. 307
[210] *Ibid.*, p. 308
[211] *Ibid.*, p. 312
[212] *Ibid.*, p. 315

soient des hommes dégénérés »[213]. Envahi de contradictions, il semble que l'auteur ne parvienne pas à s'émanciper des thèses d'un grand naturaliste tel que Buffon, mais cherche malgré tout à remettre en cause les affirmations qui lui semblent grotesques d'un Cornélius de Pauw.

Il est fort probable que ces propos aient influencé De Pauw lors de la rédaction en 1776 de l'article « Amérique ». Comme nous l'avons déjà souligné, il se réfère à son ouvrage *Recherches philosophiques sur les Américains*, paru huit ans plus tôt. Mais il semblerait qu'il ait cherché à modérer ses propos, et peut-être à tenir compte des critiques qui lui ont été faites, non seulement par Antoine-Joseph Pernety comme nous l'avons vu dans le chapitre six, mais aussi par l'auteur du *Suplément* de l'*Encyclopédie* d'Yverdon. En effet, il emploie un ton singulièrement posé pour exposer les différents aspects de sa théorie, qui contraste avec les propos bien plus virulents à l'égard des voyageurs. Les principaux éléments de la théorie de la dégénérescence sont bien là : le moindre développement des peuples (d'un point de vue démographique mais aussi intellectuel), l'impact du mauvais climat sur les populations indigènes, « l'abâtardissement » des espèces animales, la moins grande robustesse et la paresse des Indiens[214]. Mais on ne retrouve pas l'idée que les colons sont amenés eux aussi à dégénérer du fait de l'insalubrité du milieu ; De Pauw s'appuie sur d'autres arguments pour condamner la colonisation[215]. Engel quant à lui, n'aborde en aucun cas la question dans la seconde partie de l'article.

Pour l'entrée « États-Unis » de l'*Encyclopédie méthodique. Géographie moderne*, Masson de Morvilliers n'évoque pas non plus la théorie de la dégénérescence, mais le discours qu'il tient à propos des immenses possibilités de développement pour les nouvelles républiques suggère qu'elles sont loin de dégénérer[216]. Ainsi, le même volume présente à la fois les thèses de Cornélius de Pauw pour l'article « Amérique », et des propos qui les contredisent dans l'article « États-Unis ».

De la même manière, Démeunier, pour rédiger l'entrée « Amérique », s'inspire d'un article qui soutient la thèse de la dégénérescence de Buffon (celui du *Supplément* de l'*Encyclopédie* d'Yverdon), alors que c'est une théorie qu'il réfute explicitement dans l'article « États-Unis » : « On ne croit plus à ces belles théories qui faisoient dégénerer les hommes, les animaux & les productions sur le sol du nouveau-Monde »[217]. Robert Martucci, qui s'étonne de l'absence de liens entre l'article « Amérique » et ceux relatifs aux

[213] *Ibid.*, p. 313
[214] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, *op. cit.*, 1781, tome II, p. 348, p. 350 et p. 357-358
[215] *Ibid*., p. 364
[216] Nicolas Masson de Morvilliers et François Robert, *op. cit.,* tome I, p. 572
[217] Jean-Nicolas Démeunier, *op. cit.*, p. 396

différentes provinces des États-Unis, suggère que Démeunier les a envisagés de façon complètement différente : pour le premier, il s'agissait de faire une présentation générale du continent, alors qu'il voulait pour les autres rendre compte d'événements politiques récents[218]. C'est ce que confirme en tout cas la manière dont est traitée la théorie de la dégénérescence par Démeunier.

Trois ans séparent donc la publication de l'article « Amérique » dans l'*Encyclopédie méthodique. Géographie moderne*, qui reproduit les propos de De Pauw et Engel, de la publication de l'article « États-Unis » dans l'*Encyclopédie méthodique. Économie politique et diplomatique*, qui remet en cause leur propos. Il est intéressant de voir qu'en dehors de cette phrase courte et efficace qui ridiculise la thèse de la dégénérescence, Démeunier se préoccupe moins de faire écho aux propos de Buffon ou de Cornélius de Pauw qu'à ceux de Franklin et Jefferson. Il y a deux raisons à cela : tout d'abord, Démeunier se démarque des querelles de naturalistes, parce que ce n'est tout simplement pas l'objet de cette série ; ensuite, Démeunier s'intéresse bien plus aux conséquences de cette théorie : l'Amérique est-elle une bonne terre d'accueil pour les exilés européens ?

2. Oublier De Pauw et encourager l'immigration de domestiques

A la façon dont les rédacteurs de l'*Encyclopédie* se positionnent pour ou contre la théorie de la dégénérescence, nous pouvons dire quels sont leurs points de vue sur l'immigration européenne vers l'Amérique. Il apparaît que les *Suppléments* de l'*Encyclopédie* de Paris et d'Yverdon s'inscrivent dans le mouvement de critique colonial qui naît autour du Duc de Choiseul à partir de 1763, et dénoncent dans leurs articles les vices de la colonisation[219]. Sans pour autant faire l'apologie de l'entreprise coloniale européenne, Démeunier s'accommode de cet état de fait, et cherche à expliquer dans quelles modalités doit se faire l'immigration des Européens. La différence est que l'Amérique à partir de 1783 n'est plus envisagée comme une terre à coloniser, mais plutôt comme un territoire à occuper et à développer. Il est intéressant de voir que le discours que tient Démeunier en 1786 à propos de l'immigration de domestiques fait écho non seulement aux discours des ambassadeurs américains, mais correspond aussi à ceux de Chastellux, Brissot, et même à ceux de La Porte et La Harpe.

[218] Roberto Martucci, « Les articles “ américains ” de Jean-Nicolas Desmeunier et le droit public moderne », *op. cit.*, p. 253
[219] Pierre Berthiaume, *op. cit.*, p. 375

Comme nous l'avons vu dans le chapitre six, Chastellux n'a de cesse de décrire l'Amérique comme une terre fertile, ne demandant qu'à produire et à être mieux cultivée. Il encourage non seulement l'immigration d'Européens qui achètent des terres et viennent s'installer en Amérique, mais aussi celle de domestiques, comme le montre son passage à « Bullion's Tavern » :

> M. Bullion avoit deux domestiques blancs […]. On verra qu'il leur est aisé d'acquérir bientôt un terrain, & de former un établissement pareil à ceux dont j'ai déjà parlé[220].

Si Chastellux précise la couleur de leur peau, c'est pour les distinguer des esclaves africains, pour qui l'émancipation est bien moins envisageable. S'ils sont blancs, c'est qu'ils sont venus d'Europe chercher une meilleure situation en Amérique. En effet, Chastellux estime qu'ils ont toutes les chances de s'enrichir suffisamment grâce au salaire qu'ils touchent mais aussi grâce à l'absence de charges (ils sont nourris et logés par M. Bullion) ; avec suffisamment d'argent, ils pourront ensuite faire l'acquisition d'une propriété, et donc se mettre à leur propre compte. Dès la page suivante, Chastellux montre combien les cultures sont prospères dans la région de Philadelphie (malgré la guerre), suggérant les possibilités offertes à un domestique à la fin de son service : s'il prend soin de ses cultures, il peut rapidement devenir un riche propriétaire[221].

Brissot part lui aussi d'un exemple précis pour expliquer le système d'emploi de domestiques d'origine européenne. Nous avons pu voir en seconde partie combien la famille allemande, employée par le cultivateur français M. François, recevait des bons traitements. Brissot n'insiste pas seulement sur les bons soins, mais aussi sur l'aspect temporaire de l'engagement : après un certain temps, ces gens sont libérés de leur service, et on leur offre de quoi se vêtir et un peu d'argent[222]. Comme La Porte et La Harpe, Brissot souligne que leur sort n'est pas à plaindre, surtout comparé à celui des esclaves qui travaillent même après le coucher du soleil, et sont mal nourris. Il est intéressant de voir que les deux compilateurs, reprenant les propos de l'abbé Prévost, s'appliquent à justifier l'emploi par les Américains de domestiques et d'esclaves. Ils soulignent que c'est une pratique qui répond à des besoins réels, et que le sort du maître n'est de toute façon pas vraiment plus enviable que celui de ses serviteurs : « le travail des uns & des autres n'est pas plus pénible que celui des maîtres, qui s'occupent, comme eux, des plus rudes exercices

[220] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 285
[221] *Ibid*., tome I, p. 286
[222] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.*, tome I, p. 360

de l'agriculture »[223]. Pour donner encore plus de poids à leurs argumentations, ils comparent la rudesse du travail agricole en Europe à celui que l'on délègue aux esclaves de Virginie : « les fonctions de l'esclavage ne sont pas plus laborieuses en Virginie, que celles de l'économie rustique en Europe »[224]. Brissot ajoute que les domestiques sont mieux payés en Amérique parce qu'ils sont peu nombreux. En faisant cette remarque, il suggère aux hommes désireux de partir que l'Amérique manque de main d'œuvre, et qu'elle leur offrira des revenus satisfaisants s'ils décident d'aller s'y installer. S'appuyant comme Démeunier sur les propos de Jefferson et Franklin, Brissot légitime l'emploi de domestiques, et encourage leur émigration depuis l'Europe.

Cependant, comme nous l'avons souligné dans le chapitre six, les propos des deux ambassadeurs américains ne se recoupent pas tout à fait : alors que Jefferson affiche un discours neutre (ne pas encourager l'immigration, mais ne pas l'empêcher non plus), Franklin se montre très favorable à une immigration ciblée. Si Jefferson a trouvé à redire sur l'article « États-Unis » rédigé par Démeunier en 1786, c'est peut-être parce que celui-ci a choisi au sujet de l'immigration de s'appuyer davantage sur les propos de Franklin que sur ceux de Jefferson. En effet, Franklin encourage ceux qui n'ont ni argent ni métier à venir se former en Amérique :

> Aussi ceux qui n'ayant qu'une Fortune médiocre & plusieurs Enfans à pourvoir, souhaitent leur donner de l'Industrie & assurer du Bien à leur Postérité, ont ils la Facilité de faire à cet Egard en Amérique ce qui leur serait impossible en Europe. Ils peuvent, sans crainte d'être méprisés, apprendre & pratiquer des Arts méchaniques lucratifs, ils seront au contraire respectés s'ils deviennent habiles[225].

Pour ceux qui, à leur arrivée, sont trop pauvres pour se mettre à leur propre compte, Franklin suggère de travailler en tant que domestiques ou employés. Toujours dans l'optique d'encourager un certain type d'immigration, Franklin souligne que la formation des jeunes par l'apprentissage est une pratique très courante en Amérique[226]. Contrairement à celui d'Europe qui est mal vu car très coûteux (il faut payer pour placer l'apprenti) et concurrentiel (celui qui est formé devient un potentiel rival), il est vivement souhaité en Amérique, parce que la main d'œuvre est rare. Franklin souligne que les artisans peuvent même payer une famille pour qu'un jeune entre en apprentissage ; un contrat est alors signé devant un magistrat, pour que chacun respecte ses engagements. Ainsi, pour les hommes désargentés mais plein de bonne volonté, l'Amérique apparaît dans le discours de Franklin

[223] Joseph de La Porte, *op. cit.*, tome IX, p. 359
[224] Jean François de La Harpe, *op.cit.*, tome XIV, p. 52
[225] Benjamin Franklin, *Avis à Ceux Qui Voudraient S'en Aller en Amérique*, *op. cit.*, p. 9
[226] *Ibid*., p. 13

comme la terre de tous les possibles. Or, c'est précisément ce discours que Démeunier veut faire passer dans son article sur les États-Unis. Par égard pour Jefferson, il rappelle que la population américaine n'a pas besoin de l'apport migratoire pour croître. Mais il fait cette concession seulement après avoir encouragé l'immigration de domestiques :

> Les pauvres de l'Europe qui se réfugient en Amérique, y rendent leur sort plus heureux ; le fait est sûr, on ne doit pas le contester, & ils consentiront à acheter cette transplantation au prix de deux ou trois ans de service[227].

Comme Chastellux et Brissot, Démeunier souligne que c'est un engagement qui permet, à terme, de faire l'acquisition d'une propriété. Il suggère que la condition de domestique, même si elle n'est pas idéale, est de toute façon préférable aux conditions misérables dans lesquelles certains vivent en Europe. Démeunier aborde le sujet de l'immigration européenne à une seconde reprise, au moment de faire le point sur la population américaine. Cette fois, il s'appuie explicitement sur les propos de Franklin, pour souligner que l'accroissement naturel est préférable pour l'Amérique[228]. Pourtant, cela ne l'empêche pas deux pages plus loin d'encourager une immigration ciblée, en s'appuyant toujours sur le même auteur :

> Le docteur Franklin donne des conseils aux malheureux qui songent à s'établir en Amérique. Il paroît avoir pour but de détruire les idées chimériques dont ils se bercent & de les décourager ; mais, par un stratagème ingénieux & adroit, la lecture de ce pamphlet augmentera de plus en plus le désir de ceux qui méditent le projet de se retirer dans les États-Unis[229].

Le pamphlet auquel il fait allusion est sûrement *Avis à Ceux Qui Voudraient S'en Aller en Amérique*, imprimé en 1784, c'est-à-dire deux ans avant la publication du tome II de l'*Encyclopédie méthodique. Économie politique et diplomatique*. Il est vrai que Franklin procède très habilement dans cet avis, pour décourager d'une part l'immigration déraisonnée, et encourager d'autre part l'immigration dont l'Amérique a besoin. Il semble que Démeunier cherche à procéder de la même manière, mêlant à son propos les arguments modérateurs de Jefferson, pour conclure dans le même sens que Franklin : « Les remarques que nous venons de faire ne regardent point les ouvriers utiles ; les États-Unis en ont besoin, et il est raisonnable de leur offrir toutes sortes d'encouragemens »[230]. Si Démeunier a choisi de suivre les propos de Franklin au sujet de l'immigration, c'est certainement parce

[227] Jean-Nicolas Démeunier, *op. cit.,* tome I, p. 347-348
[228] *Ibid*., p. 414-415
[229] *Ibid*., p. 416
[230] *Ibid*., p. 418

que ceux-ci concilient mieux les intérêts non seulement américains mais aussi européens : même s'il reconnaît que le système de servitude est « peu convenable »[231], il voit dans cette solution la possibilité d'améliorer le sort des plus nécessiteux, à qui l'Europe n'a plus rien à offrir.

Le thème de l'immigration servile n'est cependant pas le seul sujet abordé par Démeunier qui fait écho aux propos des ambassadeurs américains. Comme le souligne Roberto Martucci, « Le travail de Desmeunier offre tout l'espace souhaitable à la géographie et à l'ethnographie »[232], même s'il faudrait peut-être nuancer cette affirmation étant donné que seulement trois pages sur quatre-vingt-huit sont consacrées aux Indiens.

C. Regards croisés sur les Indiens d'Amérique Septentrionale

Il est intéressant de voir que même après la déclaration d'indépendance, et même lorsque le terme « Américain » est de moins en moins employé pour désigner les Indiens, les réflexions sur les « Sauvages » continuent de nourrir le discours des hommes de lettres français. En faisant le point sur les principales questions abordées, nous allons voir comment est représentée la figure de l'Amérindien dans les récits de voyages, notices encyclopédiques, et dans les écrits de Franklin et Jefferson.

Comme nous avons déjà pu l'observer au cours de la deuxième partie, il s'agit d'un thème pour lequel « au lieu de l'autre, on trouve la plupart du temps une image déformée de soi », c'est-à-dire que l'on cherche à mieux définir l'Autre pour se positionner par rapport à lui[233]. C'est ce que nous allons voir à travers les débats visant à répondre à des questions telles que « les hommes d'Amérique doivent-ils être considérés ou non comme des « Sauvages » ?

A cette question, il est très probable que Cornélius de Pauw ait répondu favorablement et sans nuances. De tous les auteurs, il est celui pour qui l'Indien est forcément un « Sauvage ». Le terme « Sauvage » en lui-même ne semble pas avoir de connotation particulièrement négative pour lui ; même lorsqu'il formule une remarque assez positive sur les Indiens, il emploie quand même le terme de « Sauvage ». Mais le discours de De Pauw dans son ensemble est particulièrement négatif. Même si Gilbert Chinard omet de prendre en compte la thèse de la dégénérescence, il souligne à quel point

[231] *Ibid*., p. 348
[232] Roberto Martucci, *op. cit.*, p. 250
[233] Tzvetan Todorov, *Nous et les autres, op. cit.,* p. 28

cet auteur critique autant les missionnaires que les peuples qu'ils rencontrent ; De Pauw leur attribue les pires défauts, vices, et manques[234].

Engel au contraire semble assez embarrassé par la question. Comme nous l'avons déjà relevé, il n'emploie le terme de « Sauvages » qu'à trois reprises, et seulement pour désigner les Indiens dans leur ensemble[235]. Il semblerait qu'il préfère nommer les tribus par leurs noms, et parler plutôt de « nations » et de « peuples innombrables »[236]. Les deux parties de l'article « Amérique » sont ainsi en profond décalage : alors que les Indiens sont présentés dans la première partie comme des « petites nations », « des poignés d'hommes », « des hordes qui errent de forêts en forêts », et même des « barbares », l'appellation même de barbare est remise en question dans la seconde partie[237]. Affirmant la thèse de la monogénèse, et par conséquent l'idée que les hommes sont tous les mêmes, Engel s'interroge sur la légitimité pour les hommes du Vieux Continent à appeler leurs semblables « barbares » :

> Qu'on ne dise pas que l'*Amérique* est peuplée de barbares, & que par conséquent les peuples civilisés sont venus d'ailleurs. Ne sortons nous pas tous de la même souche ? La raison, le génie ne sont-ils pas le partage de tous les hommes, du plus au moins ? Il ne s'agit que de la culture, comme celle des terres[238].

Il suggère ici que les différences entre les hommes ne sont que le fruit de constructions culturelles. Il semblerait que Engel tolère le terme de « Sauvage », mais n'accepte pas celui de « barbare », porteur d'une connotation beaucoup plus négative. De la même manière dans le récit de Bossu, il semble que l'emploi du terme « sauvage » soit assez anodin, alors que celui de « barbare » est beaucoup plus connoté. Lorsque qu'il veut faire l'éloge de l'esprit de solidarité des Indiens, il souligne à quel point le terme de barbare est inapproprié : « Ce que j'ai trouvé de bien louable parmi des hommes que nous avons la barbarie d'appeler barbares »[239]. Il semble n'utiliser le terme que pour condamner la mauvaise conduite d'un individu ou d'un peuple. Ainsi, les Indiens qui ont choisi de s'allier avec l'ennemi héréditaire des Français sont des « nations barbares alliées des Anglois », alors que les autres sont seulement des « Sauvages »[240]. Bossu parle indistinctement des « Sauvages », « Américains », « Indiens », et « Naturels », ce qui laisse penser que pour

[234] Gilbert Chinard, *op. cit.*, p. 371
[235] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, *op. cit.*, 1781, tome II, p. 366, 367, 373
[236] *Ibid*., p. 366, p. 375-377
[237] *Ibid*., p. 355-356, p. 358-359
[238] *Ibid*., p. 376
[239] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 192
[240] *Ibid.,* p. 18

lui, les quatre termes sont équivalents. Par ailleurs, même s'il ne cache pas son mépris ni son sentiment de supériorité vis-à-vis des Indiens qu'il côtoie, Bossu cherche à les réhabiliter en mettant en valeur leurs qualités. Ainsi, malgré les clichés qu'il continue de véhiculer, Bossu se dresse contre l'image négative que s'en font les Européens : « Je le dirai encore ; les Sauvages, trop peu connus, ne méritent pas l'espece d'avilissement où ils sont dans l'opinion générale »[241]. Soucieux de réhabiliter ces peuples, Bossu répète ce message à plusieurs reprises dans son récit.

A travers les exemples de Engel et Bossu, nous pouvons affirmer qu'il est possible de lutter pour la cause des Indiens dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, tout en continuant de les appeler « Sauvages ».

Le terme « Sauvage » est également très utilisé dans le *Supplément* de l'*Encyclopédie* d'Yverdon, sans qu'il y ait, semble-t-il, d'intention péjorative. L'auteur les désigne indistinctement par « Sauvages » ou « Américains »[242] ; il emploie également les expressions de « indigenes de l'Amérique méridionale et septentrionale », « peuples de l'*Amérique* », et « sauvages Américains »[243]. Comme nous avons pu le voir par rapport à la thèse de la dégénérescence, l'auteur de cet article est assez confus dans sa manière de décrire les Indiens : à peine a-t-il fini d'expliquer pourquoi ils sont forcément amenés à dégénérer, qu'il cherche à mettre en avant leurs qualités. Après avoir évoqué leurs manques et défauts, il affirme avec tout autant de conviction qu'ils partagent les qualités généralement associées à « l'homme civilisé » : « Je pourrois citer plusieurs exemples de l'esprit, de l'intelligence et du bon sens des Sauvages; mais cet article en deviendroit trop long »[244]. En l'absence de signature de l'article, il est difficile de déterminer pourquoi l'auteur semble à ce point partagé entre la théorie de la dégénérescence et le mythe du bon sauvage. Nous pouvons seulement affirmer qu'il ne s'agit pas du même auteur que celui qui a rédigé l'article de 1770 pour l'*Encyclopédie* d'Yverdon, étant donné la différence de ton et d'expression (l'expression est bien moins soignée dans le *Supplément*), mais surtout au vue des contenus. En effet, l'auteur du premier article « Amérique » de l'*Encyclopédie* d'Yverdon ne recourt à aucun moment au terme de « Sauvage », ce qui laisse penser qu'il voulait de cette façon affirmer la non-équivalence entre « peuples », « nations »,

[241] *Ibid.,* p. 190-191
[242] Fortunato Bartolomeo De Felice, *Supplément de l'Encyclopédie d'Yverdon*, *op. cit.*, tome I, p. 307 et p. 313
[243] *Ibid*., p. 307, p. 308, p. 311, p. 314
[244] *Ibid*., p. 315

« habitants » de l'Amérique et « Sauvages »[245]. Cela suggère également que l'emploi de « Sauvage » pouvait avoir une connotation négative aux yeux de certains penseurs.

A ce titre, la définition que les dictionnaires donnent du mot « sauvage » est intéressante, parce qu'elle permet de voir que le terme est chargé assez négativement. D'une notice à l'autre cependant, l'approche n'est pas la même. Le *Dictionnaire de l'Académie Françoise*, dans son édition de 1778, souligne en effet que le terme peut être utilisé en substantif : « *Les sauvages de l'Amérique* »[246]. Le fait que ce soit cet exemple en particulier qui soit donné montre combien l'emploi est courant. Le *Dictionnaire portatif de la langue française*, publié en 1770, propose en revanche une définition beaucoup plus neutre. Le premier sens donné au nom « sauvage » est d'ailleurs celui de sauvetage, concernant les produits marchands ; le deuxième renvoie à l'être humain non civilisé : « Homme ou femme qui n'est point apprivoisé, qui n'est point civilisé »[247] ; la troisième définition enfin est celle de l'adjectif. Contrairement au *Dictionnaire de l'Académie Françoise*, le nom d'un peuple ou d'un espace n'est à aucun moment associé au nom ou à l'adjectif de « sauvage ».

Ainsi, il semblerait que les hommes de lettres dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle aient des avis très différents sur le sens à donner au terme de « Sauvage ». Pour certains, son emploi est tout à fait anodin, ou du moins équivaut à « Indien » ou « Américain ». Pour d'autres en revanche, il est employé pour souligner les caractéristiques négatives des peuples d'Amérique.

Dans son pamphlet intitulé *Remarques sur la politesse des sauvages de l'Amérique septentrionale*, Franklin n'emploie justement le terme de « sauvage » que dans le titre, pour mieux remettre l'appellation en cause par la suite :

> Nous les appellons Sauvages parce que leurs Moeurs diffèrent des nôtres, & que nous regardons nos Moeurs comme la Perfection de la Politesse ; ils ont précisément la même Opinion des leurs[248].

Dans tout le reste du pamphlet, Franklin recourt volontairement au terme « Indien », et se garde bien d'utiliser celui de « Sauvage ». Il montre que les Indiens sont à bien des égards plus civilisés que les Européens, notamment en ce qui concerne les règles de convivialité, les façons d'échanger des idées, et les savoir-vivre en général. Franklin invite donc non

[245] Fortunato Bartolomeo De Felice, *Encyclopédie d'Yverdon*, *op. cit.*, tome II, *passim*
[246] *Dictionnaire de l'Académie Françoise*, *op. cit.*, p. 499
[247] Pierre Richelet, Noël-François de Wailly, *op. cit.*, p. 595
[248] Benjamin Franklin, *Remarques sur la politesse des sauvages de l'Amérique septentrionale,* Passy, impression de Benjamin Franklin, 1784, p. 3

seulement à la tolérance envers les autres cultures, mais aussi à l'ouverture : l'Européen qui pensait devoir tout apprendre à ces peuples devrait en fait plutôt essayer d'apprendre d'eux. Il semblerait que ce soit dans la perspective de lutter contre la thèse de la dégénérescence que Franklin se soit appliqué, à partir des années 1772, à diffuser un discours positif sur les peuples indiens voisins des colons d'origine européenne[249]. Pour cela, il a cherché à montrer que les Indiens n'étaient moralement, physiquement et intellectuellement pas inférieurs, mais que l'absence de certaines ressources naturelles essentielles comme le fer avait entraîné un retard dans le processus de civilisation.

Il est intéressant de voir que François Robert, dans le court passage qu'il corrige de Diderot en 1783, préfère parler lui aussi parler des « Indiens naturels » plutôt que des Sauvages[250]. Au final, la notice américaine de l'*Encyclopédie méthodique. Géographie moderne* est assez décousue, puisqu'on a d'abord la reprise « politiquement correct » de Robert, puis la partie de De Pauw avec les « petites nations », « les hordes qui errent de forêts en forêts », et les « barbares », et enfin celle de Engel, qui rêve de découvrir des « nations civilisées » à l'intérieur du continent américain[251].

Il semble que La Porte, La Harpe et Brissot soient les seuls auteurs à réserver l'emploi du mot « Sauvage » aux passages parlant négativement des Indiens, et à recourir au contraire à un lexique différent le reste du temps. Lorsqu'il fait le récit de l'histoire de Pocahontas, La Porte commence par évoquer la séquestration de Jean Smith par une « nation américaine », rend compte des conflits entre ces « Indiens » et les Anglais, pour finalement les traiter de « barbares » et « sauvages » quand ils en viennent à menacer la vie de M. Smith[252]. De la même manière, La Harpe évoque l'amitié entre les « Indiens » et les colons de Nouvelle-Angleterre, mais il recourt au terme de « Sauvages » pour désigner ceux qui n'ont pas d'alliance avec les Anglais[253]. Bien que la Harpe semble faire une distinction entre les peuples qui doivent être considérés comme des sauvages et les autres, il se permet malgré tout de conclure sur une remarque très générale : « Cette peinture du caractere & de la vie des habitans de l'Amérique Septentrionale, paraît suffire pour les faire connaître, et pour juger à quel point ils méritent le nom de Sauvages »[254]. A travers cette hésitation à employer le terme d'Indien comme substantif, nous pouvons en déduire que la volonté de réhabiliter les peuples d'Amérique est très inégale. Le même genre d'élans

[249] Durand Echeverria, *Mirage in the West, op. cit.,* p. 29
[250] Nicolas Masson de Morvilliers et François Robert, *op. cit.,* tome I, p. 67
[251] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, *op. cit.,* 1781, tome II, p. 355, p. 356, p. 358, p. 377
[252] Joseph de La Porte, *op. cit.,* tome IX, p. 349
[253] Jean François de La Harpe, *op. cit.,* tome XIV, p. 99 et p. 104
[254] *Ibid.*, p. 565

contradictoires apparaît dans le récit de Brissot, qui n'évoque pourtant les Indiens qu'à deux reprises. La première fois, il emploie le terme « Indiens » plutôt que « sauvages » parce qu'il veut ériger en modèle un peuple qui assure la stabilité de la société sans recourir au système carcéral[255] ; Brissot aimerait que les sociétés européennes sachent elles aussi trouver d'autres solutions que celle de la prison. Par contre, lorsqu'il lui faut distinguer les « Américains des forêts », c'est-à-dire les colons installés à l'intérieur des terres, des Indiens, Brissot emploie le terme de « sauvages »[256]. Il adapte encore le lexique lorsqu'il veut exprimer sa compassion vis-à-vis de ces peuples trop faibles, massacrés par les blancs, qu'il désigne par « malheureux indigènes »[257]. Il semble que Brissot distingue les « sauvages » qui agissent de façon déraisonnée et cruelle, des Indiens, qui même dans la colère font preuve de raison. Ainsi, lorsqu'il parle des « Indiens furieux » d'avoir été dupés, c'est pour montrer que leur colère est légitime, raisonnée, même si leurs actes risquent d'être en retour violents et sans pitié[258]. Si Brissot éprouve une certaine pitié à leur égard, il semblerait qu'il comprenne mal ces peuples qui diffèrent tant de ce qu'il connaît. Il est tantôt indifférent à leur sort, tantôt méprisant vis-à-vis de leur retard en de nombreux domaines. A une seule occasion seulement, Brissot manifeste des réserves à leur égard, soulignant que les Indiens peuvent être cruels même envers des gens pacifistes qui ne leur ont rien fait[259]. Cet aspect est particulièrement intéressant, parce qu'il révèle la tendance chez les auteurs français à minimiser le pouvoir de ces tribus, et à les présenter comme faibles et démunies. En réalité, les guerres indiennes menées dans la seconde moitié de la décennie 1780 ruinent les théories de conquêtes américaines : face à la résistance des tribus, les hommes de la nouvelle république sont contraints de négocier l'occupation des terres, et ce jusqu'en 1820[260]. Chastellux se plaît également à leur donner un rôle dérisoire dans la guerre d'indépendance : il les évoque à peine dans les combats, et souligne que leur maigre participation est assez inutile : « Comme avant-garde, ils sont redoutables ; comme armée, ils ne sont rien »[261]. Les Indiens dans le discours de Chastellux, Démeunier et Brissot, sont présentés comme des peuples insignifiants, qui n'ont pas de place dans les nouveaux états de l'Amérique. Démeunier les considère comme une menace, et même une

[255] Jacques Pierre Brissot, *op. cit.,* tome II, p. 163
[256] *Ibid.*, tome II, p. 427-428
[257] *Ibid.*, tome II, p. 428
[258] *Ibid.*, tome II, p. 429
[259] *Ibid.*, tome II, p. 379
[260] H. James Merrell, « Amerindians and the new republic », in Jack P. Greene et Jack Richon Pole, ed., *A companion to the American revolution*, Oxford, Blackwell, 2003, p. 413-414
[261] François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit.,* tome I, p. 338-339

entrave au bon développement des États-Unis[262]. En laissant à part les propos les plus extrêmes de ces auteurs, nous constatons comme Pierre Berthiaume que le discours vis-à-vis des Indiens est essentiellement compatissant et opportuniste[263]. Il est dans l'intérêt de ces auteurs de donner l'impression que les Indiens d'Amérique sont des sauvages, parce que cela leur permet de faire un parallèle avec les premiers hommes : l'Indien représente ce qu'était l'Européen avant de se civiliser[264]. A ce titre, il n'appartient pas aux temps présents, et il est regardé par La Harpe, Chastellux, Brissot, Jefferson et Démeunier comme un objet historique[265].

Nous nous sommes intéressés jusqu'ici aux représentations de l'Indien à travers les discussions sur son statut : sauvage ou non ? Mais d'autres thèmes sont abordés par les auteurs à propos de ces peuples. A quoi ressemble l'Indien d'Amérique ? « L'Indien a le teint olivâtre, les yeux & les cheveux noirs, la taille médiocre, la jambe grosse et fortement dessinée, le nez écrasé », estime Chappe d'Auteroche[266]. D'une description à l'Autre, les avis varient considérablement. Il est frappant de voir cependant que La Harpe et Brissot font un parallèle avec la physionomie des Juifs lorsqu'il s'agit de décrire les Indiens : « Ils ont aussi les yeux fort noirs, & ce regard louche qu'on observe dans la plupart des Juifs »[267]. Alors que La Harpe reproduit exactement le discours de l'abbé Prévost[268], Brissot souligne qu'il s'appuie sur la description que fait Thomas Penn : « Forts, bien taillés, adroits, noirs, parce qu'ils se noircissent, ils ont les yeux petits et noirs, comme les Juifs »[269]. Cette comparaison, bien qu'assez surprenante au premier abord, peut s'expliquer par la volonté de catégoriser les Indiens comme des peuples marginaux et minoritaires. D'autres questions animent également les penseurs français : les Indiens sont-ils vraiment des hommes ? De Pauw affirme en 1776 que la question est réglée depuis longtemps, et que l'on ne peut pas contester leur appartenance à l'espèce humaine[270]. Pourtant, à de nombreuses reprises, les écrivains français laissent entendre qu'ils sont semblables à des animaux ; à ce titre, les propos de De Pauw à l'égard des « hordes » de sauvages ne sont pas isolés. Pour mieux les opposer à leur idéal civilisé, La Porte, La Harpe, Bossu et

[262] Jean-Nicolas Démeunier, *op. cit.,* tome II, p. 433
[263] Pierre Berthiaume, *op. cit.*, p. 375
[264] Michèle Duchet, *op. cit.*, p. 10-11
[265] Jean François de La Harpe, *op. cit.*, tome XIV, p. 387_François Jean Marquis de Chastellux, *op. cit*., tome I, p. 23 et p. 339-340_Thomas Jefferson, « Notes on the State of Virginia », *op. cit*., p. 227_Jacques Pierre Brissot, *op. cit*., tome I, p. 166_Jean-Nicolas Démeunier, *op. cit.,* tome II, p. 433
[266] Jean Chappe d'Auteroche, *op. cit.,* p. 25
[267] Jean François de La Harpe, *op. cit.*, tome XIV, p. 75
[268] Antoine François Prévost, *op. cit.,* tome XIV p. 514
[269] Jacques Pierre Brissot, *op. cit*., tome II, p. 428
[270] Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, *op. cit.,* 1781, p. 364

Brissot parlent des Indiens comme ils parleraient d'animaux. Lorsque le discours n'est pas animalisant, il est bien souvent infantilisant : Bossu présente volontiers les Indiens comme de grands enfants, impulsifs et irresponsables, tout comme l'auteur du *Supplément* de l'*Encyclopédie* d'Yverdon[271]. Une interrogation majeure subsiste aussi concernant l'instruction des Indiens : sont-ils éducables ? Peuvent-ils devenir des hommes de lettres s'ils sont formés ? Sur ce point, comme sur celui de la religiosité des Indiens, il est intéressant de voir que les opinions ne concordent pas. La Harpe répète l'idée, très répandue à l'époque, qu'il est impossible et vain de chercher à les instruire[272]. De Pauw et Brissot, qui n'ont pourtant pas un discours très positif sur les Indiens, affirment l'inverse, et montrent que les tentatives précédentes ont échoué parce que les circonstances étaient mauvaises[273]. Il est fort probable que les discours de Franklin et Jefferson aient contribué à l'évolution des mentalités françaises sur le sujet. Dans le court essai *Remarques sur la politesse des sauvages de l'Amérique,* Franklin développe longuement l'idée que les valeurs prêtées par les Européens aux études ne sont pas partagées par les Indiens, qui ont d'autres conceptions de l'éducation et de l'apprentissage[274]. Quant à Jefferson, il souligne que l'instruction des Indiens serait plus efficace si elle était mise en place au sein des tribus[275].

Ainsi, le regard que portent les hommes de lettres français sur les Indiens manifeste l'existence de préoccupations très diverses : c'est un sujet à partir duquel le penseur peut parler de tout. A ce titre, il est intéressant de voir que les différents écrits sur l'Amérique abordent souvent les mêmes questions, ce qui ne les empêche pas d'avoir des opinions parfois très différentes.

Même si les Indiens continuent de faire couler beaucoup d'encre dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, ils s'effacent peu à peu derrière les nouveaux citoyens américains. Le regard des Français sur l'Amérique et ses habitants change à mesure que leurs intérêts évoluent vis-à-vis de cet espace en pleine transformation.

---

[271] Jean Bernard Bossu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, op. cit.,* p. 102 et Fortunato Bartolomeo De Felice, *Supplément de l'Encyclopédie d'Yverdon*, *op. cit.,* tome I, p. 58

[272] Jean François de La Harpe, *op. cit*., tome XIV, p. 569

[273] Jean François de La Harpe, *op. cit*., tome XIV, p. 359, et Jacques Pierre Brissot, *op. cit*., tome I, p. 107-108 et tome II p. 431

[274] Benjamin Franklin, *Remarques sur la politesse des sauvages de l'Amérique septentrionale, op. cit., passim*

[275] Thomas Jefferson, « Notes on the State of Virginia », *op. cit*., p. 277

Conclusion

L'Amérique de la seconde moitié du XVIIIe siècle est un espace complexe dans les mentalités françaises. Ce n'est pas seulement le théâtre de guerres fratricides ou le lieu d'affrontements avec d'obscures tribus indiennes ; c'est aussi une terre où évoluent d'autres types de sociétés, avec leurs propres normes et traditions socio-culturelles. Le discours des voyageurs à cette période, même s'il est très éloigné des autres écrits, montre qu'il est possible de penser l'Amérique différemment, notamment dans sa dimension humaine. Une autre lecture des sources permet ainsi de mettre en valeur la multiplicité et la richesse des réflexions sur l'Amérique, qui ne se bornent pas aux seules considérations politiques et événementielles.

Comparant les récits de voyage au reste de la littérature française sur l'Amérique dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, Gilbert Chinard déplore leur manque d'intérêt et d'originalité, qui n'est pas compensé par une objectivité plus grande que celle des romans[276]. Faisant le bilan des ouvrages publiés à cette période, il conclut même « rien n'est plus plat et plus médiocre que toutes ces productions »[277]. L'étude de ce corpus invite à une conclusion un peu différente. La question n'est pas de porter un jugement sur ces auteurs, et de regretter leur partialité ou même leur manque de discernement, mais plutôt de comprendre pourquoi et jusqu'à quel point les représentations qu'ils se font de l'Amérique et de ses habitants sont si éloignées de la réalité. En mettant en parallèle le discours des hommes de terrain avec celui des hommes de cabinet, nous avons pu voir en quoi la proximité ou l'éloignement par rapport à l'objet d'étude pouvait favoriser ou au contraire déformer la représentation de l'Autre. Il apparaît néanmoins que plus l'auteur est en contact avec le sujet qu'il traite, plus il s'intéresse à la dimension humaine : les auteurs qui ont rencontré des ambassadeurs américains, ou qui ont traversé l'Atlantique, s'intéressent bien plus aux habitants de l'Amérique que les autres.

En adoptant cette approche, nous avons cherché à dépasser les tendances pro ou anti-américaines, et à tenir compte plutôt de la multiplicité des discours : d'un auteur à l'autre, mais aussi parfois au sein d'un même ouvrage, les discours favorables et défavorables sur l'Amérique coexistent. A ce titre, nous rejoignons les conclusions de Carine Lounissi, qui observe une très forte ambivalence dans les propos des hommes de

[276] Gilbert Chinard, *op. cit.*, p. 422
[277] *Ibid.*, p. 427

lettres français lorsqu'il s'agit de politique et de philosophie[278]. Contrairement à des auteurs comme Gilbert Chinard, Peter Ascoli et Yasmine Marcil qui se sont intéressés aux représentations des Français en général (à travers les contenus diffusés dans les ouvrages populaires, mais aussi la presse), nous nous sommes davantage concentrés sur les représentations des élites lettrées. En prenant en compte le travail effectué par les rédacteurs de notice de dictionnaire ou d'encyclopédie, nous avons cherché à analyser quels savoirs étaient accessibles aux hommes les plus instruits, et quelles images de l'Amérique ils retenaient de ces lectures dans la perspective d'en écrire une synthèse. Nous avons pu voir que les récits de Bossu, Chappe d'Auteroche, Robin, Chastellux et Brissot n'ont pas été pris en compte par ces écrivains. Une étude des sources postérieures permettrait de vérifier si les propos de ces voyageurs sont véritablement tombés dans l'oubli, ou s'ils ont fini par être utilisés dans les travaux de synthèse sur l'Amérique. Pour la période 1765-1789, nous pouvons affirmer que les voyageurs ne sont que des acteurs parmi d'autres dans la fixation des images sur l'Amérique : ils contribuent sans doute à l'évolution des représentations sur le long terme, mais n'influencent pas les écrits français qui font le plus autorité sur le sujet à leur époque. A défaut d'avoir suscité l'intérêt de leurs contemporains, ces récits retiennent aujourd'hui notre attention parce qu'ils créent et proposent de nouvelles images de l'Amérique, tout en continuant de véhiculer des stéréotypes.

Nous avons pu voir dans cette étude que le discours des cinq voyageurs traduisait autant les normes et systèmes de valeurs français qu'il rendait compte de l'espace américain en pleine transformation. Une analyse comparative avec les écrits d'autres voyageurs européens permettrait de voir jusqu'à quel point la culture française (si une telle culture existe) imprègne le regard des penseurs de l'hexagone à la fin du XVIIIe siècle. Une telle étude permettrait également de faire le point sur le traitement de la question de la dégénérescence américaine. Les Français sont-ils les seuls à faire écho aux théories de Buffon, Kalm, et De Pauw ? Une analyse plus approfondie des propos contenus dans *Recherches philosophiques sur les Américains* et des raisons qui ont motivé la rédaction de cet ouvrage serait sûrement très enrichissante. Elle permettrait de mesurer l'évolution dans le temps des propos de Cornélius de Pauw (notamment entre l'ouvrage qu'il publie en 1768, et l'article qu'il rédige pour l'*Encyclopédie* en 1776), de faire le point sur les différents

[278] Carine Lounissi, « Penser la révolution américaine en France (1778-1788). Enjeux philosophiques et historiographiques », *Cercle,* 16-2, 2006, p. 101

acteurs impliqués dans la polémique, et peut-être de découvrir d'autres enjeux derrière la diffusion d'images sur l'Amérique.

A ce titre, l'étude des « petits écrits » français sur l'Amérique permettrait de voir comment des écrivains amateurs, sans renommée particulière, se représentaient cet espace et ses habitants. Alors que Gilbert Chinard dans ses travaux s'intéresse aux ouvrages « qui ont été les plus connus et les plus disputés »[279], il serait intéressant au contraire de considérer tous les autres, dont un nombre important est d'ailleurs indiqué par Durand Echeverria et Everett Wilkie dans leur ouvrage bibliographique[280]. Ainsi, même si de nombreux travaux ont été réalisés pour mesurer les influences d'une révolution à l'autre, il reste encore beaucoup à faire pour mieux comprendre les représentations françaises de l'Amérique dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

[279] Gilbert Chinard, *op. cit.*, p. 367
[280] Durand Echeverria, C. Everett Wilkie, *The French Image of America, op. cit., passim*

Sources

1. Dictionnaires et encyclopédies

Bruzen de la Martinière (Antoine Augustin), *Le grand dictionnaire géographique, historique et critique*, Paris, chez les libraires associés, 1768 (1726-1739) (tome I, 1768)
Cote 23557 (BM Lyon)

Démeunier (Jean-Nicolas), *Encyclopédie méthodique. Économie politique et diplomatique*, Paris et Liège, Panckouke et Plomteux, 1784-1788, 4 volumes (tome I, 1784 ; tome II, 1786)
Cote 3429 (BM Grenoble)

De Felice (Fortunato Bartolomeo), *Encyclopédie ou Dictionnaire universel raisonné des connoissances humaines* [dite *Encyclopédie* d'Yverdon], Yverdon, 1770-1780, 58 volumes (tome II, 1770, tome XVII, 1772)
Cote Z. 8670 (BnF) (tome II consulté en ligne : <http://www.classiques-garnier.com>)

De Felice (Fortunato Bartolomeo), *Encyclopédie, ou Dictionnaire universel raisonné des connoissances humaines. Supplément*, Yverdon, 1775-1776, 6 volumes (tome I, 1775, consulté en ligne : <http://www.classiques-garnier.com>)

Dictionnaire de l'Académie Françoise, par les Académiciens de l'Académie Françoise, Nîmes, imprimé chez Pierre Beaume, 1778 (1694)
Cote S.189 (BM Grenoble)

Diderot (Denis), d'Alembert (Jean Le Rond), dir., *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, Briasson, 1751-1765, 17 volumes de texte, (tome I, 1751)
Cote A. 1250 (BM Grenoble)

Diderot (Denis), d'Alembert (Jean Le Rond), dir., *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Lucques, imprimeur Vincent Giuntini, 1758-1768, 16 volumes (tome I et II, 1758)
Cote Z. 377 (BnF)

Diderot (Denis), d'Alembert (Jean Le Rond), dir., *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Genève, Pellet, 1777-1779, 45 volumes (tome II, 1777 ; tome XIII, 1778)
Cote Z. 2670 (BnF)

Diderot (Denis), d'Alembert (Jean Le Rond), dir., *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Lausanne et Berne, Sociétés Typographiques, 1778-1781, 36 volumes (tome I, 1778, tome XIII, 1781)
Cote Z. 11378 et Z. 11389 (BnF)

Diderot (Denis), d'Alembert (Jean Le Rond), dir., *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Lausanne et Berne, Sociétés Typographiques, 1781-1782, 36 volumes (tome II, 1781, tome XIII, 1781)
Cote A. 492956 (BM Lyon) et <http://books.google.com>

Furgault (Nicolas), *Dictionnaire géographique historique et mythologique portatif*, Paris, Moutard, 1776
Cote P.3831 (BM Grenoble)

Le François (A.), *Méthode abrégée et facile pour apprendre la Géographie, Où l'on décrit la forme de Gouvernement de chaque Pays, ses qualités, les mœurs de de ses Habitans, & ce qu'il y a de plus remarquable, Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée*, Paris, Le Breton, 1770 et 1789 (1705)
Cote 27703 (BM Grenoble, édition 1770), et 402753 (BM Lyon, édition 1789)

Masson de Morvilliers (Nicolas), Robert (François), *Encyclopédie méthodique. Géographie moderne*, Paris et Liège, Panckoucke et Plomteux, 1783-1788, 3 volumes (tome I, 1783) (et consultation du tome I de la seconde édition, Paris, Hôtel de Thou, 1789)
Cote C. 3435 (BM Grenoble)

Richelet (Pierre), Wailly (Noël-François de), *Dictionnaire portatif de la langue française*, extrait du Grand Dictionnaire de Pierre Richet, corrigé et augmenté par de Wailly, Lyon, 1770 (1728)
Cote E. 27756 (BM Grenoble)

Robinet (Jean-Jacques-René), *Supplément à l'Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, par une société de gens de lettres, Amsterdam, 1776-1777, 4 volumes (tome I, 1776, tome II, 1776)
Cote A. 1250 (BM Grenoble)

2. Récits de voyage

Bossu (Jean Bernard)*, Nouveaux voyages aux Indes Occidentales, Contenant une Relation des differens Peuples qui habitent les environs du grand Fleuve Saint-Louis, appellé vulgairement le Mississipi ; leur Religion ; leur gouvernement ; leurs moeurs ; leurs guerres & leur commerce,* Paris, Le Jay, 1768 (deuxième édition, mais première édition introuvable et non datée), 1 volume (en deux parties : 244 p. et 254 p.)
Cote NUMM- 74832 (BnF)

Bossu (Jean Bernard), *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale, contenant une collection de lettres écrites sur les lieux, par l'auteur, à son ami, M. Douin, Chevalier, Capitaine dans les troupes du roi, ci-devant son camarade dans le Nouveau Monde par M. Bossu*, Amsterdam, Changuion, 1777, 292 p.
Cote 422302 (BM Lyon)

Brissot (Jacques Pierre), *Nouveau voyage dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale, fait en 1788 par J. P. Brissot,* Paris, Buisson, 1791, 3 volumes (tome I, 395 p.; tome II, 460 p.; tome II, 308 p.)
Cote NUMM- 82417 (BnF)

Chastellux (François Jean, Marquis de), *Voyages de M. le marquis de de Chastellux dans l'Amérique septentrionale dans les années 1780, 1781, et 1782*, Paris, chez Prault, 1788-1791 (1786), 2 volumes (tome I, 408 p.; tome II, 439 p.)
Cote 403695 (BM Lyon)

Chappe d'Auteroche (Jean), *Voyage en Californie pour l'observation du passage de Vénus sur le disque du Soleil, le 3 juin 1769, contenant les observations de ce phénomène, et la description historique de la route de l'auteur à travers le Mexique*, Paris, Jombert, 1772, 170 p.
Cote 134293 (BM Lyon) et
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5727799z.image.f6.langFR>

La Harpe (Jean François de), *Abrégé de l'Histoire générale des voyages, contenant ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré ; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures, enrichie de Cartes géographiques & de figures*, Paris, Hôtel de Thou, 1780-1781, 32 volumes (tome I, 1780 ; tome XIV, 1780)
Cote B. 511373 (BM Lyon)

La Porte (Joseph de), *Le Voyageur François, Ou la Connoissance De l'Ancien Et Du Nouveau Monde*, Paris, Cellot, 1765-1795, 42 volumes (tome I, IX, X, 1769) (il s'agit de la troisième édition, sur les quatre réalisées)
Cote E.17978 (BM Grenoble)

Poivre (Pierre), *Voyages d'un philosophe ou observations sur les Mœurs et les Arts des Peuples de l'Afrique, de l'Asie & de l'Amérique*, Londres, De Ville et Rossat, 1769 (1768), 1 volume (en deux parties : 138 p. et 63 p.)
Cote 323286 (BM Lyon)

Prévost (Antoine François), *Histoire générale des voyages, ou nouvelle collection de toutes les relations de voyages par met et par terre, qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues*, Paris, Didot, 1746-1780, 25 volumes (tome I, 1746 ; tome XIV, 1757 ; tome XV, 1759 ; tome XIX, 1770)
Cote C. 71 (BM Grenoble)

Robin (Charles César), *Nouveau voyage dans l'Amérique septentrionale, en l'année 1781 ; et campagne dans l'armée de M. Le Comte de Rochambeau*, Philadelphie, Moutard, 1782, 222 p.
Cote E. 19663 (BM Grenoble)

Robin (Charles César), « Lettres sur Boston », in Couret de Villeuneuve (Louis Pierre) et Bérenger (Laurent Pierre), ed., *Recueil Amusant De Voyages, En Vers Et en Prose, Faits par différents Auteurs, auquel on a joint un choix des Epitres, Contes, & Fables Morales qui ont rapport aux Voyages*, Paris, Couret de Villeneuve, 1783-1784, 6 volumes (tome 6, 1784)
Cote 806155 (BM Lyon)

3. Cartes et gravures

Bayton-Williams (Ashley), Bayton-Williams (Miles), *Les Nouveaux Mondes : cartes anciennes, XVe-XIXe siècle*, Zürich, Sélection du Reader's Digest, 2007, 224 p. (une sélection de cartes anciennes commentées, sur divers continents)

Litalien (Raymonde), Vaugeois (Denis), Palomino (Jean-François), *La mesure d'un continent. Atlas historique de l'Amérique du Nord (1492-1814),* Québec, Septentrion-Presses Universitaires Paris-Sorbonne, 2007, 298 p. (une sélection de cartes anciennes commentées, sur l'Amérique du Nord)

4. Autres sources : traités et mémoires

De Pauw (Cornélius), *Recherches philosophiques sur les Américains, Ou Mémoires intéressants pour servir à l'Histoire de l'Espèce humaine par Mr de P****, (non consulté ; référencé et commenté par Michèle Duchet, Durand Echeverria, et Bernard Faÿ)

Franklin (Benjamin), *Avis à Ceux Qui Voudraient S'en Aller en Amérique*, Passy, impression de Benjamin Franklin, 1784, 15 p.
Cote NUMM- 71281 (BnF)

Franklin (Benjamin), *Remarques sur la politesse des sauvages de l'Amérique septentrionale,* Passy, impression de Benjamin Franklin, 1784, 16 p.
Cote NUMM- 71289 (BnF)

Jefferson (Thomas), « Notes on the State of Virginia », in Peterson (D. Merril), ed., *Writings*, New York, Literary Classics of the United States, 1994 (1781), 1600 p.

Marmontel (Jean-François de), *Mémoires*, éd. établie, présentée et annotée par Jean-Pierre Guicciardi et Gilles Thierriat, Paris, Mercure de France, 1999 (1804)

Instruments de travail

1. Catalogues de sources

Boucher De la Richarderie (Gilles), *Bibliothèque universelle des voyages, ou notice complète et raisonnée de tous les Voyages anciens et modernes dans les différentes parties du monde, publiés tant en langue française qu'en langue étrangère, classées par ordre de pays dans leur série chronologique* (…), Genève, Slatkine reprints, 1970 (1808), 6 volumes

De Maurepas (Arnaud), Brayard (François), *Les Français vus par eux-mêmes. Le XVIIIe siècle. Anthologie des mémorialistes du XVIIIe siècle*, Paris, Editions Robert Laffont, Coll. Bouquins, 1996, 1392 p.

Echeverria (Durand), Wilkie (C. Everett), *The French Image of America. A chronological and subject bibliography of french books printed before 1816 relating to the british north american colonies and the united states*, Londres, The Scarecrow Press, 1994, 1559 p.

Faÿ (Bernard), *Bibliographie critique des ouvrages français relatifs aux États-Unis (1770-1800)*, Paris, Champion, 1924, 108 p.

Leclerc (Charles), *Bibliotheca americana : histoire, géographie, voyages, archéologie et linguistique des deux Amériques et des Iles Philippines : catalogues de 1878 et suppléments de 1881 et 1887*, Paris, Maisonneuve, 1878, 1417 p.

Monoghan (Frank), *French Travellers in the United States, 1765-1932 : a bibliography*, New York, The New York Public Library, 1933, 114 p.

Sabin (Joseph), *A Dictionary of books relating to America from its discovery to the present time,* New York, Martino Fine Books, 1868, 2 volumes

2. Dictionnaires et travaux biographiques

Bradley (Susan), Nappo (Tommaso), Davy (Isabelle), *Archives biographiques françaises : fusion dans un ordre alphabétique unique de 180 des plus importants ouvrages de référence biographiques français publiés du XVIIe au XXe siècle*, Londres-Munich, K. G. Saur, 1988-2002

- Courcelles (Jean-Baptiste-Pierre de), *Dictionnaire universel de la noblesse de France*, 5 tomes, 1820-22 ; extrait des fiches Saur, 1ère série, 656, 397-398
- Le Moyne des Essarts (Nicolas Toussaint), *Les siècles littéraire de la France, etc.*, 6 tomes, 1800, 01 ; extrait des fiches Saur, 1ère série, 327, 245 et 1ère série, 900, 260

Foulc (Thieri), dir., *Le petit Robert des noms propres*, Paris, Le Robert, 1996 (1974)

Furet (François), Ozouf (Mona), dir., *Dictionnaire critique de la Révolution française*, Paris, Flammarion, 1992 (1988)

Michaud (Joseph-François), *Biographie universelle, ancienne et moderne*, Paris, Delagrave, 1854-1865 (deuxième édition), 45 volumes

3. Histoire du livre, de l'édition et de la lecture

Burnand (Léonard), Cernuschi (Alain), « Circulation de matériaux entre l'*Encyclopédie* d'Yverdon et quelques dictionnaires spécialisés », *Dix-huitième siècle*, Éditions La Découverte, n° 38, 2006, p. 253-267

Candaux (Jean-Daniel), Cernuschi (Alain) et al., éd., *L'*Encyclopédie *d'Yverdon et sa résonance européenne. Contextes, contenus, continuités*, Genève, Slatkine, 2005, 504 p.

- Cernuschi (Alain), « Le travail sur des sources non alphabétiques. L'exemple de la compilation de l'*Histoire des Mathématiques* (1758) de Montucla par l'*Encyclopédie* d'Yverdon », p. 289-328
- Lüsebrink (Hans-Jürgen), « De l'*Encyclopédie* de Paris à l'*Encyclopédie* d'Yverdon : la diffusion de savoirs sur le monde colonial. L'exemple de l'Amérique latine », p. 257-276

Cernuschi (Alain), « L'Encyclopédie d'Yverdon et son éditeur De Felice », in Blum (Claude), ed., *Encyclopédie d'Yverdon*, Édition électronique intégrale, 2003, 50 p.

Chartier (Roger), « Les livres de voyage », in Martin (Henri-Jean) et Chartier (Roger) dir., *Histoire de l'édition française*, t. 2, *Le livre triomphant 1660-1830*, Paris, Fayard & Promodis, 1990, p. 266-268

Blanckaert (Claude), Porret (Michel), dir., *L'Encyclopédie méthodique (1782-1832) des Lumières au positivisme,* Genève, Droz, 2006

- Porret (Michel), « Savoir encyclopédique, encyclopédie des savoirs », p. 13-53
- Laboulais-Lesage (Isabelle), « Les géographies de l'*Encyclopédie méthodique* », p. 185-211
- Martucci (Roberto), « Les articles " américains " de Jean-Nicolas Desmeunier et le droit public moderne », p. 241-264

Pinault (Madeleine), *L'Encyclopédie*, Paris, PUF, collection Que-Sais-Je, n °2794, 1993, 127 p.

Roche (Daniel), « Les éditeurs de l'*Encyclopédie* », in Martin (Henri-Jean) et Chartier (Roger) dir., *Histoire de l'édition française*, t. 2, *Le livre triomphant 1660-1830*, Paris, Fayard & Promodis, 1990, p. 242-245

4. Sites Internet

<http://www.crlv.org> : site du Centre de Recherches sur la Littérature des Voyages, Université de Paris-Sorbonne/Paris IV (consulté le 12 Novembre 2009)

<http://catalogue.nla.gov.au> : site de la Bibliothèque National d'Australie
Consultation de la notice biographique de Pierre Poivre (consulté le 3 Novembre 2009)

<http://encyclopedie-yverdon.org/collaborateurs.html> : site répertoriant les différents collaborateurs connus de l'Encyclopédie d'Yverdon, ainsi que leurs articles (créé en 2003, consulté le 20 Mai 2010)

Bibliographie

1. Amérique et guerre d'indépendance

Blois (Jean-Pierre), *Nouvelle Histoire des relations internationales, tome III*, *De la paix des rois à l'ordre des empereurs, 1714-1815,* Paris, Éditions du Seuil, 2003, 448 p.

Cottret (Bernard), *La Révolution américaine. La quête du bonheur*, Paris, Editions Perrin, 2004 (2003), 525 p.

Countrymen (Edward), *The American Revolution*, New York, Edition Hill and Wang, 2003 (1983), 304 p.

Dorigny (Marcel), *Révoltes et révolutions en Europe et aux Amériques, (1773-1802)*, Paris, Belin Sup, 2004, 173 p.

Fohlen (Claude) et Godechot (Jacques), dir. *La Révolution Américaine et l'Europe*, Paris, CNRS, 1979, 593 p.

- Furet (François), « De l'homme sauvage à l'homme historique : l'expérience américaine dans la culture française », p. 91 à 108
- Ascoli (Peter), « American propaganda in the French Language press during the American Revolution », p. 291-307
- Béranger (Jean), « Un auteur, deux publics : étude des versions françaises et anglaises des *Lettres d'un cultivateur américain* de St John de Crèvecoeur », p. 309-327
- Osinga (Jacob), « The Myth of the Treaties of February 6, 1788 : A Case of Beautifaction of the Reality », p. 371-384
- Kennet (Lee), « The American Revolution as a new model of revolutionary war », p. 579-593

Fohlen (Claude), *Thomas Jefferson*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1992, 223 p.

Godechot (Jacques), *Les Révolutions (1770-1799)*, Paris, PUF, Nouvelle Clio, 1986 (1799), 445 p.

Greene (Jack P.) et Pole (Jack Richon), ed., *A companion to the American revolution*, Oxford, Blackwell, 2003, 778 p.

- Geggus (P. Davis), « The effects of the American Revolution on France and its empire », p. 523-530
- Marshall (Peter), « The West and the Amerindians, 1756-1776 », p. 157-164
- Merrell (H. James), « Amerindians and the new republic », p. 413-418
- Onuf (S. Peter), « The West : territory, states, and confedaration », p. 374-382

Jourdan (Annie), *La Révolution, une exception française?*, Paris, Flammarion, 2004, 461 p.

Marienstras (Elise), et Vincent (Bernard), dir., *Les oubliés de la Révolution américaine*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1990, 207 p.

Palmer (Robert R.), *The Age of Democratic Revolution,* vol.1*, The Challenge*, Princeton, Princeton University Press, 1974 (1959), 534 p.

Rémond (René), *Histoire des États-Unis*, Paris, PUF, collection Que-Sais-Je, n °38, 1980 (1959), 126 p.

2. Voyages, voyageurs, et récits de voyage

Berthiaume (Pierre), *L'aventure américaine au XVIIIe siècle. Du voyage à l'écriture*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, 487p.

Bertrand (Gilles), dir., *Bibliographie des études sur le voyage en Italie, Voyage en Italie, voyage en Europe. XVIe-XXe siècle*, Les Cahiers du Chripa, n°2, Grenoble, 2000, 301 p.

Bertrand (Gilles), dir., *La culture du voyage. Pratiques et discours de la Renaissance à l'aube du XXe siècle*, Paris, l'Harmattan, 2004

- Laboulais-Lesage (Isabelle), « L'usage des récits de voyage dans les dictionnaires de géographie du XVIIIe siècle : le cas des notices américaines », p. 147-179

Bertrand (Gilles), dir., *Voyages et représentations réciproques (XVIe-XIXe siècle), Méthodes, bilans et perspectives*, Grenoble, Les Cahiers du CHRIPA n-°15, 2009

- Minard (Nathanaëlle), « L'image après le voyage : réflexion sur les illustrations de récit de voyages au XVIIIe siècle », p. 215-221

Broc (Numa), *La Géographie des Philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle*, Paris, Éditions Ophrys, 1975, 797 p.

Gelléri (Gábor), «*"Cette chose ordinaire et inutile", le voyage d'Angleterre de 1660 à 1769 : défi philosophique, enjeu politique, pratique sociale*, thèse dirigée par Burgière (André) et Granasztói (György), Paris-Galways-Budapest, 2009

Herman (Jan), « Justifier l'écriture ; Justifier la publication. La lettre comme fiction-limite », in Duquaire (Alexandre), Kresmer (Nathalie), Eche (Antoine), dir., *Les genres littéraires et l'ambition anthropologique au dix-huitième siècle*, Leuven, Peeters, 2005, p. 165-176

Hafid-Martin (Nicole), *Voyage et connaissance au tournant des Lumières : 1780-1820,* Oxford, Voltaire foundation, 1995, 264 p.

Hamy (Ernest-Théodore), « Les Cartes du voyage de Chastellux », *Journal de la Société des Américanistes*, 1896, n°1-2, p. 73-79 (article disponible en ligne : <http://www.persee.fr>)

Gomez-Géraud (Marie-Christine) dir., *Les modèles du récit de voyage. Littérales*, 1990, n °7

- Le Huenen (Roland), « Qu'est ce qu'un récit de voyage? », p. 11-27

Leed (J. Eric), *The mind of the traveler, from Gilgamesh to global tourism*, New York, Basic Books, 1991, 328 p.

Marcil (Yasmine), « Le voyageur dans la presse périodique de la seconde moitié du XVIIIe siècle », *Revue française*, numéro spécial *La culture des voyageurs à l'âge classique. Regards, savoirs et discours*, éd. électronique http://revuefrançaise.free.fr, s. d. [2007]

Marcil (Yasmine), *La fureur des voyages : les récits de voyage dans la presse périodique (1750-1789)*, Paris, Champion, 2006, 650 p.

Minard (Nathanaëlle), *Les Amérindiens dans le regard des Européens, la représentation des Amérindiens dans l'iconographie des récits de voyages (XVIe-XVIIIe siècle),* Mémoire de maîtrise soutenu sous la direction de Cécile Vidal, 2002, 297 p.

Pastorello (Felie), « Le récit de voyage : histoire et narrativité », *Bulletin de la société française de littérature générale et comparée*, 1978, n °2, p. 31-35

Roche (Daniel), « Le voyageur en chambre : réflexion sur la lecture des récits de voyage », in Burguière (André), Goy (Joseph) et Tits-Dieuaide (Marie-Jeanne) dir., *L'histoire grande ouverte : hommages à Emmanuel Le Roy Ladurie,* Paris, Fayard, 1997, p. 550-558

Weil (Françoise), « La relation de voyage : document anthropologique ou texte littéraire? », in Rupp-Eisenreich (Britta), dir., *Histoire de l'anthropologie (XVI-XIXe siècles)*, Paris, Klincksieck, 1984, p. 55-65

3. Constructions culturelles et représentations

Chartier (Roger), *Les origines culturelles de la Révolution française*, Editions du Seuil, 2000 (1990), 304 p.

Chinard (Gilbert), *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII et au XVIIIe siècle*, Genève, Slatkine Reprints, 2000 (1913), 448 p.

Darnton (Robert), *Pour les Lumières, défense, illustration, méthode*, traduit de l'américain par J.F Baillon, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2002 (1997), 131 p.

Dorigny (Marcel), dir., *L'Atlantique au XVIIIe siècle*, numéro spécial de *Dix-huitième siècle*, PUF, n °33, 2001

- Bénot (Yves), « L'internationale abolitionniste et l'esquisse d'une civilisation atlantique », p. 265-279
- Dorigny (Marcel), « L'Atlantique : un état de la question », p. 7-17
- Marienstras (Elise) et Wulf (Naomi), « Traduire, emprunter, adapter la déclaration d'indépendance des États-Unis », p. 201-218

Duchet (Michèle), *Anthropologie et Histoire au siècle des Lumières. Buffon, Voltaire, Rousseau, Helvétius, Diderot*, Paris, François Maspero, 1971, 567 p.

Echeverria (Durand), *Mirage in the West : A History of the French Image of American Society to 1815*, avant-propos de Gilbert Chinard, New York, Octagon Books, 1966 (1957), 300 p.

Faÿ (Bernard), *L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIIIe siècle,* thèse pour le doctorat de lettres présentée à la faculté des lettres de l'Université de Paris, 1924, 378 p.

Fohlen (Claude), *Les Indiens d'Amérique du Nord,* Paris, PUF, collection Que-Sais-Je, n °2227, 1995 (1985), 127 p.

Giraud (Sylvain), *A la rencontre de l'homme noir. Planteurs, Voyageurs, Philosophes et gens de lettres, du Père Labat, à la Première Abolition de l'Esclavage (1694-1794)*, Mémoire de maîtrise soutenu sous la direction de Gilles Bertrand, 1997

L'idée d'Europe à la fin du XVIIIe siècle, journée d'étude organisée par l'Institut d'Histoire de la Révolution Française, Université de Paris I-Panthéon Sorbonne, Vizille, Musée de la Révolution française, 5 Novembre 2009, articles en ligne à paraître sur le site de l'IHRF

Lounissi (Carine), « Penser la révolution américaine en France (1778-1788). Enjeux philosophiques et historiographiques », *Cercle,* 16-2, 2006, p. 96-113 (article disponible en ligne : <www.cercles.com/n16/2/lounissi.pdf>)

Newman (P. Simon), Dormois (Jean-Pierre), ed., *Vue d'Amérique. La Révolution Française jugée par les Américains,* Textes présentés et traduits par Simon Higonnet, Paris, Edition France-Empire, 1989, 246 p.

Roger (Jacques), « Buffon, Jefferson et l'homme américain », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, Année 1989, Volume 1, Numéro 3, p. 57-65

The French Review, Vol. 49, No. 6, Bicentennial Issue: Historical and Literary Relations between France and the United States, 1976

- Aronson (Nicole), « Chastellux et Brissot: deux images de l'Amérique au dix-huitième siècle », p. 960-971
- Hytier (Adrienne D.), « Le Peau-Rouge : est-il bon? Est-il méchant? Ou méthodes de guerre et mythe du bon sauvage », p. 856-867
- Prodin (Pierre), « Les Quakers et la France au dix-huitième siècle », p. 899-908

Todorov (Tzvetan), *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989, 452 p.

Todorov (Tzvetan), *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre,* Paris, Éditions du Seuil,1991, 278 p.

Table des cartes

Carte 1
L'Amérique Septentrionale au lendemain du Traité de Paris (1763).....179

Carte 1
L'Amérique Septentrionale au lendemain du Traité de Paris (1763)



Map 9 North America in 1763.

D'après Jack P. Greene et Jack Richon Pole, ed., *A companion to the American revolution*, Oxford, Blackwell, 2003, p. 743

Table des tableaux

Tableau 1
Les auteurs de récits de voyage en Amérique....181

Tableau 2
La dimension temporelle du voyage....182

Tableau 3
Intérêts et démarche du voyageur....183

Tableau 4
Organisation et composition des récits de voyage....183

Tableau 5
Synthèse des articles publiés sur l'Amérique et les États-Unis entre 1765 et 1789
(ainsi que les deux premières éditions de Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné)....184

Tableau 6
L'entrée « Amérique » au fil des éditions encyclopédiques 185

Tableau 7
L'entrée « États-Unis » au fil des éditions encyclopédiques....186

Tableau 8
L'entrée « États-Unis », ou l'absence de l'entrée « États-Unis »
dans les dictionnaires et encyclopédies à partir de la proclamation d'indépendance....187

Tableau 9
Indien ou colon d'Amérique ? Articles sur l'Amérique....188

Tableau 10
Indien ou colon d'Amérique ? Articles sur les États-Unis....189

Tableau 11
Indien ou colon d'Amérique ? Les récits de voyage....190

Tableau 1
Les auteurs de récits de voyage en Amérique

Voyageur, ou auteur de compilation*	Titre de l'ouvrage	Date de la première édition	Récit où l'auteur et le voyageur sont la même personne	Traduction en d'autres langues européennes	Commentaires par le Mercure de France
La Porte*	*Le Voyageur François, Ou la Connoissance De l'Ancien Et Du Nouveau Monde*	1768	-		
Poivre	*Voyages d'un philosophe ou observations sur les Mœurs et les Arts des Peuples de l'Afrique, de l'Asie & de l'Amérique*	1768	- (voyage, mais pas sur le continent américain)	-	-
Bossu	*Nouveaux voyages aux Indes Occidentales*	1768	x	Anglais	-
Chappe d'Auteroche	*Voyage en Californie pour l'observation du passage de Vénus sur le disque du Soleil, le 3 juin 1769*	1772	- (notes de voyage reprises par Jean-Dominique Cassini)	-	-
Bossu	*Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale*	1777	x	Hollandais, allemand, anglais	-
La Harpe*	*Abrégé de l'Histoire générale des voyages*	1780	-		
Robin	*Nouveaux voyage dans l'Amérique septentrionale, en l'année 1781*	1782	x	Hollandais, allemand, anglais	Evoqué seulement[281]
Chastellux	*Voyages de M. le marquis de de Chastellux dans l'Amérique septentrionale dans les années 1780, 1781, et 1782*	1786	x	Hollandais, allemand, anglais	Commentaire approfondi[282]
Brissot	*Nouveau voyage dans les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, fait en 1788*	1791	x	Hollandais, allemand, anglais	-

[281] Bernard Faÿ, *Bibliographie critique des ouvrages français relatifs aux États-Unis (1770-1800)*, Paris, Champion, 1924, p. 53
[282] Yasmine Marcil, *La fureur des voyages : les récits de voyage dans la presse périodique (1750-1789)*, Paris, Champion, 2006, p. 140

Tableau 2
La dimension temporelle du voyage

Voyageur	Fonction au moment du voyage	Période de réalisation du voyage	Durée du séjour, traversée comprise	Age du voyageur au moment du voyage (sauf précision)	Durée de la traversée
Poivre	Missionnaire, homme de sciences, administrateur	-	- (auteur qui a voyagé, mais pas en Amérique)	49 (au moment de la publication)	-
Bossu	Voyageur et capitaine de marine	1750-1757, puis 1758-1763	12 ans	(dates de naissance/décès inconnues)	-
Chappe d'Auteroche	Abbé et homme de sciences (astronome), académicien	1769	Septembre 1768 - Aout 1769 (mort de Chappe) soit, 1 an	47	77 jours
Bossu	Voyageur et capitaine de marine	1770-1771	Mars 1770 - Août 1771 soit, 1 an et 5 mois	(dates de naissance/décès inconnues)	43 jours
Robin	Aumônier dans l'armée de Rochambeau	1781	Juin 1781 - Novembre 1781, soit, 5 mois	(dates de naissance/décès inconnues)	85 jours
Chastellux	Major général de l'armée, homme de lettres, académicien	1780 à 1782	1780 - Décembre 1782, trois ans	46	-
Brissot	Membre des sociétés des amis des noirs de Paris et Londres	1788	Juin 1788 - Septembre 1788, soit trois ou quatre mois	34	51 jours

Données rassemblées à l'aide des données disponibles dans : Joseph-François Michaud, *Biographie universelle, ancienne et moderne*, Paris, Delagrave, 1854-1865 (deuxième édition), 45 volumes

Tableau 3
Intérêts et démarche du voyageur

	Religieux	Scientifique	Militaire	Didactique	Éclairée ou encyclopédique
Poivre		x			x
Bossu	xx	x	x		xx
Chappe d'Auteroche		xxx		x	x
Robin	xx		xxx	xx	x
Chastellux			xxx	xx	xxx
Brissot			x	xx	xxx

Tableau 4
Organisation et composition des récits de voyage

Voyageur, ou auteur de compilation*	Présence de gravures (pour les éditions indiquées en bibliographie)	Table des matières	Forme du récit
La Porte*	-	x	Lettres
Poivre	-	x	Articles thématiques
Bossu	x	x	Lettres
Chappe d'Auteroche	x	-	Récit linéaire
Bossu	x	x	Lettres
La Harpe*	x tirées de l'*Histoire Générale des Voyages*	x	Articles thématiques
Robin	-	x	Lettres
Chastellux	x	x	Récit linéaire
Brissot	-	x	Lettres

Tableau 5
Synthèse des articles publiés sur l'Amérique et les États-Unis entre 1765 et 1789
(ainsi que les deux premières éditions de *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné*)

Auteur(s)	Titre des dictionnaires et encyclopédies	Volume consulté et année de parution	Article sur l'Amérique	Article sur les États-Unis
(repris de) Bruzen de la Martinière	*Le grand dictionnaire géographique, historique et critique*	tome I, 1768 (1726)	x	-
Démeunier	*Encyclopédie méthodique. Économie politique et diplomatique*	tome I, 1784 ; tome II, 1786	x	x
Anonyme	*Encyclopédie ou Dictionnaire universel raisonné des connoissances humaines*	tome II, 1770, tome XVII, 1772	x	-
Anonyme	*Encyclopédie, ou Dictionnaire universel raisonné des connoissances humaines. Supplément.*	tome I, 1775	x	-
Académie Française	*Dictionnaire de l'Académie Françoise*	1778 (1694)	-	-
Diderot	*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, première édition	tome I, 1751	x	-
Diderot	*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, édition de Lucques	tome I, 1758	x	-
Diderot	*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, édition Pellet, Genève	tome II, 1777, tome XIII, 1778	x	-
Diderot	*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, édition de Lausanne et Berne	tome I, 1778, tome XIII, 1781	x	-
Diderot	*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, autre édition de Lausanne et Berne	tome II, 1781, tome XIII, 1781	x	-
Furgault	*Dictionnaire géographique historique et mythologique portatif*	1776	-	-
Le François	*Méthode abrégée et facile pour apprendre la Géographie, Où l'on décrit la forme de Gouvernement de chaque Pays, ses qualités, les mœurs de de ses Habitans, & ce qu'il y a de plus remarquable*	1770 et 1789 (1705)	x	-
Masson de Morvilliers et Robert	*Encyclopédie méthodique. Géographie moderne*	tome I, 1783, et tome I, 1789	x	x
Richelet et Wailly	*Dictionnaire portatif de la langue française*	1770 (1728)	-	-
De Pauw et Engel	*Supplément à l'Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*	tome I, 1776, tome II, 1776	x	-

Tableau 6
L'entrée « Amérique » au fil des éditions encyclopédiques

Éditions successives de l'*Encyclopédie*	Volume comportant l'entrée « Amérique » et son année de parution	Format	Auteur(s) de l'entrée « Amérique »	Longueur de l'article
Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, première édition	tome I, 1751	in-folio	Diderot	Une page (trois paragraphes), p. 356
Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, édition de Lucques	tome I, 1758	in-folio	Diderot	Une page (trois paragraphes), p. 300
Encyclopédie ou Dictionnaire universel raisonné des connoissances humaines	tome II, 1770	in-quarto	Anonyme	Six pages p. 357-362
Encyclopédie, ou Dictionnaire universel raisonné des connoissances humaines. Supplément.	tome I, 1775	in-quarto	Anonyme	Onze pages p. 305-316
Supplément à l'Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers	tome I, 1776	in-folio	De Pauw et Engel	Dix-neuf pages p. 343-362
Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, édition Pellet, Genève	tome II, 1777	in-quarto	De Pauw et Engel	Trente-et-une pages p. 347-378
Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, édition de Lausanne et Berne	tome I, 1778	in-octavio	De Pauw et Engel	Trente-et-une pages p. 347-378
Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, autre édition de Lausanne et Berne	tome II, 1781	in-octavio	De Pauw et Engel	Trente-et-une pages p. 347-378
Encyclopédie méthodique. Géographie moderne	tome I, 1783	in-quarto	Robert (reprend l'article de Diderot), De Pauw et Engel	Vingt-quatre pages p. 67-91
Encyclopédie méthodique. Économie politique et diplomatique	tome I, 1784	in-quarto	Démeunier (passages tirés de l'article du *Supplément* de l'*Encyclopédie* d'Yverdon)	Quatre pages p. 139-143

Tableau 7
L'entrée « États-Unis » au fil des éditions encyclopédiques

Éditions successives de l'*Encyclopédie*	Volume comportant l'entrée « États-Unis » et son année de parution	Format	Auteur de l'entrée « États-Unis »	Longueur de l'article
Encyclopédie méthodique. Géographie moderne	tome I, 1783	in-quarto	Masson de Morvilliers	Une page p. 572
Encyclopédie méthodique. Économie politique et diplomatique	tome II, 1786	in-quarto	Démeunier	Quatre-vingt huit pages p. 345-433

Tableau 8
L'entrée « États-Unis », ou l'absence de l'entrée « États-Unis » dans les dictionnaires et encyclopédies à partir de la proclamation d'indépendance

Auteur(s) de l'article	Titre des dictionnaires et encyclopédie	Volume consulté et année de parution	Article sur l'Amérique	Article sur les États-Unis
De Pauw et Engel	*Supplément à l'Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*	tome II, 1776	x	-
Furgault	*Dictionnaire géographique historique et mythologique portatif*	1776	-	-
Diderot	*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, édition Pellet, Genève	tome XIII, 1778	x	-
Diderot	*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, édition de Lausanne et Berne	tome XIII, 1781	x	-
Démeunier	*Encyclopédie méthodique. Économie politique et diplomatique*	tome II, 1786	x	x
Le François	*Méthode abrégée et facile pour apprendre la Géographie, Où l'on décrit la forme de Gouvernement de chaque Pays, ses qualités, les mœurs de de ses Habitans, & ce qu'il y a de plus remarquable*	1789 (1705)	x	-
Masson de Morvilliers et Robert	*Encyclopédie méthodique. Géographie moderne*	tome I, 1783, et tome I, 1789	x	x

Tableau 9
Indien ou colon d'Amérique ? Articles sur l'Amérique

Titre de l'ouvrage	Volume et année de parution	Auteur de l'article	Discours sur les Indiens	Discours sur les colons ou colonies
Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, première édition	tome I, 1751	Diderot	-	xx
Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, édition de Lucques	tome I, 1758	Diderot	-	xx
Le grand dictionnaire géographique, historique et critique	tome I, 1768 (1726)	(repris de) Bruzen de la Martinière	xx	x
Méthode abrégée et facile pour apprendre la Géographie, Où l'on décrit la forme de Gouvernement de chaque Pays, ses qualités, les mœurs de de ses Habitans, & ce qu'il y a de plus remarquable	1770	Le François	xxx	xxx
Encyclopédie ou Dictionnaire universel raisonné des connoissances humaines	tome II, 1770	Anonyme	xx	-
Encyclopédie, ou Dictionnaire universel raisonné des connoissances humaines. Supplément.	tome I, 1775	Anonyme	xxx	xx
Supplément à l'Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers	tome I, 1776	De Pauw et Engel	xxx	xx
Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, édition Pellet, Genève	tome II, 1777	De Pauw et Engel	xxx	xx
Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, édition de Lausanne et Berne	tome I, 1778	De Pauw et Engel	xxx	xx
Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, autre édition de Lausanne et Berne	tome II, 1781	De Pauw et Engel	xxx	xx
Encyclopédie méthodique. Géographie moderne	tome I, 1783	Robert (reprend l'article de Diderot), De Pauw et Engel	xxx	xx
Encyclopédie méthodique. Économie politique et diplomatique	tome I, 1784	Démeunier (passages tirés de l'article du *Supplément* de l'*Encyclopédie* d'Yverdon)	x	xxx

Tableau 10
Indien ou colon d'Amérique ? Articles sur les États-Unis

Titre de l'ouvrage	Volume et date de la première édition	Auteur de l'article	Discours sur les Indiens	Discours sur les colons ou colonies
Encyclopédie méthodique. Géographie moderne	tome I, 1783	Masson de Morvilliers	-	xxx
Encyclopédie méthodique. Économie politique et diplomatique	tome II, 1786	Démeunier	x (évoqués seulement dans les trois dernières pages)	xxx

Légende pour les tableaux 9, 10 et 11
- = absence x = allusion ou mention seulement xx = traité, mais de façon rapide ou incomplète xxx = traité

Tableau 11
Indien ou colon d'Amérique ? Les récits de voyage

Voyageur, ou auteur de compilation*	Titre de l'ouvrage	Date de la première édition	Discours sur les Indiens	Discours sur les colons ou colonies
La Porte*	*Le Voyageur François, Ou la Connoissance De l'Ancien Et Du Nouveau Monde*	1768	xxx	xxx
Poivre	*Voyages d'un philosophe ou observations sur les Mœurs et les Arts des Peuples de l'Afrique, de l'Asie & de l'Amérique*	1768	x	-
Bossu	*Nouveaux voyages aux Indes Occidentales*	1768	xxx	xx
Chappe d'Auteroche	*Voyage en Californie pour l'observation du passage de Vénus sur le disque du Soleil, le 3 juin 1769*	1772	xx	xx
Bossu	*Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale*	1777	xxx	xx
La Harpe*	*Abrégé de l'Histoire générale des voyages*	1780	xxx	xxx
Robin	*Nouveaux voyage dans l'Amérique septentrionale, en l'année 1781*	1782	-	xxx
Chastellux	*Voyages de M. le marquis de de Chastellux dans l'Amérique septentrionale dans les années 1780, 1781, et 1782*	1786	xx	xxx
Brissot	*Nouveau voyage dans les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, fait en 1788*	1791	x	xxx

Abréviations utilisées

BM : Bibliothèque Municipale

BnF = Bibliothèque Nationale de France

M. : Monsieur

Table des matières

Remerciements....4

Sommaire....5

Introduction....6

1re partie
Les conditions du regard du voyageur à l'heure de la guerre d'indépendance....14

Chapitre 1 – Traverser l'Atlantique dans la seconde moitié du XVIIIe siècle : une expérience personnelle de l'altérité....15
A. Un individu transformé : ouverture et perméabilité....15
B. Les conditions du voyage, ou le contexte de la rencontre avec l'Autre....20

Chapitre 2 – Le voyage d'Amérique, ou la réalisation par un individu d'un projet collectif....27
A. Un voyage cadré : réseau social, académique, et institutionnel....27
B. Le voyageur comme un représentant de la France....32
C. Justifier l'entreprise : l'argument du dessein collectif....34

Chapitre 3 – Des pérégrinations outre-atlantique au portrait écrit....37
A. De l'observation à l'écriture : rendre compte de son expérience en Amérique....37
B. L'expérience initiale remodelée par la mise en forme du récit....40
C. Publier le récit de voyage en Amérique : diffuser la connaissance pour obtenir la reconnaissance....45
1. S'adapter aux attentes du public ?....45
2. La publication motivée par plusieurs raisons....49

2eme partie
L'Amérique et les Américains observés par les voyageurs français....52

Chapitre 4 – Assimiler, idéaliser, critiquer... ou comment se positionner dans son rapport à autrui....53
A. Parler de l'Autre comme d'un semblable : la démarche d'assimilation....53
1. Mettre en valeur les ressemblances....53
2. Faire rentrer l'Autre dans ses cadres....55
3. Catégoriser autrui....56
B. Du modèle au contre-modèle : l'Amérique idéalisée et décriée....58
1. L'Autre idéalisé : portrait d'un homme tel que le voyageur voudrait le voir....58
2. L'Autre comme point de départ d'une discussion philosophique....60
C. Le discours sur l'Autre ou le prétexte pour parler de soi....63
1. Les affaires domestiques françaises au cœur du discours sur l'Amérique....63
2. L'Autre est-il mauvais, ou suis-je seulement meilleur que lui ?....64

Chapitre 5 – Une réflexion sur les mœurs et usages socio-culturels américains qui en dit beaucoup sur les traditions et conceptions du Vieux Continent....67
A. Consommer et se divertir : les usages américains vus par les voyageur français....67
1. Dis moi ce que tu manges et je te dirai qui tu es....68
2. Boire et fumer : des moments de convivialité et de sociabilité....73
3. De l'art de la conversation à celui du divertissement : les loisirs des Américains....77
B. « Caractère, Usages, Religion et Mœurs des Habitans de l'Amérique Septentrionale »....81
1. Vision de la société américaine à travers le discours sur les femmes....81
2. Un discours à la fois spécifique et général sur les mœurs....90

3. Un sens de l'hospitalité et de la fraternité dont les Européens feraient bien de s'inspirer.....91
4.Une religion plus simple, mais moins vraie ?.....97

3EME PARTIE
VOYAGEURS, DIPLOMATES ET HOMMES DE LETTRES : REGARDS CROISÉS SUR L'AMÉRIQUE.....99

Chapitre 6 – Le récit de voyage comme reflet des préoccupations d'une époque : l'exemple de la polémique sur la dégénérescence.....100
A. Les fondements du débat sur la dégénérescence.....100
1. Buffon : de la théorie du climat à l'idée de dégénérescence.....100
2. Reprendre et amplifier la théorie de la dégénérescence : l'œuvre de Cornélius de Pauw.....102
B. Le positionnement des voyageurs français face à la théorie de Cornélius de Pauw : un engagement très variable.....103
1. La Porte, Bossu et La Harpe : un discours favorable à l'Amérique, en marge des théories de la dégénérescence.....104
2. Robin, ou la reprise de la thèse de la dégénérescence.....105
3. Chastellux : un récit plus engagé, mais plus confus.....107
4. Brissot : Un discours plus engagé, mais moins rationnel.....109
C. De la théorie naturaliste aux enjeux politiques.....111
1. Les conditions climatiques comme argument migratoire : des thèses de Cornélius de Pauw aux récits de voyage.....111
2. Climat, immigration, et diplomatie : le rôle de Franklin et Jefferson 115

Chapitre 7 – Du récit de voyage au dictionnaire : la compilation et synthèse des connaissances.....120
A. Comprendre le recours au récit de voyage dans le processus de rassemblement des connaissances.....120
1. Mépris, rejet, et sélection des écrits de voyageurs.....120
2. Réaction des voyageurs : témoigner leur bonne foi.....124
3. Expliquer le large réemploi par les écrivains du XVIIIe siècle du récit de voyage 127
B. Ambition encyclopédique et objet de l'Amérique : rassembler les connaissances sur le Nouveau Monde et ses habitants.....128
1. De la définition succincte à la dissertation de plusieurs pages.....129
2. Les récits de voyage mobilisés pour la rédaction des notices américaines.....134
3. Du voyageur au spécialiste de l'Amérique : les liens entre les différents écrivains.....140

Chapitre 8 – Représentations de l'Amérique et des Américains par les penseurs français 143
A. L'Américain : Indien ou colon ?.....143
B. De la dégénérescence américaine à l'immigration européenne, et du récit de voyage à la notice encyclopédique.....149
1. La théorie de la dégénérescence dans les notices américaines.....149
2. Oublier De Pauw et encourager l'immigration de domestiques.....152
C. Regards croisés sur les Indiens d'Amérique Septentrionale 156

Conclusion.....164
Sources.....167
Instruments de travail.....171
Bibliographie.....174
Table des cartes.....178
Table des tableaux.....180
Abréviations utilisées.....191
Table des matières.....192

RÉSUMÉ

L'Amérique dans la seconde moitié du XVIIIe siècle est cet espace lointain, mieux connu mais encore tellement flou dans les représentations françaises. Est-elle peuplée, dans sa partie septentrionale, par des bons ou des mauvais sauvages ? Est-elle habitée par des colons hardis se bâtant pour la liberté, ou par des cultivateurs paresseux qui ont fui les tourments de l'Europe ? Objet de curiosité pour les hommes de lettres et de sciences, l'Amérique Septentrionale fait couler l'encre des voyageurs français mais aussi des rédacteurs de dictionnaires et d'encyclopédies. Depuis l'émergence de troubles dans les treize colonies anglaises jusqu'à la Révolution française, cinq voyageurs traversent l'Atlantique et font un récit de leurs expériences. Le regard de ces voyageurs, conditionné par de nombreux facteurs, traduit autant les normes et systèmes de valeurs français qu'il rend compte de l'espace américain en pleine transformation. Pendant ce temps en France, des hommes de lettres font la synthèse des données disponibles sur l'Amérique et sur les peuples qui s'y trouvent. Au fil des différentes éditions encyclopédiques, les notices se transforment, et l'article « États-Unis » fait son apparition. Parfois similaires, parfois dissemblables voire complètement contradictoires, ces notices témoignent de l'existence de représentations très diverses de l'Amérique. Cette étude propose de mettre en parallèle le discours des voyageurs qui ont eu la chance de pouvoir faire des observations par eux-même, celui des hommes de lettres œuvrant dans une logique de synthèse et de regroupement des savoirs, avec celui de Franklin et Jefferson. En croisant les regards de ces auteurs, l'Amérique apparaît non seulement un objet de préoccupations mais aussi d'enjeux primordiaux dans cette seconde moitié du XVIIIe siècle. Sans trop s'attarder sur la dimension politique de la guerre d'indépendance américaine, cette étude s'intéresse à la dimension culturelle et anthropologique des écrits français sur l'Amérique.

SUMMARY

America in the second half of the XVIIIth century is a foggy and distant place in the mind of the French, even better known. Is it occupied in its northern part by good or bad savages? Is it inhabited by brave colons fighting for freedom, or by lazy farmers willing to escape european turmoil? Northern America is a matter of curiosity for men of letters and sciences, who are not only french travellers but also writers of dictionaries and encyclopaedias. Since the emergence of troubles in the thirteen English colonies until the French Revolution, five travellers crossed the Atlantic ocean and wrote an account of their experiences. Conditioned by several factors, their views of American lands say as much about French norms and values as it conveys an idea of the reality of this changing place. Meanwhile in France, men of letters summarized available data about America and people living there. From one edition to an other, encyclopaedic reviews evolved ; the entry “United-Sates” finally appeared. Sometimes similar, sometimes dissimilar or even completely contradictory, these reviews reveal the existence of very diverse representations of America. This study confronts two different types of discourses : those of the travellers who had the chance to make observations by themselves ; those of men of letters who were trying to summarize and gather knowledges. It also takes into account views of Franklin and Jefferson, printed in French at the time. By considering together these different writings, one understand that America in the second half of the XVIIIth century is a matter of concern and worries. Putting aside political aspects of the American war of independence, this study focuses on the cultural and anthropological dimension of French writings on America.

MOTS CLÉS : Histoire, XVIIIe siècle, Amérique Septentrionale, voyageur, colons, Indiens, anthropologie, représentations, dictionnaire et encyclopédie, guerre d'indépendance américaine

KEY WORDS : History, XVIIIth century, Northern America, travellers, settlers, Indians, anthology, representation, dictionaries and encyclopaedias, American war of independence

Page de couverture : montage à partir des textes imprimés et numérisés de Brissot (tome I, 1791) et de l'article « Amérique » de l'*Encyclopédie* (édition 1781)